

Université de Montréal

**Pour la paix ou le chaos ? La justification des violences dans le camp républicain  
pendant la guerre civile espagnole : 1936-1937**

Par Nicholas Bourdon

Département d'histoire  
Faculté des Arts et sciences

Ce mémoire est présenté à la Faculté des études supérieures en vue de l'obtention du  
grade de maître en Histoire (programme avec option en enseignement au collégial)

Mai 2019

©Nicholas Bourdon, 2019

Université de Montréal

Ce mémoire intitulé :

Pour la paix ou le chaos ? La justification des violences dans le camp républicain pendant  
la guerre civile espagnole : 1936-1937

Présenté par :

Nicholas Bourdon

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

**Samir Saul**

*président-rapporteur*

**Carl Bouchard**

*directeur de recherche*

**Martin Laberge**

*membre du jury*

## Résumé

La guerre civile espagnole représenta un épisode tragique et violent de l'histoire du pays. Depuis les trente dernières années, l'historiographie a accordé une place importante à l'étude des violences ayant surgi pendant ce conflit. Ce mémoire s'attaque de plein front aux justifications de la guerre et des violences chez les républicains.

Cet angle d'analyse éclaire le processus justificatif au cœur des mobilisations discursives du camp républicain, pris ici dans son sens large. Dans le cadre de ce mémoire, nous nous concentrons notamment sur la façon dont le conflit est pensé comme une guerre juste dont l'objectif est plus grand que la simple victoire sur l'ennemi. Dans un contexte où la droite s'était soulevée contre le gouvernement du *Frente Popular* élu depuis le 16 février 1936, il était aisé pour les républicains de défendre moralement leur implication dans un conflit ayant toutes les caractéristiques d'une guerre totale, à une époque où la violence se voyait de plus en plus délégitimée dans les nations libérales en raison du traumatisme qu'avait représenté la Grande Guerre dans la conscience collective mondiale. Ce fut donc pour défendre leur moralité, en dépit de la guerre, que d'importants efforts furent mobilisés par les républicains sur le plan de la propagande afin de défendre un idéal de paix qui serait garanti par leur victoire dans ce conflit. Par le biais de l'analyse de presse, nous nous penchons alors sur cette contradiction apparente, mais loin d'être unique, qui leur permit d'être en guerre tout en se réclamant d'être pacifiste en toute conscience de cause.

Le camp républicain était tout sauf un ensemble homogène. Il comprenait notamment des républicains de gauche, des socialistes, des communistes staliniens et antistaliniens et même des anarchistes. La menace que représentait le fascisme pour l'accomplissement de leurs objectifs força ces groupes, ayant parfois lutté l'un contre l'autre, à s'unir autour du porte-étendard de la République afin de barrer la route à leurs ennemis communs, c'est-à-dire la droite espagnole appuyée par les puissances fascistes allemande et italienne. Même si l'ensemble des belligérants dits « républicains » défendirent un discours pacifiste alors qu'ils se retrouvaient au beau milieu d'une guerre d'une violence inouïe tant sur les fronts qu'à l'arrière, ce discours divergea selon les préceptes idéologiques de chacun de ces groupes présents au sein de cette alliance antifasciste inusitée.

Ce mémoire se veut donc une tentative de lier les champs d'études du pacifisme, de la guerre totale et des violences dans le cas précis dans la guerre civile espagnole pendant ses moments les plus agités, soit de l'été 1936 jusqu'à l'été 1937.

**Mots-clés :** guerre civile espagnole, violence, pacifisme, guerre totale, guerre d'Espagne, presse républicaine, mobilisation de guerre, Espagne

## Abstract

The Spanish Civil War is most commonly seen by the Spaniards as a tragic and violent part of their history. In the last thirty years, this war's historiography broadly studied the matter of the political violence that emerged during this conflict. In this thesis we are examining the discourses used and mobilized by the press to justify the war and the violence that originated from it.

In this research, we focused on how this conflict was thought as a just war while its objectives were far greater than a mere victory over the enemy. While the right realized a coup d'état against the leftist *Frente Popular* government, elected on February 16<sup>th</sup> 1936, it was easy for the Republicans to take the moral high ground by saying that they were defending themselves against a massive threat. All this during a period where the use of violence was depicted as something amoral after the trauma caused by the Great War in the entire world. In such a context, Republican's aim was exactly to elaborate a propaganda line that would prove the morality of their cause and argue that their victory over the Francoist troops was the easiest way to guarantee peace. By analyzing newspapers, we concentrate our efforts over the apparent oxymoron, but far from being unique, that permitted the Republicans to defend the fact of waging a war while arguing, at the same time, that this war was fought over to obtain nothing else than future and permanent peace.

This Republican camp was anything but a homogeneous group. Its components included ideologies such as left Republicans, Socialists, Stalinists Communists, Antistalinists Communists and even Anarchists. The threat of Fascism over their ultimate goal forced them, in a certain way, to form this unusual political alliance around the Republican banner to defend themselves against their Spanish and their Axis enemies. Antifascism united those ideologies that might have fought between themselves before the beginning of the war. The mobilization of a pacifist discourse was clearly a common factor for those groups united into the Republican camp. Nonetheless, the content of these discourses rested upon totally different ideological references that diverged the role of these ideologies during this conflict.

This thesis is thus a way to unite the fields of studies of pacifism, total war and violence during the particular case of the Spanish Civil War at its highest moments of turbulence which is from summer 1936 until the end of summer 1937.

**Keywords:** Spanish Civil War, Violence, Pacifism, Total War, Spain's War, Republican Newspaper, War Mobilization, Spain

## Resumen

La guerra civil española ha sido un episodio trágico y violento de la historia de España y, en los últimos treinta años, la historiografía ha mostrado un especial interés por el estudio de las diversas formas de violencia que surgieron durante esa contienda. Esta tesis se va a centrar en la manera en la que se justifica la guerra y la violencia por parte de los republicanos.

Este enfoque de análisis nos permitirá estudiar con más precisión ese proceso justificativo en los discursos que fueron puestos en circulación por el bando republicano, visto aquí de forma general. En esta tesis analizaremos la manera en la que el conflicto fue concebido como una guerra justa cuyo objetivo último fue visto como algo más que una sencilla victoria sobre el enemigo. En un contexto dónde la derecha se había levantado contra el gobierno del Frente Popular, surgido tras las elecciones del 16 de febrero de 1936, fue bastante fácil para los republicanos defender moralmente su implicación en un conflicto que tenía todas las características de una guerra total. Sobre todo, en una época en la que la violencia se veía cada vez más como un fenómeno amoral y punible; particularmente en las naciones liberales, tras el gran trauma que supuso la I Guerra Mundial en la conciencia colectiva. A pesar de que los republicanos estaban en plena contienda contra sus enemigos fascistas, la propagación de un discurso pacifista fue la manera empleada por ellos para garantizar la moralidad de sus propósitos ante la opinión pública española y mundial. A partir del análisis de la prensa, intentaremos estudiar esta aparente contradicción, muy lejos de ser la única en el mundo, pero que permitió a los republicanos defender la paz al mismo tiempo que estaban en plena guerra civil.

El bando republicano fue de todo menos un grupo homogéneo. En él había republicanos de izquierda, socialistas, comunistas estalinistas, comunistas antiestalinistas e incluso anarquistas. La amenaza que representaba el fascismo para el cumplimiento de sus objetivos políticos forzó a estos grupos a unirse en la defensa de la bandera republicana, a pesar de haber luchado entre ellos antes de la guerra, para acabar así con el enemigo común; es decir, la derecha española apoyada por las potencias fascistas alemana e italiana. Todos los republicanos, sin excepción alguna, defendieron este discurso oficial “pacifista”; aunque este calificativo se usase de manera diferente, según sus preceptos ideológicos, por parte de cada uno de estos grupos que formaban parte de esta inusitada unidad antifascista.

En suma, esta tesis tratará de relacionar los campos de estudios del pacifismo, de la guerra total y de las violencias en el contexto preciso de la guerra civil española durante sus momentos más agitados; es decir, desde el verano de 1936 y hasta el final del verano de 1937.

**Palabras clave:** guerra civil española, violencia, pacifismo, guerra total, guerra de España, prensa republicana, movilización de guerra, España

# Table des matières

<b>Résumé.....</b>	<b>i</b>
<b>Abstract .....</b>	<b>ii</b>
<b>Resumen.....</b>	<b>iii</b>
<b>Liste des illustrations.....</b>	<b>vii</b>
Graphique .....	vii
Tableau.....	vii
Caricature de journaux.....	vii
<b>Liste des abréviations .....</b>	<b>viii</b>
<b>Remerciements .....</b>	<b>ix</b>
<b>Introduction.....</b>	<b>1</b>
La violence : pour quoi faire ?.....	1
Le bouillonnement idéologique européen des années 1930 : un environnement propice aux violences ? .....	2
Le peuple espagnol prédisposé à la violence ? .....	5
La guerre civile espagnole : l’apogée des violences politiques en Espagne .....	7
La guerre civile espagnole : un sujet suscitant les passions.....	10
L’ère de la propagande franquiste.....	11
La Transition démocratique : l’espoir de rééquilibrer le bilan historiographique des violences .....	12
Les communistes staliniens : révolutionnaires ou contre-révolutionnaires ?.....	14
L’historiographie contemporaine : Mort aux « <i>incontrolados</i> » ! .....	17
Problématique : la violence est le chemin menant à la paix .....	19
Cadre théorique et méthodologie.....	22
Le pacifisme appliqué au cas de la guerre civile espagnole .....	22
Sources utilisées.....	24
<b>Chapitre 1 : Les idéologies désunies du camp républicain .....</b>	<b>28</b>
L’anarchisme en Espagne pendant la guerre civile .....	28
Le communisme en Espagne pendant la guerre civile.....	36

Le socialisme en Espagne pendant la guerre civile .....	43
Le républicanisme en Espagne pendant la guerre civile .....	48
Conclusion de chapitre.....	53
<b>Chapitre 2 : La caractérisation de l'ennemi et l'essence des discours violents .....</b>	<b>56</b>
La caractérisation de l'ennemi .....	56
L'histoire : un modèle de violence exemplaire .....	68
<i>La Révolution française de 1789</i> .....	69
<i>Le « Dos de Mayo » de 1808 et les guerres carlistes du XIXe siècle</i> .....	72
<i>La Grande Guerre</i> .....	73
<i>La Révolution russe de 1917</i> .....	76
<i>L'avènement de la IIe République espagnole</i> .....	80
<i>La révolte des Asturies d'octobre 1934</i> .....	85
Conclusion de chapitre.....	87
<b>Chapitre 3 : Un discours de paix en temps de guerre : l'échelle nationale .....</b>	<b>88</b>
Les travaux académiques sur la recherche de la paix .....	88
La « paix positive » des révolutionnaires espagnols .....	93
La 3 <sup>e</sup> Internationale de la paix et du pain.....	100
Une guerre pour en finir avec la guerre .....	102
« Les desseins pacifiques d'un peuple de trente millions d'habitants » .....	108
Le rapport des républicains avec la notion d'ordre public .....	110
Comment prétendre défendre la paix lorsqu'on s'attaque à ses propres alliés ?.....	113
Conclusion de chapitre.....	117
<b>Chapitre 4 : Un discours de paix en temps de guerre : l'échelle internationale.....</b>	<b>119</b>
La SDN : une institution pacifiste ou un repère d'impérialistes se divisant le monde ? .....	121
La dénonciation de l'hypocrisie des puissances occidentales .....	127
La guerre civile espagnole : l'avertissement de la nouvelle guerre mondiale .....	132
Défendre la paix en refusant des offres de trêve ou d'armistice .....	135
Conclusion de chapitre.....	142

<b>Conclusion .....</b>	<b>144</b>
<b>Bibliographie .....</b>	<b>153</b>
Sources primaires .....	153
Articles .....	154
Livres .....	156
Mémoires de maîtrise et thèses de doctorat .....	160
Ouvrages de référence.....	160
Sites Internet.....	160
Autres types de sources.....	161

## Liste des illustrations

### **Graphique**

Graphique 1.1 : Les idéologies républicaines en 1936-1937.....54

### **Tableau**

Tableau 1.1 : Les journaux républicains et leurs idéologies en 1936-1937.....55

### **Caricature de journaux**

Caricature 1.1 : *El triunfo de la República democrática*.....92

## Liste des abréviations

- CNT** : *Confederación Nacional del Trabajo*
- DDF** : Documents diplomatiques français
- FAI** : *Federación Anarquista Ibérica*
- JSU** : *Juventudes Socialistas Unificadas*
- IR** : *Izquierda Republicana*
- PCE** : *Partido Comunista de España*
- POUM** : *Partido Obrero de Unificación Marxista*
- PRR** : *Partido Republicano Radical*
- PSOE** : *Partido Socialista Obrero Español*
- PSUC** : *Partit Socialista Unificat de Catalunya*
- SDN** : Société des Nations
- SIM** : *Servicio de Investigación Militar*
- UGT** : *Unión General de Trabajadores*
- UR** : *Unión Republicana*
- URSS** : Union des républiques socialistes soviétiques

## Remerciements

Tout d'abord, je tiens à souligner l'apport de personnes que je ne connais pas vraiment, voire que je n'ai jamais pu avoir la chance de connaître. Je parle ici des combattants et des combattantes républicain(e)s de tous les horizons qui ont voulu résister au coup d'État des militaires espagnols en juillet 1936. Évidemment, sans eux et elles et le combat difficile qu'ils et elles ont dû mener pour tenter de défendre les valeurs auxquelles ils et elles croyaient, ce projet n'aurait jamais pu voir le jour. Malgré la victoire des troupes franquistes, la guerre civile espagnole reste un événement marquant dans la mémoire collective de la gauche à travers le monde et un symbole de la résistance contre la montée des régimes autoritaires et intolérants. Vous verrez donc facilement mon intérêt à me pencher sur ce genre de sujet. Même si j'ai un penchant pour l'idéal anarchiste, je crois avoir réussi à brosser un portrait le plus juste possible des motivations de chacune des idéologies qui se retrouvaient au sein du camp républicain lors de ce conflit.

Ensuite, dans une perspective plus personnelle, je tiens également à remercier ma famille qui m'a toujours soutenu à sa façon en me partageant la fierté qui l'envahissait à me voir entreprendre des études à la maîtrise. Quoi dire de l'aide remarquable de ma chère copine qui a continuellement validé mes réflexions et les ébauches que j'ai pu écrire dans le cadre de ce travail de longue haleine. Je suis aussi énormément reconnaissant de l'aide que Javier du *Centro de la Memoria Histórica de Salamanca* m'a accordée pour arriver à trouver tous les journaux d'époque qui étaient éparpillés dans différents endroits du centre d'archive. Je souligne également l'apport de Patricia de l'*Archivo Histórico del PCE* qui a été d'une gentillesse remarquable avec moi malgré mon espagnol hésitant de début de séjour. Le fait d'accomplir un projet d'une telle envergure à partir de sources primaires majoritairement dans une autre langue que le français ou l'anglais est une expérience qui est hors de tout doute une excellente opportunité pour consolider la maîtrise d'une langue. Un immense merci à mes amis Espagnols Juan Pablo et Juan José pour l'aide accordée pour la traduction du résumé en espagnol.

Pour finir, il est aussi primordial pour moi de remercier mon directeur de recherche, Carl Bouchard, qui m'a toujours guidé du mieux qu'il pouvait dans ce processus, malgré sa charge de travail importante liée à sa popularité grandissante parmi les maîtrisant(e)s et les doctorant(e)s de l'UdeM. Même si nous ne nous sommes pas rencontrés physiquement souvent, ses commentaires en lien avec mes chapitres étaient toujours pertinents et ont permis d'enrichir grandement le contenu de ce mémoire. D'ailleurs, il faut dire que j'ai toujours considéré que ce sujet de maîtrise représentait le mélange parfait de nos intérêts respectifs, soit le côté analytique des différentes idéologies de la gauche pour ma part et l'étude des thèmes du pacifisme et de la guerre totale de son côté. J'espère donc que ce mémoire sera agréable à lire en plus de contribuer à l'avancement des champs de recherche entourant l'étude de la guerre civile espagnole.

# Introduction

## La violence : pour quoi faire ?

Le XXe siècle a été le témoin des événements parmi les plus tragiques et les plus sanglants de l'histoire de l'humanité. Le premier est l'éclatement de la Grande Guerre de 1914-1918 entre les grandes puissances industrielles d'Europe, qui ont entraîné avec elles le monde entier. Les avancées technologiques et le génie humain servaient alors pour la destruction et la guerre totale. À la conclusion de ce conflit, le mot d'ordre était de tout faire pour éviter qu'un tel carnage ne se reproduise encore. À la suite de la diffusion internationale des idées wilsoniennes avancées dans les Quatorze points de janvier 1918, une bonne partie du monde, incluant l'espace colonial<sup>1</sup>, croyait que la régulation des relations internationales pouvait se faire selon les principes de la justice, de la démocratie libérale, et surtout, de la paix universelle. Ce projet était incarné par le nouveau projet de la Société des Nations (SDN). Parmi ses partisans, nous pouvons remarquer l'optimisme clair de Léon Bourgeois, premier président du conseil de la SDN : « si une organisation semblable à celle que représente actuellement la Société des Nations se complète et s'achève, la puissance bienfaisante de la paix et de la solidarité humaine l'emportera sur le mal »<sup>2</sup>. Toutefois, quelques-uns se montraient plus critiques et dénonçaient la reculade de Wilson face aux forces du conservatisme<sup>3</sup>. Or, l'aura de prestige de la nouvelle organisation internationale décrivit à un rythme fulgurant. Dès les années 1930 la SDN « connut [...] un certain nombre d'échecs retentissants qui ruinèrent les espoirs que l'on avait voulu placer en [elle] »<sup>4</sup>. Parmi ceux-ci nous pouvons citer le conflit sino-japonais de 1931, la guerre italo-éthiopienne de 1936 et la guerre civile espagnole de 1936-1939.

---

<sup>1</sup> Erez Manela, *The Wilsonian Moment : Self-Determination and the International Origins of Anticolonial Nationalism*, Oxford University Press, New York, 2007, 352 pages.

<sup>2</sup> Léon Bourgeois, *Les raisons de vivre de la Société des Nations. Communication de M. Léon Bourgeois au Comité Nobel du Parlement Norvégien*, 1922, repéré à [https://www.nobelprize.org/nobel\\_prizes/peace/laureates/1920/bourgeois-lecture\\_fr.html](https://www.nobelprize.org/nobel_prizes/peace/laureates/1920/bourgeois-lecture_fr.html) (page consultée le 30 mars 2018).

<sup>3</sup> Nicolas Faucier, *Pacifisme et antimilitarisme dans l'entre-deux-guerres (1919-1939)*, Spartacus, Paris, 1983, 206 pages.

<sup>4</sup> Jean-Michel Guieu, « L'« insécurité collective ». L'Europe et la Société des Nations dans l'entre-deux-guerres », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, Vol. 30, #2, 2009, p 36.

## **Le bouillonnement idéologique européen des années 1930 : un environnement propice aux violences ?**

La décennie 1930-1939 symbolisait plus que jamais l'échec du discours pacifiste. Dans cette « ère des idéologies », l'ordre établi par Versailles était remis en question et promis à la déchéance<sup>5</sup>. Le libéralisme et le parlementarisme étaient contestés pour laisser place à un combat sans merci entre forces révolutionnaires et contre-révolutionnaires<sup>6</sup>. La situation était encore plus complexe, car il faut y ajouter la révolution conservatrice prônée par les forces fascistes européennes afin d'éviter un soulèvement révolutionnaire de gauche ou marxiste<sup>7</sup>. Pour les tenants de ces idéologies, il paraissait plus facile de détruire son ennemi réel ou perçu plutôt que de le comprendre. C'était pourquoi les régimes politiques voulant instaurer un ordre social nouveau voyaient dans la guerre et la violence politique un moyen d'assurer la fondation d'une nouvelle nation et d'une nouvelle société. Pour sa part, Mosse<sup>8</sup> avance que le contexte politique violent de l'Europe des années 1930, notamment en Allemagne et en Italie, avait été causé par la « brutalisation des sociétés européennes » à la suite de la Grande Guerre. C'est en assistant aux guerres modernes, l'apogée de la mort massive et organisée, que la sacralisation de la guerre, selon Mosse, s'est opérée dans une partie des populations civiles, en particulier dans les États vaincus ou déçus des règlements de 1919 – on pense par exemple à l'Italie. Évidemment, la thèse de cet auteur peut être nuancée, alors que l'exaltation de la violence et de la guerre existait déjà dans les conceptions social-darwiniste et nationaliste de la fin du XIXe siècle. Il faut également éviter la généralisation et l'exagération de qualifier de la sorte une époque où la violence et la guerre seraient à un point tel banalisées par certaines idéologies en Europe, alors qu'à l'inverse les discours pacifistes n'avaient jamais pris une telle ampleur dans les nations libérales.

La violence se retrouvait donc au centre des conflits politiques européens. L'historien Nolte<sup>9</sup> lança le concept de « guerre civile européenne » pendant la première

---

<sup>5</sup> David Jorge, « La Guerra de España en el contexto de la crisis internacional de entreguerras », *Amnis* [En ligne] (10.4000/amnis.2306), 2015, page consultée le 26 mars 2018.

<sup>6</sup> Eric Hobsbawm, *Age of Extremes. The Short Twentieth Century*, Abacus, Londres, 1995, pp. 157-158.

<sup>7</sup> Javier Rodrigo, « Under the Sign of Mars : Violence in European Civil Wars, 1917-1949 ». *Contemporary European History*, Vol. 26, #3, 2017, pp. 487-506.

<sup>8</sup> George L. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme : la brutalisation des sociétés européennes*, Hachette Littératures, Paris, 2003, 291 pages.

<sup>9</sup> Ernst Nolte, *La guerre civile européenne : 1917-1935*, Des Syrtes, Genève, 2000, 665 pages.

moitié du XXe siècle, accusant notamment les bolcheviques d'avoir initié les « violences totalitaires » lors de la Révolution de 1917. Les fascistes auraient simplement repris les méthodes de leurs ennemis afin de mieux les combattre. Avec les guerres civiles russe, irlandaise, autrichienne et espagnole dans la période de l'entre-deux-guerres, le continent européen se retrouvait dans une lutte incessante entre ses diverses idéologies pour attraper les rênes du pouvoir. Traverso<sup>10</sup> ajoute, pour sa part, que les idéologies s'emparaient des États qui s'affichaient désormais d'un côté ou de l'autre pour s'affronter dans les guerres civiles. Elles

sont ainsi apparues comme des phénomènes de nature extrêmement variable, mais également fort utiles pour l'étude des dynamiques orientant les rapports entre les individus, les groupes et les institutions car, plus que tout autre conflit, les guerres civiles exhument les nombreux dysfonctionnements et problèmes d'ordre structurel dont souffre une société<sup>11</sup>.

C'est notamment dans les contextes de guerres civiles que les violences atteignent souvent leur paroxysme. L'étude de ce phénomène est cruciale, car c'est le caractère des violences collectives et politiques qui constitue le principal indicateur permettant de comprendre la vie politique d'un pays à un moment donné<sup>12</sup> : la compréhension de la violence est essentielle pour la compréhension du monde politique et des rapports de pouvoir, car elle représente une constante dans l'ensemble des sociétés qui se dotent de structures de domination tel que l'État<sup>13</sup>. Dans une société de droit, c'est effectivement ce dernier qui se considère comme étant le seul détenteur de la « violence légitime » (Weber)<sup>14</sup>, et ce, dans le but de protéger le « contrat social » théorisé par Hobbes<sup>15</sup>. L'État croit devoir contrôler et encadrer sa propre population, en plus de réguler les contestations du régime<sup>16</sup>. Selon Dorlin, c'est à ce moment que nous observons la dissolution progressive

---

<sup>10</sup> Enzo Traverso, *À feu et à sang. De la guerre civile européenne (1914-1945)*, Stock, Paris, 2007, 370 pages.

<sup>11</sup> Eduardo González Calleja et Severiano Rojo Hernández, « Les guerres civiles, réflexions sur les conflits fratricides à l'époque contemporaine », *Amnis* [En ligne] (10.4000/amnis.2476), 2015, page consultée le 26 mars 2018.

<sup>12</sup> Charles Tilly, « Collective Violence in European Perspective ». *Anger, Violence and Politics : Theories and Research*, éd. Ivo K. Feierabend, Prentice-Hall, Upper Saddle River, NJ, 1972.

<sup>13</sup> José Luis Ledesma, *Los dios de llama de la revolución : violencia y política en la retaguardia republicana de Zaragoza durante la guerra civil*, Institución Fernando el Católico, Saragosse, 2003, pp. 37-41.

<sup>14</sup> Max Weber, *Le savant et la politique*, Union générale d'Éditions, Paris, 1919, 186 pages.

<sup>15</sup> Thomas Hobbes, *Leviathan or the Matter, Forme, & Power of a Common-Wealth Ecclesiastical and Civil*, 1651, repéré à <https://en.wikisource.org/wiki/Leviathan> (page consultée le 26 mars 2018).

<sup>16</sup> Philippe Braud, « La violence politique : repères et problèmes », *Cultures et Conflits*, #9/10, 1993, pp. 13-42; Xavier Crettiez, « Penser la violence politique », *Les violences politiques en Europe : Un état des lieux*, éd. Xavier Crettiez et Laurent Mucchielli, 2010, pp. 7-28.

du droit à la juste défense de la part des individus. En fait, « le droit de s'armer (qu'il s'agisse de pratiquer un art martial, de porter une arme ou de prendre les armes) a été théoriquement et légalement défini en référence à l'engagement des citoyens dans la défense d'une nation, voire plus ou moins strictement limité à ce dernier »<sup>17</sup>. Bien que souvent présentées comme dialectiquement opposées, les luttes politiques non-violentes et violentes sont intrinsèquement liées, car « la politique représente la lutte pour le pouvoir et la forme ultime du pouvoir est la violence »<sup>18</sup>. Comment cette violence peut-elle devenir politique ? Le passage d'une simple violence sociale, spontanée, sans objectif et de nature personnelle, à une violence qui soit politique se justifie par deux facteurs. La justification dite normative découle directement d'une idéologie ou d'une éthique à laquelle adhèrent des individus ou une collectivité. La justification dite instrumentale se base sur la conviction que la violence a été, de tout temps, le seul moyen efficace pour changer un ordre sociopolitique contesté : l'histoire (Révolution française, Commune de Paris, Révolution russe, etc.) devient ainsi un argument pour légitimer les violences<sup>19</sup>.

Selon d'autres perspectives, la violence peut être un outil légitime devant l'inefficacité de l'État à garantir les droits des minorités. Par exemple, le cas des afro-américains aux États-Unis où un des théoriciens de l'auto-défense avançait : « dans une société civilisée, la loi retient les forts de profiter des faibles, or la société du Sud n'est pas une société civilisée, mais une société de jungle et nous sommes contraints, en pareil cas, de revenir à la loi de la jungle »<sup>20</sup>. Ainsi, pour simplement défendre leur « humanité », les Noirs devaient employer la violence pour renverser le cours des choses. À l'argumentaire de l'auto-défense vient s'ajouter la conception de Frantz Fanon qui affirmait que le contexte colonial était intrinsèquement violent, aspect que nous pouvons étendre au régime capitaliste qui conserve l'ordre établi en réprimant violemment les contestations ouvrières dans les années 1930. L'emploi de la violence révolutionnaire devenait donc une façon de

---

<sup>17</sup> Elsa Dorlin, *Se défendre : une philosophie de la violence*, Zones, Paris, 2017, p.42.

<sup>18</sup> Ledesma, *op. cit.*, p. 41 [Tous les textes originalement en espagnol ont été traduits par nos soins].

<sup>19</sup> Isabelle Sommier, *La violence révolutionnaire*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, Paris, 2008, pp. 1-19.

<sup>20</sup> Robert F. Williams, *Des Nègres avec des fusil, dans La Révolution aux États-Unis*, Maspero, Paris, 1966, pp. 153-154, cité de Dorlin, *op. cit.* p. 125.

retourner la violence perpétrée par les oppresseurs contre ceux-ci, faisant en sorte que la violence ne détruirait plus l'opprimé, mais l'opresseur lui-même<sup>21</sup>.

### **Le peuple espagnol prédisposé à la violence ?**

Dans cet ordre d'idées, la guerre civile espagnole se présente comme un cas exemplaire de cette dynamique violente. Certains ont ancré ce conflit dans le contexte violent européen en affirmant que la nation ibérique représentait la « talon sanguinolant de l'Occident barbare<sup>22</sup> ». Ce conflit sera l'objet central de notre étude. Nous nous concentrerons sur les justifications des violences s'étant produites pendant la guerre civile espagnole. Avant tout, afin de bien ancrer ce concept dans le contexte espagnol, il faut aussi l'analyser d'un point de vue national.

Tout d'abord, il existait de nombreuses racines socio-historiques de la violence en Espagne. Les *pronunciamientos* perpétrés par l'armée espagnole au XIXe siècle en sont l'exemple parfait, alors que l'institution militaire se présentait comme la protectrice suprême de l'ordre et du *statu quo*. Le principe des *pronunciamientos* reposait principalement sur la volonté d'amener « un changement d'en haut afin d'éviter un processus révolutionnaire à la française; on cherchait un changement politique et non une transformation sociale radicale<sup>23</sup> », c'est-à-dire de promouvoir un changement politique quelconque sans en arriver à une situation de désordre prétendument occasionnée par l'imprévisibilité des masses. À l'autre extrême du spectre politique, les anarchistes employaient la terreur et la « propagande par le fait » afin de défendre leur programme politique à travers la médiatisation des attentats à la bombe à Barcelone et des procès qui suivirent<sup>24</sup>, et ce, sans oublier les soulèvements importants dans les campagnes d'Andalousie<sup>25</sup>. En réponse à ce contexte violent, l'État ne voyait que l'instauration d'un

---

<sup>21</sup> Jeanette Ehrmann et Felix Trautmann, « La libération de la violence », *Hypothèses* 16, #1 (21 décembre 2013), pp. 273-288.

<sup>22</sup> Martin Baumeister, « Spain's Multiple Wars : Mobilization, Violence and Experiences of War, 1936-1939 », « *If you Tolerate this...* » : *The Spanish Civil War in the Age of Total War*, éd. Martin Baumeister et Stefanie Schüler-Springorum, Campus Verlag, Francfort, 2009, pp. 9-27.

<sup>23</sup> Jordi Canal, « Une guerre civile longue et persistante : libéralisme, anti-libéralisme et violence politique en Espagne au XIXe siècle », *Mélanges de l'école française de Rome*, Vol. 114, #2, 2002, p. 684.

<sup>24</sup> François Godicheau, « Les violences de la guerre d'Espagne », *Revue d'Histoire de la Shoah*, #189, 2017, pp. 413-430.

<sup>25</sup> Hubert Hugues-Olivier; Julie Le Quang Sang et Genieys William, *Violences urbaines : Angleterre, Belgique et Espagne : Un état des lieux*, Institut des hautes études de la sécurité intérieure, Paris, 2001, p. 149-151.

pouvoir politique autoritaire pour favoriser une certaine forme d'unité nationale, alors que les idéologues révolutionnaires, devant cet État répressif, ne voyaient d'autres moyens que la violence politique radicale pour insuffler un quelconque changement dans la société espagnole<sup>26</sup>. L'éclatement des deux guerres carlistes (1834-1835 et 1868), de la *Semana Trágica* de 1909, du *pistolero* barcelonais à partir de 1917 et de la guerre civile de 1936-1939, en sont des manifestations évidentes. Déjà, dans les guerres carlistes, des attaques populaires s'étaient produites contre l'Église, représentation ultime du pouvoir spirituel autoritaire exercé sur la population espagnole<sup>27</sup>. Dans le cas de la *Semana Trágica*, des manifestations anticléricales<sup>28</sup>, antimilitaristes<sup>29</sup> et antigouvernementales<sup>30</sup> violentes eurent lieu dans le cadre d'une opposition populaire contre la campagne de Melilla. Mitjana<sup>31</sup> dresse un parallèle direct entre les événements de juillet 1909 et la guerre civile espagnole. Selon lui, les diverses formes de violences ayant éclaté ont permis le développement d'un discours exclusif et manichéen entre la gauche révolutionnaire et la droite réactionnaire dont la solution ne pouvait être que l'élimination intégrale de leur ennemi respectif. On peut ainsi interpréter la révolution de 1909 comme une première manifestation de ce qui allait se produire 27 ans plus tard. Quant au *pistolero*, il était la preuve concrète de la tension qui existait dans le règlement des conflits ouvriers de Barcelone, prenant l'ampleur d'une réelle guerre sociale. Ce phénomène signale également la relative inexistence de l'État espagnol à l'extérieur de Madrid. Pour faire respecter son autorité, il devait s'imposer par la force devant chaque mouvement de contestation politique et sociale. Souvent, des conflits personnels datant de cette période étaient ramenés à l'ordre du jour dans les justifications des violences pendant la guerre civile espagnole<sup>32</sup>.

---

<sup>26</sup> *Idem.*

<sup>27</sup> Bruce Lincoln, « Revolutionary Exhumations in Spain, July 1936 », *Comparative Studies in Society and History*, vol. 27, 1985, pp. 241-260.

<sup>28</sup> Joan Connelly Ullman, *The Tragic Week : A Study of Anticlericalism in Spain, 1875-1912*, Harvard University Press, Cambridge, MA, USA, 1968, 451 pages.

<sup>29</sup> Eloy Martín Corrales, « Movilizaciones en España contra la guerra de Marruecos (julio-agosto de 1909) », *Semana Trágica : entre las barricadas de Barcelona y el Barranco del Lobo*, éd. Eloy Martín Corrales, Bellaterra, Barcelone, 2011, pp. 121-182.

<sup>30</sup> Gemma Rubí Casals, « Alguno más que los incendios de conventos : La Semana Trágica en Cataluña, la historia de una desafección », *La Semana Trágica de Cataluña*, éd. Antonio Moliner Prada, Nbla Actividades, Barcelone, 2009, pp. 81-136.

<sup>31</sup> Josep Pich Mitjana, « La Revolución de Julio de 1909 », *Hispania*, Vol. 75, #249, 2015, pp. 173-206.

<sup>32</sup> Ledesma, *op. cit.*, chapitre 4.

Le contexte politique et de violence en Espagne présentait deux particularités qui lui étaient propres, selon Godicheau<sup>33</sup>, soit la faiblesse traditionnelle de l'État, qui était incapable de contrôler ses éléments militaires et la vitalité du mouvement révolutionnaire soutenu par les anarcho-syndicalistes espagnols regroupés au sein de la *Confederación Nacional del Trabajo* (CNT). Ainsi, devant un appareil étatique militarisant le maintien de l'ordre public et l'incapacité de contrôler les diverses forces idéologiques s'y opposant, les paramètres pour voir l'éclosion d'un conflit politique de grande envergure étaient en place.

### **La guerre civile espagnole : l'apogée des violences politiques en Espagne**

La guerre civile espagnole a souvent été comparée aux deux guerres mondiales qui l'encerclent chronologiquement. Jorge<sup>34</sup> avance qu'elle représente la première phase de la Seconde Guerre mondiale. D'autres la situent plutôt dans le contexte propre de l'entre-deux-guerres, soit le point de rencontre entre les deux grands conflits mondiaux<sup>35</sup>. Chickering pousse la logique encore plus loin en avançant la thèse de la *guerre totale espagnole*, même si les guerres civiles sont rarement interprétées de cette façon<sup>36</sup>. De plus, il faut noter que la nation espagnole n'avait pas participé aux deux cas-types de ce concept. D'un point de vue strictement militaire, ce conflit est resté généralement limité sur les plans logistiques et opérationnels, contrairement aux autres guerres modernes. C'est alors l'intensité des affrontements idéologiques qui peut expliquer sa dimension de « guerre totale ». Cette croyance de se retrouver dans une « croisade idéologique » contribua à l'intensité des violences se manifestant derrière les lignes du front. À vrai dire, plusieurs acteurs ne voyaient plus la distinction entre le front et l'arrière, l'ennemi pouvait se retrouver n'importe où. Selon Dubé, il y a un « discours-type idéal » de mobilisation de l'ensemble des ressources qui précède l'effort matériel absolu, manifestant une « dynamique totalisante » dans l'esprit de ceux qui se retrouvent dans une situation de guerre. Dans une conception de guerre totale, il n'y a « aucun compromis [...] possible, il n'y a que la capitulation totale ou la destruction totale d'un Autre, essentialisé à l'antithèse

---

<sup>33</sup> François Godicheau, *La guerre d'Espagne : République et révolution en Catalogne*, Odile Jacob : Paris, 2004, 459 pages.

<sup>34</sup> Jorge, *op. cit.*

<sup>35</sup> Consulter notamment François Godicheau, « Les violences de la guerre d'Espagne », *op. cit.*

<sup>36</sup> Roger Chickering, « The Spanish Civil War in the Age of Total War », *"If you Tolerate this..." : The Spanish Civil War in the Age of Total War*, éd. Martin Baumeister et Stefanie Schüler-Springorum, Campus Verlag : Francfort, 2009, pp. 28-43.

de sa lutte illimitée »<sup>37</sup>. Or, une telle perception était à l'œuvre dans la guerre civile espagnole, où la victoire était conçue comme l'éradication complète de l'ennemi imaginé, devenu réel, favorisant ainsi la mobilisation de tous les pans de la société espagnole de contribuer à l'effort de guerre.

Si la société espagnole n'avait pas participé à la Grande Guerre, comment pouvait-elle se placer dans le contexte de la « brutalisation » des sociétés européennes avancé par Mosse<sup>38</sup> ? Celui-ci propose que ce fût la gauche qui avait modelé le « mythe » dans le cadre de la lutte antifasciste, alors que ses militants et militantes, traditionnellement antimilitaristes, manifestaient un enthousiasme flagrant pour la guerre. L'exaltation de la nation était remplacée par la gloire de la révolution. Pour notre part, nous croyons qu'il faut y ajouter la « brutalisation » des soldats espagnols ayant participé aux guerres coloniales du Maroc entre 1907 et 1926. En effet, dans cette guerre coloniale, l'armée avait perdu toute notion d'humanité et avait été éduquée dans une vénération complète de la violence contre un ennemi colonial jugé comme inférieur<sup>39</sup>. De plus, il ne faut pas oublier les épisodes violents du *pistolerismo* à Barcelone qui incitaient les ouvriers à employer la violence pour tenter de résoudre les problèmes sociaux liés aux inégalités importantes occasionnées par le capitalisme industriel. Ainsi, il semble possible d'évoquer une « brutalisation » de la société espagnole tant à droite qu'à gauche.

À l'avènement de la Seconde République en avril 1931, la société espagnole vivait alors des divisions internes et idéologiques importantes qui se sont manifestées dans des conflits politiques violents tout au long de sa courte histoire. Parmi ceux-ci nous pouvons penser aux violences de rue entre les opposants idéologiques<sup>40</sup>, le coup d'État manqué de Sanjurjo en 1932, la tentative révolutionnaire avortée des Asturies en octobre 1934<sup>41</sup> et les assassinats des représentants politiques José del Castillo (capitaine des forces d'assaut

---

<sup>37</sup> Alexandre Dubé, *Construire la guerre totale par l'image au Canada (1914-1918) : acceptation différenciée d'un discours de guerre « totalisé »*, (Mémoire de maîtrise) Université de Montréal, Montréal, 2017, p. 17. La question du « discours-type idéal » et de la « dynamique totalisante » se retrouve à la 19<sup>e</sup> page.

<sup>38</sup> Mosse, *op. cit.*, pp. 220-226.

<sup>39</sup> Julián Casanova, *The Spanish Republic and Civil War*, Cambridge University Press, Cambridge, Royaume-Uni, 2010, p. 179.

<sup>40</sup> Eduardo González Calleja, « La necro-lógica de la violencia sociopolítica en la primavera de 1936 », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, vol. 41, #1, 2011, pp. 37-60.

<sup>41</sup> Anthony Beevor, *La guerre d'Espagne*, Calmann-Lévy, Paris, 2006, pp. 73-79.

fidèle à la République) et José Calvo Sotelo (député de droite) en 1936<sup>42</sup>. Toutefois, Cruz<sup>43</sup> avance que c'étaient plutôt les forces de l'ordre qui faisaient preuve de la plus grande violence dans le contexte politique espagnol précédant la guerre civile, la proportion la plus importante des victimes lui revenant. Les milices politiques étaient plutôt faibles, ce qui expliquerait qu'elles n'avaient pas l'initiative dans la mise en place de la conjoncture violente de cette période, les plaçant simplement en mode réaction. La prise du pouvoir par le *Frente Popular* en février 1936, union des partis républicains, socialiste et communistes, accentua d'autant plus la tension entre la droite réactionnaire et le nouveau gouvernement républicain. Celui-ci tentait alors de réformer la société espagnole de ses problèmes les plus criants, soit la question agraire, la laïcité de l'État et les autonomies régionales. Ainsi, les forces réactionnaires croyaient de plus en plus nécessaire d'employer la force armée pour renverser les tentatives des réformistes, alors que les forces révolutionnaires restaient encore entre les mains des anarcho-syndicalistes, toujours prêts à renverser le gouvernement bourgeois de la République<sup>44</sup>. Pour leur part, les communistes stalinien, selon la stratégie élaborée par le Komintern, s'étaient ralliés aux forces de la réforme en joignant la coalition au pouvoir<sup>45</sup>.

C'est dans ce contexte politique agité que les militaires espagnols lancèrent leur assaut contre la République, qu'ils considéraient comme étant incapable de mener à bien les devoirs incombant à l'État. Tout a commencé à partir de la base opérationnelle du Maroc espagnol le 16 juillet 1936<sup>46</sup>. Dès le 18 juillet, les militaires étendirent leur mouvement sur la péninsule ibérique. Rapidement, cette tentative de coup d'État échoua et déboucha en une guerre civile qui dura jusqu'en avril 1939. Grâce à la résistance des organisations ouvrières dans les principales villes d'Espagne, à l'exception près de Séville, la moitié du territoire espagnol resta « fidèle » à la République. Pour sa part, le nouveau gouvernement formé par Martínez Barrio réagit timidement à l'insurrection, affirmant

---

<sup>42</sup> Federica Montseny, *Mis primeros cuarenta años*, Plaza & Janes, Barcelone, 1987, pp. 86-89.

<sup>43</sup> Rafael Cruz, *En el nombre del pueblo : Rebelión y guerra en la España de 1936*, Alianza, Madrid, 2006, p. 166.

<sup>44</sup> Godicheau, *La guerre d'Espagne... op. cit.*

<sup>45</sup> Stanley G. Payne, *The Spanish Civil War, the Soviet Union and Communism*, Yale University Press, New Haven, CT, 2004, p. 76.

<sup>46</sup> Louis-Charles Guillemette, *Essai d'historiographie : la guerre civile espagnole*, (Mémoire de maîtrise) Université du Québec à Chicoutimi, Saguenay, 2011, p. 49.

qu'elle était confinée au territoire marocain. Voyant que la situation dégénérait et que le potentiel des milices ouvrières pouvait être utilisé, le gouvernement républicain procéda à l'armement des masses ouvrières organisées contre le soulèvement militaire, mais du bout des lèvres<sup>47</sup>. L'Espagne fut alors divisée en deux avec la majorité des zones industrielles entre les mains des républicains et les régions rurales et agricoles aux nationalistes. Paradoxalement, ce fut la volonté des forces réactionnaires espagnoles de procéder à un coup d'État préventif contre le risque « imminent » d'une révolution qui avait permis aux forces révolutionnaires de se déchaîner sur le territoire républicain. La guerre était donc commencée et la période politique la plus violente de l'histoire espagnole était sur le point de débiter.

### **La guerre civile espagnole : un sujet suscitant les passions**

Avant de procéder à la présentation de notre problématique, il est donc primordial de dresser un portrait général de l'étude des violences pendant la guerre civile espagnole.

L'intensité des violences de ce conflit fratricide, tant à l'arrière qu'au front, a transformé la guerre civile en un moment fort de l'histoire des années 1930. Au total, ce n'est pas moins de 150 000 personnes qui ont péri derrière les lignes du front pendant la guerre d'Espagne, soit environ 100 000 du côté nationaliste et 50 000 du côté républicain<sup>48</sup>. Ce n'est pas pour rien qu'une panoplie d'écrits a été publiée par des historiens et historiennes, mais aussi par des citoyens engagés politiquement afin de revisiter ces événements à haute teneur idéologique et d'une violence inouïe. Encore aujourd'hui, il est rare de croiser une famille espagnole qui n'a pas été touchée de près ou de loin par cette guerre alors que les effets directs de la victoire franquiste ont duré jusque dans les années 1970. Des conflits politiques contemporains sont également provoqués en lien avec la mémoire de cet événement tragique. Nous pouvons notamment penser aux manifestations de mai 2011 contre le « Dictionnaire national espagnol » comprenant un article minimisant la répression et la violence des troupes franquistes<sup>49</sup>. Même en Europe la question soulève

---

<sup>47</sup> Beevor, *op. cit.*, p. 113.

<sup>48</sup> María Thomas, « Political Violence in the Republican Zone of Spain during the Spanish Civil War : Evolving Historiographical Perspectives », *Journal of Contemporary History*, vol. 52, #1, 2017, pp. 140-147.

<sup>49</sup> Peter Anderson et Miguel Ángel del Arco Blanco, « Grappling with Spain's Dark Past », *Mass Killings and Violence in Spain, 1936-1952 : Grappling with the Past*, éd. Peter Anderson et Miguel Ángel del Arco Blanco, Routledge, New York, 2015, pp. 1-20.

encore les passions, alors qu'au Parlement européen en 2006, une motion a été présentée pour condamner la dictature de Franco. La polarisation à l'assemblée entre la droite et la gauche a été immédiate et sans équivoque. La guerre civile espagnole continue, de nos jours, à faire couler l'encre, ce qui a donné lieu à un débat historiographique important<sup>50</sup>.

### L'ère de la propagande franquiste

Dès 1937, « Trois députés des Cortes » publiaient, à partir de la France, un ouvrage présentant les atrocités commises par la terreur rouge<sup>51</sup>. Tout de suite après la victoire des troupes nationalistes et l'instauration de la dictature franquiste, l'histoire officielle présenta une vision tronquée des violences en s'appuyant sur les historiens du régime<sup>52</sup>. La guerre y était considérée dans une perspective défensive. On présentait les nationalistes comme étant le rempart de l'Occident luttant pour l'ordre et la civilisation dans une croisade contre l'invasion des « barbares rouges sanguinaires et athées »<sup>53</sup> de l'étranger. Peu de données étaient évoquées dans ces ouvrages officiels, les violences gouvernementales de la République, pendant la guerre civile, étant grandement exagérées alors que les violences des rebelles, elles, étaient minimisées ou simplement ignorées. Au même moment, une littérature clandestine se développait pour dénoncer les atrocités de la violence « blanche », mais son impact était minime à cause de son illégalité en territoire espagnol et du peu de ressources à la disposition des opposants au régime. La contestation de la propagande franquiste se faisait principalement de l'étranger grâce aux travaux d'historiens hispanistes qui pouvaient compter sur une diffusion plus large que les réseaux antifranquistes clandestins<sup>54</sup>.

---

<sup>50</sup> À ce sujet voir deux textes de Sebastiaan Faber : « Entre el respeto y la crítica. Reflexiones sobre la memoria histórica en España », *Migraciones y Exilios*, Vol. 5, 2004, pp. 37-50 et « La Guerra Civil como reto didáctico », *CTXT: Revista Contexto*, #121, 2017, [En ligne] repéré à <http://ctxt.es/es/20170614/Firmas/13350/CTXT-Sebastiaan-Faber-Guerra-Civil-Perez-Reverte-Carlos-Fernandez-Liria-Silvia-Casado-Arenas.htm> (page consultée le 23 avril 2019).

<sup>51</sup> « Trois députés aux Cortès », *La justice du « Frente Popular »*, Éditions de France, Paris, 1937, 55 pages.

<sup>52</sup> Parmi ceux-ci, nous pouvons penser à Joaquín Arrás, *Historia de la cruzada española*, Ediciones Españolas, Madrid, 1939-1943, œuvre en 8 volumes.

<sup>53</sup> Thomas, « Political Violence in the Republican Zone... », *op. cit.*, p. 140.

<sup>54</sup> Pierre Broué et Paul Témine, *La révolution et la guerre d'Espagne*, Les Éditions de Minuits, Paris, 2000 (édition originale : 1961), 542 pages; Gabriel Jackson, *The Spanish Republic and the Civil War, 1931-1939*, Princeton University Press, Princeton, NJ, 1965, 578 pages; Herbert Rutledge Southworth, *El mito de la cruzada de Franco : crítica bibliográfica*, Ruedo Ibérico, Paris, 1963, 314 pages; Hugh Thomas, *La guerre d'Espagne : juillet 1936 - mars 1939*. RLaffont, Paris, 2009 (édition originale : 1961), 1026 pages.

Afin de préserver sa réputation, le régime franquiste mettait alors sur pied en 1965 une *Sección de Estudios de la Guerra de España*, permettant aux historiens du régime d'avoir accès à des archives exclusives. Dans une nouvelle vague de travaux basés sur des sources documentaires plus exhaustives, l'Espagne franquiste n'a eu d'autres choix que de concéder qu'il y avait bel et bien eu des violences sur le territoire franquiste. Toutefois, elle ne représentait qu'une simple réponse à la cruauté de la violence « rouge »<sup>55</sup>. Dans le même souci de répondre aux attaques étrangères sur la version de l'histoire du régime franquiste, les historiens officiels ont produit des études chiffrant les victimes des violences derrière les lignes du front<sup>56</sup>. Juste avant la mort de Franco en 1975, le bilan historiographique des violences reposait grandement sur des exagérations, en ce qui concerne celles s'étant produites en territoire républicain, et des omissions ou des minimisations pour le territoire nationaliste.

### **La Transition démocratique : l'espoir de rééquilibrer le bilan historiographique des violences**

Avec le retour du parlementarisme en Espagne, un souci d'exactitude a investi les historiens et les historiennes après 46 années d'études biaisées. Une quantité importante de travaux a donc été réalisée afin de contrecarrer cette lacune du traitement historiographique<sup>57</sup>. Dans les années 1970 et 1980, cela a eu pour principal effet de concentrer les efforts des chercheurs et chercheuses sur les violences nationalistes, alors que, sur un total de 719 livres portant sur les violences en territoire républicain, 66% avaient été publiés pendant le régime franquiste<sup>58</sup>. C'est à la fin des années 1980 et dans les années 1990 qu'un ensemble de travaux historiques a porté sur les violences « rouges ». Au départ, les études se concentraient sur des cas locaux bien précis<sup>59</sup> ou bien sur des thèmes comme

---

<sup>55</sup> À ce sujet, voir : José Manuel Martínez Bande, *La intervención comunista en la guerra de España (1936-1939)*, Servicio Informativo Español, Madrid, 1965, 165 pages; du même auteur : *La campaña de Andalucía*. San Martín, Madrid, 1986 (édition originale 1969), 284 pages ou bien Ricardo De la Cierva (dir.), *Francisco Franco : Un siglo de España*, ENU, Madrid, 1972, Vol 1 : 624 pages, Vol 2 : 614 pages.

<sup>56</sup> Ricardón De la Cierva, *Historia ilustrada de la guerra civil, Vol I*, Danae : Barcelone, 1971, 552 pages et Ramón Salas Larrazábal, *Pérdidas de la guerra*, Planeta, Barcelone, 1977, 483 pages.

<sup>57</sup> Voir entre autres : Antonio Hernández García et Gregorio Herrero Balsa, *La represión en Soria durante la Guerra Civil, Tomo I*, Ingrabel, Almazán (Soria), 1982, 223 pages; et Ian Gibson, *The Assassination of Federico García Lorca*, Penguin Books, Londres, 1983, 288 pages.

<sup>58</sup> Anderson et Ángel del Arco Blanco, *op. cit.*

<sup>59</sup> Entre autres, Joan Villarroya, *La represió a la reraguarda de Catalunya (1936-1939)*. Miguel Ors Montenegro, *La represión de guerra y posguerra en Alicante (1936-1939)*. Angel D. Martín Rubio, *La represión roja en Badajoz*. Vicente Gabarda, *La represión en la retaguardia republicana. País Valencià*,

la justice populaire<sup>60</sup> et la répression économique<sup>61</sup>. Il ressort de ces travaux que le pouvoir politique avait été fractionné sur le territoire républicain à la suite de la révolte militaire de juillet 1936. La majorité des victimes des violences républicaines se produisirent alors avant la fin de la même année, laissant place à l'appellation de « terreur chaude »<sup>62</sup>. À la suite de la centralisation du pouvoir et de la prise de contrôle de la force répressive on parlait plutôt d'une période de violences plus douces, la « terreur froide ». Ainsi, les violences avaient été possibles en raison de l'absence d'un pouvoir central, laissant alors la place à des « *incontrolados* » anonymes et inconnus qui mettaient en place une situation violente chaotique et acéphale<sup>63</sup>.

Dans un autre ordre d'idées, des études plus précises se sont attardées sur les violences anticléricales ayant eu lieu sur le territoire républicain. En se basant sur les chiffres avancés par Moreno<sup>64</sup> pendant la dictature franquiste, certains historiens et historiennes<sup>65</sup> sont revenus sur ces travaux, non pas pour critiquer le nombre de victimes ecclésiastiques avancé, mais plutôt pour remettre en question la thèse franquiste des religieux innocents attaqués en raison de leurs croyances spirituelles. L'ouvrage de Delgado<sup>66</sup> donne un aperçu plutôt large et complet des actes anticléricaux et iconoclastes qui caractérisèrent l'histoire contemporaine de l'Espagne. Désormais, l'accent était placé sur les objectifs et les motivations derrière les violences contre l'institution religieuse, qui avait été si longtemps vue main dans la main avec les dirigeants espagnols. Détruire les symboles religieux se résumait à libérer les masses de leur soumission au clergé<sup>67</sup>. L'étude

---

1936-1939. Rafael Quirosa-Cheyrouze, *Represión en la retaguardia republicana*. Almería. Francisco Moreno, *La guerra civil en Córdoba (1936-1939)*.

<sup>60</sup> Glicerio Sánchez Recio, *Justicia y Guerra en España : Los Tribunales Populares (1936-1939)*, Instituto de cultura Juan Gil-Aber, Alicante, 1991, 200 pages.

<sup>61</sup> Glicerio Sánchez Recio, *La república contra los rebeldes y los desafectos : La represión económica en la guerra civil*, (Thèse de doctorat) Université d'Alicante, Alicante, 1991.

<sup>62</sup> Godicheau, « Les violences de la guerre d'Espagne », *op. cit.*

<sup>63</sup> Thomas, María. *op. cit.*

<sup>64</sup> Antonio Montero Moreno, *Historia de la persecución religiosa en España 1936-1939*, Biblioteca de Autores Cristianos, Madrid, 1961, 942 pages.

<sup>65</sup> Julio De la Cueva, « Religious Persecution, Anticlerical Tradition and Revolution : On Atrocities against the Clergy during the Spanish Civil War », *Journal of Contemporary History*, vol. 33, #3, 1998, pp. 355-369.

<sup>66</sup> Manuel Ruíz Delgado, *La ira sagrada : anticlericalismo, iconoclastia y antiritualismo en la España contemporánea*, Editorial Humanidades, Barcelone, 1992, 176 pages.

<sup>67</sup> Lincoln, *op. cit.*; Gabriele Ranzato, « Ambiguïtés de la violence politique : la persécution religieuse durant la guerre civile espagnole (1936-1939) », *Cultures et Conflits*, vol. 9, 1993, pp. 99-112; Mary Vincent, « The Keys of the Kingdom : Religious Violence in the Spanish Civil War, July-August 1936 », *The Splintering of Spain : Cultural History and the Spanish Civil War, 1936-1939*, éd. Chris Ealham et Michael Richards,

des violences anticléricales constitua à elle seule un sujet d'étude largement abordé par l'historiographie.

### **Les communistes staliniens : révolutionnaires ou contre-révolutionnaires ?**

Ce débat historiographique généra également une part importante d'écrits sur les violences des communistes. Dès la conclusion de la guerre, certains protagonistes ont entrepris de publier leurs mémoires et de critiquer les agissements communistes en Espagne. Ce fut le cas du socialiste Luis Araquistáin qui rédigea une lettre dénonçant la persécution des anarchistes et des membres du *Partido Obrero de Unificación Marxista* (POUM). La défaite du camp républicain leur serait directement attribuable, alors qu'ils avaient réussi à infiltrer les organes du pouvoir grâce à leur propagande incendiaire et à la censure dictatoriale<sup>68</sup>. Ce dernier ne fut pas le seul à critiquer la politique des communistes en Espagne, un ancien ministre communiste au sein du gouvernement de Largo Caballero, Jesús Hernández, publia en effet un ouvrage pour relater sa version des faits à la suite de son licenciement du parti communiste et du Komintern dans les années 1940<sup>69</sup>. Ces autobiographies font partie d'un ensemble large de publications<sup>70</sup> soulevant la controverse à l'égard du *Partido Comunista de España* (PCE) et son implication dans les violences contre les autres membres du camp républicain qui luttèrent contre le soulèvement militaire. Franz Borkenau, ancien militant du parti communiste allemand, poussa sa critique plus loin en affirmant que, contrairement à la révolution russe de 1917, les communistes se retrouvaient plutôt du côté des « *kulaks* », c'est-à-dire contre les forces révolutionnaires des syndicats espagnols<sup>71</sup>.

L'affrontement entre partisans et opposants à la « *Revolución social* » aboutit à la fameuse « guerre civile dans la guerre civile » se manifestant principalement à Barcelone

---

Cambridge University Press, New York, 2010, pp. 68-90; María Thomas, « “The Civilisation that Is Being Forged Amid the Thunder of the Cannons” : Anticlerical Violence and Social Reconfiguration : July-December 1936 », *Mass Killings and Violence in Spain, 1936-1952 : Grappling with the Past*, éd. Peter Anderson et Miguel Ángel del Arco Blanco, Routledge, New York, 2015, pp. 112-133.

<sup>68</sup> Fernando Hernández Sánchez, *Guerra o revolución : el partido comunista de España en la guerra civil*, Crítica, Barcelone, 2010, 576 pages.

<sup>69</sup> Jesús Hernández Tomás, *Yo fui un ministro de Stalin*, G. del Toro, Madrid, 1974, 339 pages.

<sup>70</sup> Il y en a plusieurs autres comme les autobiographies de Federica Montseny, Juan García Oliver, Camilo Berneri, Julián Zugazagoitia ou Abad de Santillán.

<sup>71</sup> Franz Borkenau, *El reñidero español*, Ruedo Ibérico, Paris, 1971, 245 pages. Cité par Hernández Sánchez, *op. cit.*, p. 23.

en mai 1937. Ces affrontements entre républicains ont fait couler beaucoup d'encre parmi des témoins ayant chacun leur interprétation politique des événements. La liquidation du POUM a soulevé la sympathie de plusieurs observateurs en faveur du petit parti révolutionnaire, malgré son influence limitée sur la scène politique espagnole. Ce fut notamment le cas de l'écrivain britannique George Orwell<sup>72</sup> qui relata sa version des faits dans une section de son livre *Hommage à la Catalogne*.

Ensuite, plusieurs historiens et historiennes se sont joints au débat en écrivant sur la position contre-révolutionnaire adoptée par le PCE pendant le conflit. La vision des communistes espagnols se rangeant aux côtés des fonctionnaires, des officiers militaires républicains, des intellectuels et de la petite bourgeoisie avaient déjà été popularisée par Jackson<sup>73</sup>. Pour sa part, Bolloten<sup>74</sup> poussait cette logique anticommuniste plus loin, son œuvre ayant été abondamment citée par les groupes anarchistes et antistalinien. Son argumentation peut se résumer en trois points. Le premier relève l'augmentation considérable de l'influence communiste sur le pouvoir républicain à la suite de la croissance fulgurante du parti pendant la guerre. Le deuxième établit que le parti s'est présenté comme sympathique aux idées des classes moyennes et des autres secteurs de la société républicaine, n'adhérant pas aux changements révolutionnaires implantés par les anarchistes et les autres forces radicales. C'était en utilisant une rhétorique dénonçant la « collectivisation par la force des armes » des campagnes et des industries d'Aragon et de Catalogne que les communistes avaient réussi à les attirer dans leurs rangs. Finalement, Bolloten soutient que dans un souci de centraliser le pouvoir entre les mains de l'État, sur lequel les communistes avaient une mainmise, ces derniers auraient déployé une stratégie de camouflage efficace de leurs méthodes totalitaires et contre-révolutionnaires pour défendre leur agenda politique. Ainsi, selon la thèse de Bolloten, les communistes avaient employé la violence contre leurs ennemis républicains afin de défendre leur projet de taire la révolution. Cela s'était fait dans l'optique de donner un visage pro-démocratique au

---

<sup>72</sup> George Orwell, *Hommage à la Catalogne*, IVRÉA, Paris, 1982 (édition anglaise originale : 1938), 294 pages.

<sup>73</sup> Jackson, *op. cit.*

<sup>74</sup> Burnett Bolloten, *The Spanish Civil War : Revolution and Counterrevolution*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, NC, 1991, 1074 pages.

communisme international de l'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS) qui cherchait alors à négocier une alliance avec la France et le Royaume-Uni<sup>75</sup>.

Au début des années 1990, un événement exogène à l'histoire espagnole a contribué significativement à ce débat historiographique. Avec la chute de l'URSS en 1991, l'accès aux archives soviétiques a suscité de grands espoirs afin de porter un tout autre regard sur la guerre civile espagnole, notamment en ce qui a trait à l'implication de l'URSS, de son organe international (Komintern) et du PCE lui-même. Une série de travaux se sont basés sur ces nouvelles sources afin d'offrir un regard plus nuancé sur l'implication des communistes staliniens dans la guerre civile espagnole. Parmi ceux-ci nous pouvons citer les recherches de Stanley G. Payne<sup>76</sup>, Fernando Hernández Sánchez<sup>77</sup> et celles d'Antonio Elorza et Marta Bizcarrondo<sup>78</sup>, le premier laissant transparaître par moment son anticommunisme, alors que les derniers présentèrent un PCE n'ayant aucune autonomie lui étant propre et soumis aux directives émanant de la IIIe Internationale. Les communistes étaient ainsi décrits comme étant fidèles aux mandats internationaux adoptés par le Komintern, notamment la politique des « fronts populaires », qui ont marqué la politique européenne du milieu des années 1930. Ainsi, le but du PCE était essentiellement de défendre l'unité du *Frente Popular* en premier lieu, mais aussi de préserver les conquêtes démocratiques de la République espagnole<sup>79</sup>. Pour ce faire, les communistes devaient favoriser la création d'une Armée populaire disciplinée qui serait destinée à la victoire contre l'ennemi fasciste. Tous les efforts devaient tourner autour de la victoire militaire, alors que la rhétorique révolutionnaire « infantile » des anarchistes et des factions radicales ne faisait que disperser les efforts d'unité antifasciste mobilisés par le PCE et leurs alliés moscovites<sup>80</sup>. Il reste tout de même que l'historien Anthony Beevor<sup>81</sup>, ayant lui aussi consulté les archives soviétiques pour réaliser son histoire générale de la guerre d'Espagne, a soulevé la contradiction de la politique soviétique et communiste sur la péninsule

---

<sup>75</sup> Daniel Kowalsky, *Stalin and the Spanish Civil War*, Columbia University Press, New York, 2001, repéré à <https://quod.lib.umich.edu/cgi/t/text/text-idx?c=acls;idno=heb99012> (page consultée le 28 mars 2018).

<sup>76</sup> Payne, *op. cit.*

<sup>77</sup> Hernández Sánchez, *op. cit.*

<sup>78</sup> Marta Bizcarrondo et Antonio Elorza, *Queridos camaradas : la Internacional Comunista y España, 1919-1939*, Planeta, Barcelone, 1999, 532 pages.

<sup>79</sup> Hernández Sánchez, *op. cit.*

<sup>80</sup> Payne, *op. cit.*, p. 123.

<sup>81</sup> Beevor, *op. cit.*

ibérique. Ce dernier a réutilisé l'idée de Jackson selon laquelle le PCE se présentait comme le champion du droit à la propriété et des petits propriétaires. De ce fait, les porte-paroles du parti niaient fermement qu'une révolution était en cours en Espagne, et ce, au moment même où les « *kulaks* » mouraient dans les Goulags staliniens. Somme toute, la position paradoxale et les causes des violences communistes dans le conflit fratricide espagnol continuent à susciter le débat parmi les historiens et les historiennes qui ont désormais accès à la version soviétique des faits depuis les années 1990.

### **L'historiographie contemporaine : Mort aux « *incontrolados* » !**

Depuis le début des années 2000, des études portant sur la violence dans le camp républicain paraissent régulièrement. Des chercheurs et des chercheuses ont voulu remettre en question la thèse des « *incontrolados* » qui s'étaient déchaînés sur le territoire républicain en raison de la fragmentation politique, voire de l'absence de pouvoir politique dans le camp républicain. L'objectif était désormais d'identifier clairement les responsables des violences dans le camp républicain et de s'attaquer aux motivations profondes de ces exactions. Les travaux de José Luis Ledesma<sup>82</sup> sont indicatifs à ce sujet, car ils ont permis d'insérer la violence politique de la guerre civile dans la logique d'une volonté d'élimination des ennemis perçus ou réels des projets révolutionnaire ou républicain défendus par la gauche espagnole. Ce faisant, ce nouvel espace politique étant libéré de l'ennemi fasciste, il était désormais possible de construire un nouvel ordre social sur les ruines de l'ancien monde. C'était dans cette optique que les curés, les propriétaires terriens, les commerçants, les riches industriels, les droitistes locaux et les administrateurs municipaux avaient été expressément visés par les violences révolutionnaires de l'été 1936. L'auteur affirme ainsi que ce fut un climat de tension politique qui avait favorisé l'émergence de « micro-pouvoirs » locaux menant à ce contexte de luttes politiques violentes sur le territoire républicain. Ainsi, Ledesma conclut que les violences ont été concentrées au front lorsque le pouvoir a été centralisé à un niveau régional ou national. L'éclatement des violences serait donc causé par la fragmentation du pouvoir qui causa une impuissance de la part des forces étatiques sur le territoire républicain. Par conséquent, les

---

<sup>82</sup> Ledesma, *op. cit.*

violences n'étaient que le produit de conflits politiques et de luttes pour l'accès aux leviers du pouvoir.

Un autre point de vue avance au contraire que les violences républicaines ne représentaient que l'envers de la médaille des violences de l'autre camp. Tout comme les nationalistes, le gouvernement républicain aurait mobilisé consciemment des ressources importantes dans le but de réprimer l'ennemi et la fameuse « cinquième colonne » fasciste. Ruiz<sup>83</sup> défend cette thèse en se basant sur les exactions survenues dans les environs de Madrid. Del Rey<sup>84</sup>, de son côté, puise les causes de cette violence gouvernementale dans le discours exclusif construit par la gauche espagnole dans les années 1930. Cet état de fait aurait grandement contribué à banaliser les actes violents ou, autrement dit, à la brutalisation de la société espagnole, l'insurrection militaire ne servant que d'un prétexte pour l'application des violences dans la réalité. Pour sa part, Bennassar<sup>85</sup> refuse le concept de la « spontanéité révolutionnaire » et affirme que la répression républicaine prenait un visage soviétique. Il refuse la thèse selon laquelle les violences politiques étaient terminées après la prise du pouvoir effective par les communistes sur le gouvernement de la République, la création du *Servicio de Investigación Militar* (SIM) étant, selon lui, la preuve concrète de l'application d'une version soviétique de la terreur sur le territoire espagnol. Dans cet esprit, l'auteur a procédé à un traitement méticuleux, voire plus sévère de la violence « rouge », croyant qu'elle mérite beaucoup plus d'attention étant donné que le camp républicain se prétendait démocratique.

Les ouvrages généraux contemporains portant sur la guerre d'Espagne examinent eux aussi la question de la « répression » ou des « terreurs ». Cette question est devenue primordiale dans l'historiographie de ce conflit<sup>86</sup>. Le livre de Beevor<sup>87</sup>, souvent considéré comme la bible sur le sujet, accorde une part significative au thème des violences des deux côtés. Il en présente les origines et excuse pratiquement les violences républicaines en se

---

<sup>83</sup> Julius Ruiz, *The 'Red Terror' and the Spanish Civil War : Revolutionary Violence in Madrid*, Cambridge University Press, New York, 2014, 386 pages.

<sup>84</sup> Fernando del Rey, « Por tierras de la Mancha : Apuntes sobre la violencia revolucionara en la Guerra Civil española (1936-1939) », *Alcores*, Vol. 11, 2011, pp. 223-263.

<sup>85</sup> Bartolomé Bennassar, *La guerre d'Espagne*, Tempus Perrin, Paris, 2006, 576 pages.

<sup>86</sup> Guillemette, *op. cit*, p. 76.

<sup>87</sup> Beevor, *op. cit*, pp. 156-181.

basant sur le sentiment de rage qui existait dans une part importante de la société espagnole contre les élites et les dirigeants qui les avaient exploités violemment dans les dernières décennies. Selon lui, l'intensité des violences dans certaines localités était directement proportionnelle à la gravité de la crise économique qu'elles traversaient. L'éclatement des exactions dans le camp républicain résultait de l'absence d'autorité étatique au début de la guerre, alors que des comités de « salut public » étaient mis sur pied, en allusion directe à la Révolution française, pour assurer l'ordre à l'arrière républicain. À partir de la fin de 1936 et du début de 1937, l'État mettait la main sur l'organisation de la justice et instaurait les tribunaux populaires, institutionnalisant et réduisant considérablement les violences<sup>88</sup>.

Il ressort de cet aperçu historiographique que la question des violences dans le camp républicain suscite toujours l'intérêt des historiens et des historiennes. Il nous semble d'autant plus nécessaire d'étudier cet enjeu dans ses moindres détails.

### **Problématique : la violence est le chemin menant à la paix**

L'état de la question portant sur les violences mobilisées dans le cadre de la guerre civile espagnole sur le territoire républicain est extrêmement riche, notamment à cause de la dimension politique que ce débat soulève encore aujourd'hui. Il nous est désormais possible d'identifier les responsables de ces violences. Reste cependant un portrait embryonnaire et éparpillé des raisons et des justifications de celles-ci. En fait, nous sommes d'avis qu'un travail général portant sur les justifications des exactions commises sur le territoire républicain est nécessaire, en plus d'inscrire l'étude de la guerre civile espagnole dans son contexte international et national. Toutefois, parmi les groupes qui se sont dressés à la défense la Deuxième République espagnole, les éléments justificatifs d'entrer en guerre et d'employer la violence pouvaient diverger d'un à l'autre. De plus, il ne semble qu'aucun historien ait tenté de lier la question des violences à une logique de défense de la paix générale.

---

<sup>88</sup> À ce sujet, il est possible de consulter le chapitre de Encarnación Barranquero Texeira et Lucía Prieto Borrego, « Political Violence in the Republican Zone Repression and Popular Justice in a City behind the Lines : Málaga, July 1936- February 1937 », *Mass killings and Violence in Spain, 1936-1952 : Grappling with the Past*, éd. Peter Anderson et Miguel Ángel del Arco Blanco, Routledge, New York, 2015, pp. 91-111.

Ainsi, nous avons remarqué une certaine propension des protagonistes de la violence à justifier leurs actes dans un objectif ultime de paix. À première vue, cela peut sembler paradoxal, mais à la suite du carnage de la Grande Guerre, il était difficile de défendre son idéologie ou son projet politique dans un simple esprit belliqueux et violent. Dans ce contexte, le projet pacifiste avait gagné une telle notoriété, toutes les idéologies se basant sur un appui populaire devaient y faire référence d'une manière ou d'une autre dans leur discours. La défense du programme devenait même un argument en soi en faveur de la paix, car sa réalisation impliquait la mise en place d'une société juste, ce qui garantissait à son tour la paix générale<sup>89</sup>.

L'emploi de la violence devait désormais être justifié dans une optique défensive en réponse à une attaque violente contre soi, autrement dit le concept de défencisme<sup>90</sup>. On mobilisait donc des arguments moraux pour avancer que sa cause était juste alors que l'emploi de la violence était considéré comme étant le seul moyen pouvant régler la situation<sup>91</sup>. Pour leur part, les révolutionnaires européens avaient depuis longtemps déterminé qu'une insurrection violente était nécessaire pour renverser l'ordre bourgeois reposant sur l'exploitation du prolétariat. La nouvelle société serait ainsi basée sur des principes d'égalité, de solidarité, de liberté, de l'absence de classes sociales et de la paix universelle. Pour Marx, l'emploi de la violence était inévitable : « [...] pour concentrer l'agonie meurtrière de la vieille société et les souffrances sanglantes de l'enfantement de la nouvelle société, il n'existe qu'un moyen : le terrorisme révolutionnaire<sup>92</sup> ». Même son de cloche du côté des anarchistes, alors que Bakounine écrivait que « la passion de la destruction est en même temps une passion créatrice<sup>93</sup> ». Toutefois, l'anarchisme est loin d'être homogène et comporte également des mouvements de pensée pacifistes intégraux en son sein. Nous pouvons notamment penser à Léon Tolstoï qui dénonçait avec force et

---

<sup>89</sup> Carl Bouchard, « Justice versus Peace », *The Oxford International Encyclopedia of Peace*, éd. Nigel J. Young, Oxford University Press, Oxford, Royaume-Uni, 2010.

<sup>90</sup> Cécile Fabre et Seth Lazar (éd.), *The Morality of Defensive War*, Oxford University Press, Oxford, Royaume-Uni, 2014, 256 pages.

<sup>91</sup> Michael Walzer, *Just and Unjust Wars : A Moral Argument with Historical Illustrations*, Basic Books, New York, 2015, 381 pages.

<sup>92</sup> Karl Marx, [Traduction de la bibliothèque de sciences sociales de l'Université du Québec], « Victoire de la contre-révolution à Vienne », *Neue Rheinische Zeitung*, #136, 1848, [En ligne] repéré à <https://www.marxists.org/francais/marx/works/1848/11/km18481107.htm> (page consultée le 26 avril 2019).

<sup>93</sup> Michel Bakounine [Traduction de Jean-Christophe Angaut], *La réaction en Allemagne*, [En ligne] repéré à <http://books.openedition.org/enseditions/125> (page consultée le 28 mars 2018).

conviction le militarisme qui engendre les guerres, ce qui fit de lui un des « pacifistes les plus provocateurs de sa génération<sup>94</sup> ». Il reste tout de même que les anarchistes qui prônaient la violence pour arriver à leurs fins en Espagne, intégraient également une critique du militarisme dans leur discours. Pour eux, l'action révolutionnaire répondant par la violence à la violence de leurs dirigeants semblait intimement liée au pacifisme et même comme un moyen pour arriver à une société intégralement pacifiste. Ainsi, bien que les groupes révolutionnaires se battaient avant tout pour la réalisation de leur programme politique, l'une des contributions majeures de ce mémoire est de montrer que la paix occupe une place significative dans leur rhétorique.

Dans le cas de la guerre civile espagnole, le camp républicain pouvait facilement se déclarer sur la défensive suite au soulèvement militaire de juillet 1936. Ce coup d'État qui prenait l'allure d'un classique *pronunciamento* aspirait à détruire les fondements de la jeune république espagnole. Les révolutionnaires espagnols étaient en mesure de se baser sur une logique défensive de la révolution, qui était directement attaquée par les forces franquistes, alliées du fascisme international. Les républicains modérés, pour leur part, pouvaient justifier leur lutte pour la défense de l'indépendance espagnole et la constitutionnalité de leur gouvernement. Ainsi, l'optique de ce travail sera d'analyser les discours des différentes factions idéologiques cherchant à justifier les violences, tant révolutionnaires, anticléricales, politiques qu'antifascistes. Il sera aussi question de soulever l'importance des arguments pacifistes dans le discours républicain, représentant une façon de justifier moralement les fondements de la guerre que la République menait de plein front. La question principale peut se poser ainsi : quels types d'arguments sont apportés afin de justifier les violences employées tant à l'arrière-garde républicaine qu'au front contre leurs ennemis pendant la guerre civile espagnole ? Comment ces arguments se comprennent-ils dans le contexte de la délégitimation de la violence et de la guerre qui frappe l'Europe après la Grande Guerre ? Bien évidemment, des sous-questions peuvent y être ajoutées. Un des fondements de ces justifications ne serait-il pas l'aspiration à une paix future, à court ou long terme, plutôt que la destruction pure et simple ? Les justifications apportées ne divergeraient-elles pas selon l'idéologie politique du groupe

---

<sup>94</sup> Colm McKeogh, *Tolstoy's Pacifism*, Cambria Press, Amherst, NY, États-Unis, 2009, 252 pages.

mobilisant ses propres explications de la violence ? Comment a-t-il été possible de justifier l'emploi de la violence contre d'autres membres du camp républicain ?

### **Cadre théorique et méthodologie**

Dans le but de mener cette enquête, il est nécessaire de se doter d'un cadre théorique qui facilitera l'analyse des discours prônant l'emploi de la violence dans le camp républicain. Pour ce faire, il faut brosser un portrait général des diverses formes de pacifismes s'étant développées dans l'espace européen avant l'éclatement du conflit fratricide espagnol. Ensuite, nous présenterons les sources que nous comptons utiliser pour mener à bien cette recherche et les méthodes qui seront employées pour les analyser.

### **Le pacifisme appliqué au cas de la guerre civile espagnole**

Le mouvement pacifiste est tout sauf un ensemble homogène. Depuis sa création, plusieurs tendances l'avaient composé, celles-ci étant grandement influencées par les idéologies politiques de ses protagonistes. Selon Ceadel<sup>95</sup>, il existe deux tendances principales parmi le mouvement, soit les pacifistes et les « *pacifistes* ». Les premiers représentent les pacifistes intégraux qui rejettent la guerre ou la violence sous toutes ses formes, car elles constituent une aberration qui n'a plus sa place dans la société. Dans le cas espagnol, il serait intéressant de constater si ce discours a subsisté à la suite de l'éclatement de la guerre ou s'il a simplement été noyé par les discours bellicistes ou par les justifications de la guerre. Les seconds, les « *pacifistes* », considèrent que la guerre peut être juste dans certaines conditions. Les plus optimistes prônent la mise en place de mesures rendant la guerre moins probable, ce qui n'implique pas une opposition intégrale au concept de la guerre. Les plus pessimistes avancent que le conflit armé demeure une option valable dans une situation de crise lorsqu'il y a un soutien populaire. Ces mêmes « *pacifistes* » peuvent être, à leur tour, divisés en deux tendances principales, soit les internationalistes libéraux et les tenants du socialisme mondial. Ces premiers défendent la mise en place d'un nouvel ordre international mettant en commun les intérêts nationaux par l'entremise d'ententes économiques et culturelles. Ceux-ci s'apparentent grandement aux promoteurs de la SDN, qui croyaient que l'organisation internationale pouvait gérer

---

<sup>95</sup> Martin Ceadel, *Pacifism in Britain, 1914-1945 : the Defining of a Faith*, Oxford University Press, Toronto, 1980, 342 pages.

les contentieux entre nations grâce à des accords multilatéraux négociés publiquement. Les socialistes, quant à eux, sont d'avis que la guerre constitue le produit inévitable du capitalisme et de l'impérialisme. L'avènement d'une société socialiste mettrait alors fin à la guerre, car les prolétaires ne seraient plus placés sur les lignes de front par les bourgeois les sacrifiant pour leurs intérêts économiques ou nationaux. Toutefois, les socialistes ne rejettent pas l'emploi d'une rhétorique de la guerre des classes, qui est perçue comme étant la guerre qui mettrait fin à toutes les autres. La violence révolutionnaire était donc justifiée pour résister à la guerre. Les positions adoptées par l'Internationale ouvrière à Stuttgart en 1907 représentaient fidèlement divers moyens que les socialistes avaient songé à employer pour empêcher l'éclatement de conflits internationaux, soit la grève générale, la tenue de manifestations pacifiques et l'opposition des socialistes au sein des parlements<sup>96</sup>.

Pour sa part, Nigel Young<sup>97</sup> a dressé une liste des différentes « traditions de la paix » en dix points. Parmi cet ensemble, les mouvements pacifistes internationalistes libéraux, l'antimilitarisme socialiste (incluant également l'anarchisme), le socialisme internationaliste et la conception pacifique des communistes (en fonction des intérêts de l'URSS) représentent les principales « traditions » pacifiques pouvant être appliquées dans le contexte de la guerre civile espagnole. De plus, il faut noter que l'éclatement de ce conflit avait grandement brouillé les cartes traditionnelles du pacifisme, alors que celui-ci constituait un affrontement entre Espagnols. En fait, c'étaient les militaires, en se soulevant contre le gouvernement de la République, qui avaient provoqué une guerre civile. Pour le camp républicain, il était aisé d'avancer l'argumentaire d'une guerre défensive pour la préservation des avancées réalisées grâce aux réformes mises en place par le gouvernement de Manuel Azaña entre 1931 et 1933<sup>98</sup>. En même temps, la guerre était perçue comme une lutte effrénée de la démocratie contre le fascisme totalitaire pour certains, ou bien d'une lutte entre la révolution et la réaction pour d'autres. Pour les pacifistes, la question espagnole soulevait donc un immense paradoxe : « *What about Spain ? Opposing war is a comparatively simple matter as long as war means capitalism, aggressive imperialism,*

---

<sup>96</sup> Jean Bourdeau, « L'Internationale socialiste au congrès de Stuttgart », *Revue des Deux Mondes*, tome 41, 1907, pp. 400-429 et Instituto de Reformas Sociales, *Congresos sociales en 1907*, Madrid, 1908, pp. 21-42.

<sup>97</sup> Nigel J. Young, « Traditions of Peace », *The Oxford International Encyclopedia of Peace*, éd. Nigel J. Young, Oxford University Press, Oxford, Royaume-Uni, 2010.

<sup>98</sup> Casanova, *op. cit.*, p. 37.

*exploitation of the workers. [...] But what about war carried on by the workers against counter-revolution and in defense of legitimate government ?*<sup>99</sup> ». Fallait-il laisser l'Espagne tomber sous la domination des forces réactionnaires et totalitaires d'Espagne au nom du pacifisme ou était-il tout à fait justifié de prendre les armes et de résister au « fascisme à l'espagnole » ?

Dans cet ordre d'idées, il faut noter qu'il existait un écart entre les discours pacifistes traditionnels et les sources primaires du conflit espagnol. Celui-ci étant un cas particulier, nous croyons qu'il soit nécessaire de développer notre propre analyse des divers courants pacifistes qui ont caractérisé le spectre politique espagnol et qui ont permis de justifier les violences dans le camp républicain à ce moment. Ce cadre théorique peut se diviser en trois conceptions distinctes et qui représentent essentiellement notre hypothèse de départ.

La première, près de la conception libérale et internationaliste, justifie l'emploi de la violence dans des termes légalistes, affirmant ainsi que seul l'État a le droit d'employer la « violence légitime<sup>100</sup> ». La deuxième s'ancre plutôt dans la conception révolutionnaire des socialistes et des anarchistes qui croyaient en l'insurrection armée du prolétariat afin d'établir une société nouvelle qui romprait drastiquement avec l'ancien ordre oligarchique et capitaliste. Enfin, la troisième se place entre les deux dernières. Elle a surtout été développée par les communistes fidèles à l'URSS, même si d'autres idéologies ont pu adhérer à cette conception « soviétique » de la guerre civile espagnole. Le conflit était présenté comme une lutte entre la démocratie et le fascisme, qui se déroulait alors en Espagne et à l'échelle de l'Europe qui s'inscrivait dans la conception de « sécurité collective » défendue par les diplomates soviétiques.

### **Sources utilisées**

Dans le cadre de cette étude, nous avons ciblé diverses sources permettant d'analyser les discours violents qui ont émergé après le déclenchement de la guerre civile espagnole. Logiquement, la rhétorique justificative des idéologies se retrouve

---

<sup>99</sup> Scott H. Bennett, *Radical Pacifism : the War Resisters League and Gandhian Non-Violence in America, 1915-1963*, Syracuse University Press, Syracuse, NY, 2003, p. 50.

<sup>100</sup> Weber, *op. cit.*

principalement dans les organes de publication et de propagande. Les journaux d'opinion avaient justement pour but de mobiliser la population derrière leur bannière idéologique, faisant d'eux un outil indispensable pour comprendre et cerner les justifications des phénomènes violents. Bien évidemment, à cause de leur rôle d'acceptabilité sociale, les journaux ne présentaient pas l'ensemble des violences qui ont été perpétrées pendant la guerre civile dans le camp républicain, mettant sous silence certaines d'entre elles pouvant donner une image défavorable à la cause républicaine sur la scène internationale. L'objectif de ce mémoire étant plutôt de s'attarder aux logiques justificatives et de discours de paix, les journaux restent tout de même une source primordiale pour comprendre ces enjeux.

En ce qui concerne les journaux d'opinions, nous avons étudié *El Liberal* pour analyser le discours des républicains espagnols en lien avec les violences dans le camp républicain, ainsi que les journaux *El Socialista* et *Claridad*, en plus des publications de l'*Unión General de Trabajadores* (UGT) pour les différentes ailes du *Partido Socialista Obrero Español* (PSOE). Le point de vue des communistes espagnols est présenté, de son côté, dans le *Mundo Obrero*. En ce qui concerne le POUM, nous posons un regard sur son journal quotidien *La Batalla*. Finalement, pour les anarcho-syndicalistes de la CNT nous avons ciblé le journal barcelonais de *Solidaridad Obrera*, les communications du *Boletín Oficial del Consejo de Aragón* et la presse cénétiste parue dans *Nuevo Aragón*. En ce qui concerne les anarchistes plus « puristes » de la *Federación Anarquista Ibérica* (FAI) nous avons analysé le journal *Ruta* des *Juventudes Libertarias de Cataluña* et, *Tierra y Libertad*, l'organe principal de l'organisation.

Ce corpus de sources étant très volumineux, nous avons décidé de cibler certaines périodes clés du conflit espagnol qui permettent d'avoir un aperçu général de l'argumentation et des justifications violentes employées dans le discours public à ce moment. Nous avons consulté les publications périodiques à partir du 18 juillet 1936 jusqu'en septembre 1936, représentant la période la plus mouvementée et la plus violente à l'arrière. Ensuite, les mois de novembre et décembre 1936, directement pendant l'assaut de Madrid et la mise en place d'un ordre républicain de plus en plus strict. Finalement, le mois de mai 1937 afin d'avoir une représentation des événements entourant les affrontements entre républicains en Catalogne. En ce qui concerne la stratégie de

recherche, nous nous sommes fiés à des mots-clés afin de trouver les articles pertinents à ce sujet de recherche. Nous recherchions particulièrement les mots « paix », « violence » et « ordre public », tout en lisant les titres de chacun des articles afin déterminer s'il était pertinent de le consulter. De plus, nous avons procédé à la lecture de tous les éditoriaux de chacun de ces journaux afin d'y trouver leurs opinions respectives en lien avec le déroulement de la guerre, les violences et la paix anticipée.

De surcroît, l'analyse des journaux est couplée à l'interprétation de diverses autobiographies rédigées par des acteurs notoires de la guerre civile espagnole qui ont participé aux prises de décision et qui avaient tous leur propre bagage idéologique. Pour ce faire, nous comptons mobiliser les écrits de Juan García Oliver<sup>101</sup>, Federica Montseny<sup>102</sup>, Camillo Berneri<sup>103</sup>, Jesús Hernández Tomás<sup>104</sup>, Wilebaldo Solano<sup>105</sup>, Manuel Azaña<sup>106</sup>, et Abad de Santillán<sup>107</sup>, entre autres. Ces histoires ancrées dans le vécu raconté de ces participants aux événements entourant la guerre civile espagnole s'avèrent également une pièce clé des justifications des violences politiques en territoire républicain.

Dans cet ordre d'idées, dans le cadre du premier chapitre, nous présenterons brièvement les forces en présence dans une mise en contexte événementielle. Cela nous permettra de comprendre un peu plus clairement les positionnements de chacune des idéologies présente au sein du camp républicain et de suivre l'évolution de leur discours au fil des événements qui caractérisèrent la guerre civile espagnole. Dans le deuxième chapitre, nous étudierons la caractérisation discursive violente de l'ennemi, en plus des références historiques qui permirent d'appuyer et de légitimer les violences ayant eu lieu pendant la guerre d'Espagne. Au troisième chapitre, nous aborderons la question des justifications des violences et de la guerre dans un esprit pacifiste pour les membres du camp républicain, et ce, à l'échelle nationale. Pour finir, nous nous pencherons, dans le

---

<sup>101</sup> Juan García Oliver, *El eco de los pasos*, Ruedo Ibérico, Paris, 1978, 649 pages.

<sup>102</sup> Montseny, *op. cit.*

<sup>103</sup> Camillo Berneri, *Camillo Berneri, Oeuvres Choisies*, Le Monde Libertaire, Paris, 2006.

<sup>104</sup> Hernández Tomás, *op. cit.*

<sup>105</sup> Wilebaldo Solano, *Le POUM : Révolution dans la guerre d'Espagne*, Éditions Syllepse, Paris, 2002, 366 pages.

<sup>106</sup> Manuel Azaña, *Escritos sobre la guerra en España*, Crítica, Madrid, 2014, 296 pages.

<sup>107</sup> Diego Abad de Santillán, *Por qué perdimos la guerra*, G. del Toro, Madrid, 1975, 356 pages.

quatrième chapitre, sur la légitimation des violences et de la guerre par les républicains, mais à partir d'un point de vue international.

## **Chapitre 1 : Les idéologies désunies du camp républicain**

Pour bien cerner les discours employés parmi les différents courants présents au sein du camp républicain, il est essentiel d'en comprendre les dissensions internes. Pour ce faire, nous comptons réaliser, dans ce chapitre, une courte mise en contexte événementielle pour chacune des idéologies combattant du côté de la République espagnole entre février 1936 et mai 1937, afin de montrer comment les événements de nature politique purent avoir un impact sur l'évolution de leur discours. Il faut comprendre que, même si plusieurs partis politiques ou syndicats avaient des affinités idéologiques qui les rassemblaient, il subsistait souvent des lignes de fracture plus ou moins importantes en leur sein qui pouvaient également influencer sur leurs positions tout au long du conflit.

### **L'anarchisme en Espagne pendant la guerre civile**

Même si pendant la guerre civile l'union de la CNT-FAI semblait présager une unité effective et complète des tenants de l'anarchisme en Espagne, il exista tout de même des divergences de points de vue stratégiques entre ces deux organisations souvent apparentées à deux têtes d'un même corps. D'un côté la CNT fut une organisation syndicale nationale de masse qui visait à améliorer les conditions matérielles de tous les travailleurs et les travailleuses, tout en employant des méthodes radicales inspirées par ses fondateurs de tendance plutôt anarcho-syndicaliste en 1910. De l'autre côté, la FAI représentait une organisation politique affinitaire foncièrement anarchiste, c'est-à-dire que ses membres se réunissaient sur la base de leurs affinités politiques en lien avec l'anarchisme. Son objectif premier fut de rassembler les diverses tendances de l'anarchisme en un tout cohérent et actif politiquement qui visait expressément à renverser le capitalisme et le remplacer par le communisme libertaire. Bien que les deux organisations eussent des rôles différents, celles-ci se regroupèrent de nouveau au début de la guerre afin d'assurer une meilleure cohésion entre les forces anarchistes. Pour la FAI, la CNT représenta la meilleure façon d'avoir un contact avec les masses organisées dans des syndicats et d'assurer la pureté des idéaux anarchistes au sein de la confédération. Pour la CNT, la FAI fut une organisation politique crainte par les patrons et les gouvernements, ce qui contribuait à leur accorder un meilleur rapport de force et facilitait ainsi l'obtention de gains tangibles pour leurs

adhérents. Au final, cette relation d'interdépendance donna lieu à cet amalgame dénommé CNT-FAI qui représentait une immense organisation syndicale basée selon des principes anarchistes, même si l'ensemble des membres du syndicat ne l'étaient pas nécessairement.

Dans la période de l'entre-deux-guerres en Espagne, l'anarcho-syndicalisme acquit une notoriété et une popularité croissante. Ses structures plus souples par rapport aux autres centrales syndicales espagnoles, c'est-à-dire des conditions d'admission moins restrictives, permirent d'attirer un grand nombre d'adhérents au sein de leurs syndicats regroupés dans la CNT<sup>1</sup>. En optant pour des méthodes de luttes allant dans le sens de l'action directe et de la création d'un rapport de force avec le patronat, ils surent ainsi gagner le respect de nombreux travailleurs et travailleuses grâce aux gains qu'ils obtinrent. La CNT comptait donc, dès 1936, un peu plus d'un million de membres dans ses rangs<sup>2</sup>. Cela en faisait alors une force politique majeure en Espagne (notamment en Catalogne, en Aragon et en Andalousie). Refusant de collaborer avec la politique parlementaire, l'organisation syndicale incitait traditionnellement ses membres à une abstention consciente des élections, à l'exception de celle se déroulant en février 1936<sup>3</sup>, favorisant ainsi fort probablement l'élection du *Frente Popular* à la tête de la République. De plus, l'unité confédérale venait tout juste d'être rétablie à la suite de la précédente division entre les « faistes » et les « trentistes », deux camps représentant une ligne de fracture entre les purs et durs de la FAI et ceux suivant une perspective plus réformiste élaborée par trente membres dissidents de la CNT ayant rédigé un manifeste pour exposer leurs idées. Afin d'avoir un œil plus juste sur le nombre de militants authentiquement anarchistes, il faudrait plutôt se référer aux membres de la FAI au début de la guerre, qui se chiffraient à environ 30 000. Témoignage de la montée de la popularité des idées anarchistes tout au long du conflit, ce nombre atteignit 154 000 à la fin de 1937 grâce à la défense de l'idéal révolutionnaire et, paradoxalement, d'une collaboration gouvernementale visant à implanter ces changements radicaux en plein cœur de l'organe étatique<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Stanley Payne G., *The Spanish Civil War, the Soviet Union and Communism*, Yale University Press, New Haven, 2004, pp. 15-21.

<sup>2</sup> Federica Montseny, *Mis Primeros Cuarenta Años*, Plaza & Janes, Barcelone, 1987, p. 85.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>4</sup> David Wingeate Pike, « Les anarchistes et la guerre d'Espagne : apports nouveaux », *Guerre mondiale et conflits contemporains*, Vol. 247, #3, 2012, pp. 67-90.

Ce fut dans ce contexte de réunification de leurs forces que les confédérés prirent la décision de combattre la tentative de coup d'État des militaires en juillet 1936. Ce ne fut pas vraiment par amour pour la République que les anarcho-syndicalistes se lancèrent à la rue, mais plutôt par un refus « d'adhérer à la dictature, quelle que soit sa couleur<sup>5</sup> ». Ils y étaient donc pour défendre leur propre conception de la révolution libertaire. Le Comité de défense confédéral de Barcelone, regroupant des anarchistes voulant préparer une éventuelle insurrection, avait prévu depuis déjà un an et demi l'éventualité d'un soulèvement de la droite<sup>6</sup>. Une fois les militaires repoussés à Barcelone, un certain enthousiasme envahit les militants et les militantes anarchistes qui croyaient, à partir des expériences de 1909 et 1917, que le prolétariat ne pouvait pas gagner contre l'Armée, alors que cette fois-ci ils réussirent<sup>7</sup>. Il restait maintenant à élucider la question de l'organisation de la nouvelle société révolutionnaire à mettre en place. La Généralité de la Catalogne représentée par son président, Luis Companys, accordait déjà aux anarchistes le contrôle intégral de la région étant donné leur rôle dans le renversement des factieux, mais aussi à cause de leur force numérique<sup>8</sup>. Cependant, par leur refus de devenir la dictature qu'ils répugnaient tant, les confédérés optèrent pour une structure politique unitaire plutôt que purement anarchiste. C'est ainsi que fut mis en place le Comité des milices antifascistes de Catalogne dès le 21 juillet 1936 dans le but de rassembler les représentants politiques et syndicaux ayant participé à la déroute des militaires dans une perspective d'unité révolutionnaire. Ce comité avait tout de même une mission révolutionnaire claire qui dut être négociée durement avec les représentants des partis républicains et catalanistes. Le premier et le septième article de fondation de l'organe politique en sont de bons exemples :

Premier : qu'un ordre révolutionnaire s'établisse, dont le maintien sera assuré par l'ensemble des organisations qui intègrent le Comité. [...]

Septième : le Comité espère que, étant donné la nécessité d'établir un ordre révolutionnaire pour affronter les fascistes, il n'y aura pas besoin, pour se faire obéir, de recourir à des mesures disciplinaires<sup>9</sup>.

---

<sup>5</sup> *Solidaridad Obrera*, « ¡Dictaduras, no! El proletariado se batirá contra el fascio pero nunca acatará la dictadura, sea del color que sea », 18 juillet 1936, 1<sup>ère</sup> page.

<sup>6</sup> Juan Oliver García, *El eco de los pasos*, Ruedo Ibérico, Paris, 1978 p. 172.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 175.

<sup>8</sup> *Ibid.*, pp. 176-177.

<sup>9</sup> *Ibid.*, pp. 181-182.

À ce moment, pour les forces de la CNT, la révolution sembla donc à portée de main, contribuant à un climat de violence, considéré inévitable, qui devait être justifié dans le discours public. De plus, parmi les rangs confédéraux, il y avait la croyance qu'ils avaient réussi à repousser l'offensive de la droite à eux seuls, sans l'aide des instances étatiques républicaines; c'était le peuple en armes qui avait réussi le coup. Afin de mettre un terme à cette guerre, il fallait donc armer le peuple et former des milices populaires pour reconquérir les régions passées entre les mains des rebelles. À ce sujet, Diego Abad de Santillán avança que :

en quelques jours, plus de 150 000 volontaires s'inscrivirent pour combattre où ce fut nécessaire contre la rébellion militaire. Pour bien organiser cette masse énorme de gens, nous ne pouvions compter sur aucun vestige de la vieille armée. Nous avons été des antimilitaristes conséquents toute notre vie et des ennemis redoutables de la guerre. Nous entrions pour la première fois dans une caserne lorsque ses défenseurs se sont rendus, symboles d'un passé que nous désirions mort à tout jamais<sup>10</sup>

Cette vague de volontaires, formée en milices ouvrières dirigées par les organisations syndicales, dut être le plus rapidement possible envoyée en direction de Saragosse, la capitale de l'Aragon, qui subsistait entre les mains des insurgés. Rapidement, l'avancée de leurs forces stagna le long de l'Èbre, qui représenta essentiellement le front d'Aragon tout au long de la guerre. Le passage des miliciens et mêmes de miliciennes à travers la partie sud de cette province espagnole eut comme effet d'étendre leur esprit révolutionnaire dans cette région. Les milices ouvrières remplacèrent les anciens conseils dans toutes les villes dans lesquelles ils passèrent par des comités révolutionnaires. Ces comités instaurèrent par la suite le modèle des collectivisations de façon plutôt pacifique, malgré la peur qu'ils imposaient à la population par leur présence<sup>11</sup>. Il reste tout de même que l'ordre révolutionnaire dut être imposé de façon plus violente dans certains villages, notamment ceux se retrouvant plus près du front.

Tout au long du mois d'août de multiples collectivisations provisoires furent décrétées afin de légaliser l'ordre révolutionnaire<sup>12</sup>. La majorité des terres et des industries

---

<sup>10</sup> Diego Abad de Santillán, *Por qué perdimos la guerra*, G. del Toro, Madrid, 1975, p. 44.

<sup>11</sup> Antoine Gimenez et les Giménologues, *Les Fils de la Nuit : Souvenirs de la guerre d'Espagne (juillet 1936-février 1939)* suivi de *À la recherche des Fils de la Nuit*, L'insomniaque, Marseille, 2006, p. 311

<sup>12</sup> Julián Casanova, *The Spanish Republic and Civil War*, Cambridge University Press, Cambridge, Royaume-Uni, 2010, p. 242.

saisies par les collectivistes appartenant à de grands propriétaires ayant fui la zone républicaine au déclenchement du conflit<sup>13</sup>. Au final, ce fut 54% de la surface productive agricole de l'Aragon et de la Catalogne qui fut collectivisée légalement, alors que le nombre de fermes collectives s'élevait à 1 475 à travers toute l'Espagne. En ce qui concerne les nombreuses industries de Catalogne, ce fut le décret du 24 octobre 1936 qui officialisa leur collectivisation et donna un aspect légaliste à la révolution libertaire défendue par la CNT-FAI. Cette normalisation de la vie révolutionnaire contribua grandement à la tenue d'un discours révolutionnaire dans la presse cénétiste qui trouva écho chez la population qui lisait de plus en plus l'organe central de la confédération, passant d'un tirage de 70 000 copies dans les premiers jours du soulèvement des militaires à 150 000 dès la fin août<sup>14</sup>. C'est aussi dans cette optique de maintenir la révolution que le Conseil de défense d'Aragon se constitua en octobre 1936 afin de « reprendre les fonctions publiques abandonnées par les entités qui les exerçaient auparavant, un [Conseil] adéquat dans sa structure et son fonctionnement à la réalité du moment<sup>15</sup> ». Celui-ci prit effectivement en charge la structuration de la nouvelle société qui devait se construire sur les nouveaux territoires conquis. D'une certaine façon, l'organisation de la nouvelle société socialiste et révolutionnaire représenta la pierre angulaire de la justesse de la position défendue par les organisations anarchistes. Le discours justificatif des libertaires tourna abondamment autour d'une destruction violente de la société accompagnée d'une campagne « constructive » qui était basée sur un idéal de justice sociale. Comprendre l'ampleur des changements sociaux menés par les anarchistes permet de saisir l'enthousiasme et le sentiment de puissance qui envahit ses militants et ses militantes dans les premiers mois de la guerre.

Cette volonté de consolider les acquis révolutionnaires en les légalisant hanta de plus en plus les dirigeants de la CNT. Avec la formation du gouvernement Caballero le 5 septembre 1936 et la dissolution du Comité des milices antifascistes de Catalogne à la fin

---

<sup>13</sup> Jean-Marie Florès, « Révolution et contre-révolution en Aragon pendant la guerre d'Espagne », *Les Espagnols et la guerre civile*, Atlantica : Biarritz, 2000, pp. 195-209.

<sup>14</sup> Casanova, *op. cit.*, pp. 242-246.

<sup>15</sup> *Boletín Oficial del Consejo de Aragón*, « El presidente del Consejo Regional de Defensa de Aragón, compañero Joaquín Ascaso, le hace entrega a Largo Caballero de un escrito justificativo de la creación de este importante organismo », novembre 1936, #4.

du même mois, les forces anarchistes furent tout à fait conscientes que leur conception décentralisée du pouvoir prenait du recul par rapport à la conception d'un pouvoir étatique central émanant de Madrid. L'idée que la CNT, traditionnellement opposée à la collaboration étatique, se joignit au gouvernement républicain de Madrid fit son chemin. Quatre raisons principales peuvent expliquer l'entrée en jeu de la CNT au sein du gouvernement Caballero le 4 novembre 1936. Premièrement, l'État représentait le haut lieu de rassemblement de toutes les forces antifascistes d'Espagne, il fallait donc que l'unité de celles-ci soit un fait accompli afin de garantir la victoire du prolétariat sur le camp nationaliste. Deuxièmement, la présence de ministres de la CNT au gouvernement permettrait d'acheminer une plus grande quantité d'armes aux fronts dominés par des troupes de l'organe syndical, mais aussi de fournir en matières premières les industries collectivisées de Catalogne. Troisièmement, cette participation gouvernementale faciliterait d'autant plus la légalisation des mesures révolutionnaires prises depuis le début de la guerre, en plus de pouvoir plus facilement influencer les autres organisations de tendre vers des principes révolutionnaires. Dernièrement, la collaboration semblait être la seule façon d'assurer les intérêts de la classe ouvrière et de contrecarrer les tentatives de bloquer la révolution, selon plusieurs dirigeants de la CNT. Curieusement, peu de critiques publiques furent formulées à l'égard de la confédération syndicale, probablement à cause d'un contexte de guerre qui s'allongeait de plus en plus et la conscience que cette dernière devait être menée à fond afin d'assurer la victoire des forces républicaines sur les nationalistes<sup>16</sup>. C'est ainsi que quatre ministres anarchistes firent leur entrée au gouvernement pour la toute première fois de l'histoire, comptant parmi eux la première femme ministre d'Europe occidentale, Federica Montseny. Cette inclusion au sein des instances gouvernementales fit forcément évoluer le discours de la CNT.

En ce qui concerne Juan García Oliver, qui fut nommé ministre de la Justice, il profita de son poste afin d'instaurer un nouveau modèle judiciaire qui fut à l'image de la volonté révolutionnaire des anarcho-syndicalistes. Pour lui, ce nouveau système de justice représentait la colonne vertébrale de la nouvelle Espagne qui se consolidait alors<sup>17</sup>. L'autre

---

<sup>16</sup> Wingeate Pike, *op. cit.*

<sup>17</sup> Recio Glicerio Sánchez, *Justicia y guerra en España: los tribunales populares (1936-1939)*, Instituto de Cultura "Juan Gil-Albert", Alicante, 1991, p. 91.

ministère important qui fut accordé à la CNT était celui de l'Industrie, qui contribua également à légaliser les avancées révolutionnaires réalisées par son organisation dans le domaine de la production de guerre. Malgré cette apparence d'unité finalement résolue par l'entremise du gouvernement de Caballero, certains accros subsistaient parmi les forces républicaines. Tout au long de l'hiver 1936-1937 et du printemps 1937, de multiples événements survinrent, prouvant l'hostilité qui pouvait exister entre les militants anarchistes et stalinien. Le premier cas suscitant les passions fut celui de l'attaque de ceux que leurs détracteurs appelèrent les « *incontrolados* » utilisant leur carnet<sup>18</sup> de la CNT pour faire régner le désordre et de s'attaquer au représentant de la Junte de défense de Madrid<sup>19</sup>, Pablo Yagüe, à la fin décembre 1936<sup>20</sup>. Dans la presse anarchiste, ceux-ci défendirent ardemment les agissements de leurs membres, arguant que la faute reposait sur le délégué de la Junte qui avait lui-même refusé de s'identifier en bonne et due forme. Nous pouvons également mentionner l'exemple de l'emprisonnement de militants anarchistes, la saisie et la fermeture d'imprimerie de journaux et même l'assassinat mystérieux de membres de la CNT lors de cet hiver de confrontations entre différentes factions du camp républicain<sup>21</sup>. Ces événements suscitèrent les passions dans la presse et favorisèrent même la suspicion entre les différentes factions républicaines.

Cette tension culmina avec les célèbres événements de mai 1937 à Barcelone qui furent abondamment traités par l'historiographie. Pour cette raison, nous nous abstenons d'entrer dans les détails déjà assez connus. C'est à partir de ce moment que l'ancienne ligne

---

<sup>18</sup> Pendant la guerre civile espagnole, il était pratique commune de fournir son identité par l'entremise d'un petit cahier qui prouvait l'appartenance d'une personne à un parti politique ou à une centrale syndicale en particulier.

<sup>19</sup> La Junte représentait un organisme créé à Madrid afin de se substituer au pouvoir républicain dans l'ancienne capitale lorsque le gouvernement a décidé de choisir Valence comme nouveau centre administratif de la République au début du mois de novembre 1936 pour sa position plus sécuritaire par rapport aux fronts.

<sup>20</sup> *Mundo Obrero*, « Ha sido gravemente herido nuestro camarada Pablo Yagüe : Un grupo de incontrolables, de los que hacen el juego al fascismo, ha disparado contra el gran luchador comunista y delegado de Abastecimiento de la Junta de Defensa de Madrid », 23 décembre 1936, 1<sup>ère</sup> page. Lors de cet événement Yagüe désirait sortir de la région de Madrid, alors sous haute surveillance à cause de l'offensive franquiste sur la ville, afin de mener une requête de ravitaillement en Catalogne. Le délégué, en passant par un poste de contrôle de la CNT, aurait refusé de s'identifier sous prétexte qu'il était déjà assez connu grâce au poste qu'il occupait au sein de la Junte. Devant un individu qui refusait d'obéir aux ordres d'identification des agents à la frontière, les gardes tirèrent en l'air en guise d'avertissement, ce qui eut pour effet de semer la peur parmi les occupants de la voiture du délégué qui ordonna à son conducteur de foncer tout droit pour s'échapper. La réaction des surveillants du poste frontière fut alors de tirer en direction de la voiture en fuite, Yagüe fut grièvement blessé.

<sup>21</sup> *Ruta*, « La guerra. La unidad... », 17 avril 1937, 3<sup>e</sup> page.

de fracture entre « faïste » et « trentiste » se manifesta de nouveau dans les rangs anarchistes. Sans représenter la majorité de la CNT-FAI, plusieurs décidèrent qu'il fallait en finir avec les exactions que vivaient leurs adhérents, alors qu'ils voyaient leur idéal révolutionnaire s'envoler en miettes devant les mesures centralisatrices mises en place tant par les communistes staliniens et les socialistes que les républicains. Il fallait revenir à l'ancienne méthode, qui consistait à employer l'action directe au lieu de tenter de négocier politiquement avec des factions idéologiques qui n'adhèreraient jamais à la vision anarchiste<sup>22</sup>. Ces exactions tant verbales que physiques entre républicains seront pour nous également un élément clé à analyser dans le discours public afin de cerner les justifications de ces actes violents dans une perspective de la victoire de la guerre et de l'atteinte des idéaux de chacun d'entre eux.

Tout au long de la guerre, l'unité des anarchistes de la FAI et des anarcho-syndicalistes de la CNT a tenu le coup face à plusieurs épreuves qui l'avait mise à mal. Malgré une collaboration gouvernementale traditionnellement répudiée par toutes les tendances anarchistes, les deux organisations ont gardé le cap sur la conservation des acquis révolutionnaires des premiers mois du conflit. La campagne de collectivisation et l'instauration d'une gouvernance décentralisée et locale fut le principal cheval de bataille de la CNT-FAI qui tenta de défendre son point de vue au sein du gouvernement central de Madrid, mais en vain. Malgré les tensions avec les tendances centralisatrices et de modération du PCE, les forces anarchistes conservèrent une unité d'action entre elles, en plus de collaborer avec les autres forces révolutionnaires, notamment le POUM, afin de défendre les avancées radicales réalisées depuis l'été 1936. Ce ne fut qu'à partir des incidents de mai 1937, qu'une certaine division interne se manifesta parmi les rangs anarchistes, sans toutefois totalement détruire leur unité, puisque les tenants du retour à l'action directe contre les « ennemis de la révolution » ne représentèrent qu'une infime minorité de la FAI en fin de compte. D'ailleurs, ces « purs et durs » furent durement réprimés par les forces de l'ordre républicaine pendant l'été 1937, où « des centaines de travailleurs » ont été envoyés derrière les barreaux<sup>23</sup>.

---

<sup>22</sup> *Libertad*, « La represiôn contrarrevolucionaria en las comarcas catalanas », 1<sup>er</sup> août 1937, 2<sup>e</sup> page.

<sup>23</sup> *Anarquía*, « Nuestro propósito al nacer », 1<sup>er</sup> juillet 1937, 1<sup>ère</sup> page.

## Le communisme en Espagne pendant la guerre civile

Alors que les affrontements débutaient entre les forces dites républicaines et nationalistes, il existait alors deux organisations principales se réclamant du communisme en Espagne. Pourtant, celles-ci agirent de façon tout à fait différente tout au long du conflit, allant même jusqu'à la confrontation publique et les affrontements violents. Il s'agit du PCE, rattaché à la IIIe Internationale communiste, donc intimement lié à la politique de l'URSS, et du POUM, un parti antistalinien critiquant la bureaucratie et l'orientation contre-révolutionnaire prise par l'Union Soviétique à cette époque. Nous commencerons par survoler les positions et les actions qui ont été commises par le parti communiste dit « officiel », le PCE.

D'abord, les marxistes orthodoxes, c'est-à-dire ceux qui avaient dénoncé la dérive idéologique opérée au sein des partis socialistes et de la IIe Internationale ouvrière depuis la Grande Guerre, représentèrent une force politique très marginale en Espagne. En fait, à la suite de la victoire du *Frente Popular* en février 1936, le PCE ne pouvait compter que sur 46 000 membres, alors que ce nombre augmenta de façon fulgurante à environ 250 000 en mars 1937<sup>24</sup>. Ainsi, au début de la guerre, l'influence du parti ne pesait que très peu dans l'arène politique espagnole, ce qui expliquait son absence au sein du gouvernement républicain et la présence d'un nombre assez limité de députés aux *Cortes*. Le parti adhéra fidèlement au gouvernement républicain en défendant sans cesse ses accomplissements depuis l'avènement de la République en avril 1931. Les communistes staliniens défendirent alors beaucoup plus la République démocratique que la révolution prolétarienne qui était collée à l'étiquette communiste qu'ils employaient. Même s'ils avaient été grandement critiques de la République jusqu'en 1935 et avaient même conspiré contre elle lors de la révolte des Asturies en octobre 1934, le PCE abandonna toutes prétentions révolutionnaires immédiates à l'été 1936. Il prit tout de même à cœur le projet de défendre l'assaut des militaires contre la République en employant sa milice armée, surnommée le cinquième régiment, qui défilait déjà dans les rues à la fin juillet avec ses quelques 400 miliciens afin de célébrer la prise de la caserne de *La Montaña* à Madrid<sup>25</sup>. Cette adhésion au

---

<sup>24</sup> Fernando Hernández, *Guerra o revolución : el partido comunista de España en la guerra civil*, Crítica, Barcelone, 2010, 1er chapitre.

<sup>25</sup> Rafael Cruz, *En el nombre del pueblo : Rebelión y guerra en la España de 1936*, Alianza, Madrid, 2006, p. 291.

gouvernement républicain se sentit facilement dans le discours des staliniens, qui n'hésitèrent surtout pas à dénoncer les excès révolutionnaires des premiers jours et de présenter un État fort capable de mater une révolte de ses propres militaires. Ils présentèrent également très efficacement les idéaux qui les amenèrent à défendre une république démocratique. Pour eux, la défense patriotique de l'Espagne républicaine n'entraînait pas en contradiction avec l'internationalisme communiste, comme Manuel Tagüeña le soulignait dans ses mémoires : « *I was always a nationalist; I felt this position was compatible with communist internationalism, which seemed to guarantee just treatment for all nationalities and peoples*<sup>26</sup> ». Fidèles à leur tradition de propagandistes, ils publièrent abondamment leurs points de vue dans la presse.

Dès le mois d'août 1936, la situation internationale se dessinait clairement. D'un côté, des preuves irréfutables d'une intervention des puissances fascistes, soit l'Allemagne, l'Italie et même le Portugal, se présentèrent devant la communauté internationale. De l'autre côté, la France et le Royaume-Uni, par peur de voir le conflit espagnol dégénérer en une guerre généralisée, avancèrent la proposition d'un comité de non-intervention afin d'assurer la neutralité de tous les États dans cette guerre civile. Au départ, l'URSS adhéra à ce projet des puissances occidentales, mais devant la passivité de la France et du Royaume-Uni face à l'intervention italo-allemande, ils se ravisèrent<sup>27</sup>. Dans une célèbre déclaration le 7 octobre 1936, les Soviétiques déclarèrent que « s'il n'est pas mis fin immédiatement aux violations de l'accord de non-intervention, [ils se considéreront] libres d'engagements découlant de l'accord<sup>28</sup> ». En fait, par cette déclaration, l'URSS débutait officiellement son interventionnisme dans le conflit. L'idée était déjà planifiée et approuvée par Staline depuis septembre, car le premier bateau livrant des armes soviétiques à la République arriva à bon port dès le 4 octobre 1936<sup>29</sup>. Cet appui soviétique rehaussa le prestige du PCE sur le territoire espagnol. Ce dernier avait déjà réussi à obtenir deux postes

---

<sup>26</sup> Cité par Xosé Manoel Núñez Seixas, « Fighting for Spain? Patriotism, War Mobilization and Soldiers' Motivations (1936-1939) », *"If you Tolerate this..." : The Spanish Civil War in the Age of Total War*, éd. Martin Baumeister et Stefanie Schüler-Springorum, Campus Verlag, Francfort, 2009, p. 53.

<sup>27</sup> Daniel Kowalsky, *Stalin and the Spanish Civil War*, Columbia University Press, New York, 2001, 2e chapitre, repéré à <https://quod.lib.umich.edu/cgi/t/text/text-idx?c=acls;idno=heb99012> (page consultée le 28 mars 2018).

<sup>28</sup> *Documents diplomatiques français : 1932-1939* [ci-après DDF], 2e série, Tome III, Note soviétique « au Comité de non-intervention », 7 octobre 1936, doc. 321 (p. 481).

<sup>29</sup> Kowalsky, *op. cit.*, 10e chapitre.

ministériels<sup>30</sup> dans le gouvernement Caballero de septembre 1936 grâce à sa fidélité à la République. De plus, au même moment, le 14 octobre 1936, les brigades internationales amenées en Espagne par l'effort de plusieurs partis communistes nationaux de divers pays faisaient leur entrée dans la base d'Albacete. Au total, ce fut environ 32 000 combattants qui s'enrôlèrent dans leurs rangs afin de combattre la menace fasciste qui existait en Espagne<sup>31</sup>. Ces derniers étaient fin prêts au combat pour défendre Madrid de l'assaut des troupes franquistes en novembre 1936. De plus, il ne faut pas oublier que les communistes donnèrent une orientation progressiste au gouvernement républicain, notamment en favorisant la nationalisation de certains secteurs clés, en appuyant l'autonomie régionale et en créant une nouvelle armée populaire. Cette stratégie impliqua une propagande à deux vitesses. À l'international, on mettait l'accent sur la valeur progressiste du gouvernement républicain. À l'interne, on disait vouloir canaliser le mouvement révolutionnaire trop ambitieux pour se concentrer sur l'effort de guerre. Somme toute, l'ensemble de ces faits contribua à donner une image plus positive de l'URSS et du PCE au sein du camp républicain espagnol, notamment parmi la petite bourgeoisie<sup>32</sup>. Les communistes profitèrent de cette situation afin d'influencer de plus en plus fortement les décisions prises au sein de l'appareil étatique républicain et devenir une force politique majeure au sein de la République en l'espace de quelques mois.

Dans le discours public, cette croissance fulgurante du PCE se caractérisa par une confiance de plus en plus forte en la victoire de la République contre les militaires insurgés. Cela se répercuta aussi par des actions de moins en moins timides des staliniens sur la scène politique. Ils n'hésitèrent pas à faire avancer leurs objectifs quant à la direction que devait prendre la République. À ce sujet, il sembla clair que les staliniens prévoyaient réduire, voire détruire l'influence anarcho-syndicaliste et antistaliniste en Espagne, en plus de favoriser une centralisation considérable de l'État comme le désiraient leurs collègues de la IIIe Internationale<sup>33</sup>. Même si, finalement, le PCE sembla suivre les volontés et les

---

<sup>30</sup> Celui de l'éducation détenu par Jesús Hernández Tomás et celui de l'Agriculture par Vicente Uribe

<sup>31</sup> Rémi Skoutelsky, « L'engagement des volontaires français en Espagne républicaine », *Le Mouvement Social*, #181, 1997, pp. 7-29.

<sup>32</sup> François Godicheau, *La guerre d'Espagne : De la démocratie à la dictature*, Découvertes Gallimard, Paris, 2006, pp. 60-61.

<sup>33</sup> Kowalsky, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> chapitre.

indications du Komintern, il faut éviter de qualifier l'ensemble des membres du parti comme de simples pantins à la solde de Moscou. Comme Jesús Hernández Tomás l'a avancé dans son autobiographie, les décisions du parti se firent au sein du Conseil central, où les membres pouvaient partager leurs opinions. Cependant, des conseillers politiques soviétiques y furent présents et argumentèrent souvent pour que la balance penchât en faveur des volontés de Moscou. Les opposants, par discipline, se rallièrent à la décision adoptée à majorité par le Conseil<sup>34</sup>. De plus, cette centralisation devait s'opérer grâce à un projet de réunification des forces marxistes espagnoles, c'est-à-dire les socialistes et les communistes. Déjà en avril 1936, le PCE avait réussi son pari en favorisant l'union des ailes jeunes des deux partis en une seule : les *Juventudes Socialistas Unificadas* (JSU)<sup>35</sup>. Sans nécessairement atteindre une unité effective avec le PSOE, les communistes avaient tout de même réussi à conserver une très bonne relation avec les socialistes espagnols qui se manifesta par l'existence d'un discours public plutôt similaire, plus particulièrement avec l'aile gauche du parti socialiste. Ils obtinrent ainsi une certaine unité d'action, ce qui leur garantit l'appui de leurs confrères socialistes au sein du gouvernement. Toutefois, cette volonté centralisatrice des staliniens se buta fortement aux aspirations décentralisatrices des anarchistes espagnols, ce qui eut pour effet de détourner une grande partie du discours communiste contre leurs opposants politiques au sein même de la République.

Comme il a été mentionné plus haut, ce fut à l'hiver 1936-1937 et au printemps 1937 que ces tensions se manifestèrent entre staliniens et antistaliniens (tant communistes qu'anarchistes). Parmi celles-ci, nous pouvons citer le renvoi du chef du POUM, Andrés Nin, de la charge de justice qu'il occupait au sein de la Généralité en Catalogne à la mi-décembre 1936<sup>36</sup>. Dans la foulée, il y eut le saccage des bureaux de la *Juventud Comunista*

---

<sup>34</sup> À partir de l'ouvrage de Jesús Hernández Tomás, *Yo fui un ministro de Stalin*, G. del Toro, Madrid, 1974, pp. 94-99. Il faut noter également que parmi ces opposants il y avait principalement Hernández et Díaz (secrétaire général du parti) qui apparaissent dans le livre comme de véritables défenseurs de l'intérêt espagnol qui va à l'encontre des intérêts de l'URSS. Toutefois, dans les discours publics, ils gardaient leurs critiques pour eux-mêmes et défendaient la position adoptée par le parti. Il reste tout de même que si les membres ne respectaient pas la ligne dictée par le Parti, leur vie était souvent menacée. Ce serait donc plutôt un consentement par la contrainte qui s'opérait alors.

<sup>35</sup> Helen Graham, *Socialism and War : The Spanish Socialist Party in Power and Crisis, 1936-1939*, Cambridge University Press, Cambridge, Royaume-Uni, 1991, pp. 15-33.

<sup>36</sup> *La Batalla*, « El POUM y la crisis de la Generalidad », 16 décembre 1936, 1<sup>ère</sup> page.

*Ibérica* (rattachée au POUM) à Gérone<sup>37</sup> et à Madrid. Des vendeurs du journal poumiste, *La Batalla*, furent également menacés à Alicante et des menaces anonymes furent même envoyées aux antistaliniens de Torredembarra<sup>38</sup>, en plus des faits mentionnés plus haut contre les militants anarchistes. Tout au long de cette période, jusqu'en mai 1937, les communistes espagnols, par l'entremise de leur section locale catalane le *Partit Socialista Unificat de Catalunya* (PSUC), furent accusés par le POUM et, dans une moindre mesure, par la CNT-FAI, de fomenter un coup contre-révolutionnaire afin de réduire à néant les forces révolutionnaires présentes en Catalogne. Les staliniens furent taxés d'utiliser les forces de l'ordre pour faire avancer leurs intérêts dans la guerre, notamment en utilisant le directeur général de l'ordre public, Rodriguez Salas, pour assiéger la *Telefónica* le 3 mai 1937<sup>39</sup>. Bref, dans le cadre des fameux affrontements de mai 1937 à Barcelone, les camps étaient plutôt bien définis entre les forces révolutionnaires (CNT-FAI et le POUM) et les forces républicaines (PSUC, républicains et catalanistes de tout acabit). De part et d'autre, on s'accusa d'avoir provoqué la violence des événements et le centre de l'attention du discours public se tourna vers un prétendu ennemi intérieur fort probablement financé et appuyé par l'ennemi fasciste de l'arrière, soit la fameuse cinquième colonne qui infiltrait les rangs républicains afin de semer la discorde en leur sein.

À la suite des événements de mai 1937, le PCE mena une campagne agressive contre le POUM et appela même à sa dissolution. Le parti décocha également de sévères critiques à l'endroit du gouvernement Caballero et appela à son remplacement par un nouveau cabinet, composé d'un président du Conseil et de ministres qui seraient plus près des objectifs communistes. Il fallut dorénavant décrédibiliser Francisco Largo Caballero et lui retirer ses responsabilités gouvernementales<sup>40</sup>. C'est ainsi que fut démis de ses fonctions le président du Conseil le 17 mai 1937 alors que les ministres communistes refusèrent de continuer à travailler pour le gouvernement Caballero s'il conservait la présidence et le ministère de la Guerre<sup>41</sup>. Juan Negrín, de l'aile réformiste du PSOE, fut alors désigné pour

---

<sup>37</sup> *La Batalla*, « ¡Los fascistas de retaguardia deben ser exterminados! Cobarde asesinato de una cámara de la JCI en Gerona », 13 décembre 1936, 1<sup>ère</sup> page.

<sup>38</sup> *La Batalla*, « Un plan de provocación contra el POUM : Primero, la difamación y la calumnia; segundo, su eliminación gubernamental; tercero, su aniquilamiento físico », 23 décembre, 1<sup>ère</sup> page.

<sup>39</sup> Agustín Souchy, *La tragique Semaine de Mai à Barcelone*, Esfuerzo : Montevideo, Uruguay, 1937.

<sup>40</sup> Hernández Tomás, *op. cit.*, p. 104.

<sup>41</sup> Montseny, *op. cit.*, p. 128.

le remplacer et forma un nouveau gouvernement sans la présence de représentants des organisations syndicales (CNT et l'UGT), mais de tous les autres partis politiques défendant toujours la République, dont le PCE.

Tout en maintenant un discours de fidélité extrême à l'égard de la République dans le discours public, les communistes staliniens auraient également tiré leur épingle du jeu dans les coulisses du pouvoir républicain. Ainsi, au début du conflit, le discours du PCE se concentrait principalement à prouver la bonne foi de ce parti dans le combat mené contre le fascisme et en défense de la démocratie bourgeoise. Plus leur influence grandissait en Espagne, plus ses membres croyaient que leur conception de la gestion gouvernementale était la plus apte à garantir la victoire de la République dans la guerre. Bien entendu, cela se fit au détriment de leurs relations avec la CNT-FAI et par des attaques sans vergogne contre le POUM. Cette situation contribua à détourner graduellement la caractérisation d'un ennemi fasciste se trouvant au front pour un qui se retrouvait précisément à l'arrière et qui représentait la plus grande menace pour la cause républicaine. Les staliniens avançaient alors que la meilleure façon d'obtenir la victoire et le respect des idéaux républicains était de lutter énergiquement contre ces ennemis intérieurs en favorisant une unité d'action autour des positions du PCE.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, il existait également une autre faction se réclamant du communisme en Espagne pendant la guerre civile. Nous avons pu voir en survolant les actions du PCE que le POUM eut une relation plutôt conflictuelle avec celui-ci. Mais pourquoi donc deux partis se réclamant du marxisme scientifique purent-ils se détester autant et même en venir à la violence pour régler leurs contentieux ? Avant de répondre à cette question, il faut comprendre l'évolution du POUM pendant la guerre et les principes qu'ils défendaient ou critiquaient.

Paradoxalement, le POUM est un parti politique qui a été étudié de façon importante par les historiens et les historiennes, et ce, dans une mesure beaucoup plus grande que l'influence qu'il eut réellement en Espagne. En fait, il s'agit d'une force politique grandement concentrée en Catalogne, avec peu d'influence à l'extérieur de cette région. Souvent accusé d'être trotskiste par ses ennemis, le parti antistalinien critiquait publiquement la dérive bureaucratique de l'URSS et sa stalinisation latente, tout comme

Trotsky, mais il ne l'était pas en réalité. L'ex-dirigeant de la révolution russe désapprouvait la stratégie employée par le petit parti antistalinien espagnol<sup>42</sup>. Dans ce contexte, le parti se présentait comme authentiquement révolutionnaire, défendant les principes de la guerre civile russe. Pour celui-ci, le parallèle entre leur guerre et celle menée par les Russes 19 ans plus tôt était évident, même s'il fallait l'adapter à la réalité locale<sup>43</sup>. Cependant, il faut noter que le parti avait tout de même adhéré au projet du *Frente Popular* en février 1936, tout en se réservant le droit de critiquer cette stratégie. Ainsi, dans un langage marxiste, le POUM défendait la révolution à tout prix. La solution aux problèmes que l'Espagne vivait alors résidait dans l'implantation de la dictature du prolétariat et dans la formation d'un gouvernement ouvrier. Contrairement au PCE, les poumistes n'adhéraient pas au Komintern et étaient plutôt affiliés au Centre marxiste révolutionnaire international, souvent surnommé le Bureau de Londres. Bref, en résumant les positions du parti antistalinien, nous constatons qu'il allait à l'inverse de ce que les communistes staliniens proposaient en Espagne. Dans cette optique, la haine qu'entretenaient les militants communistes des deux factions entre eux était tout à fait logique. L'énergie consacrée par le PCE à pourchasser et éliminer le POUM comme entité politique s'expliquait également par la même campagne qui était menée alors en URSS contre les ennemis caractérisés comme trotskistes<sup>44</sup>.

Sur le front d'Aragon, les milices du POUM participèrent comme celles de la CNT-FAI à implanter des collectivités agricoles par l'entremise du syndicat socialiste de l'UGT<sup>45</sup>. De plus, le POUM et la CNT-FAI accueillirent un grand nombre de volontaires qui s'enrôlèrent en Espagne de façon tout à fait spontanée et individuelle bien avant les Brigades internationales pendant les mois de juillet, d'août et de septembre 1936<sup>46</sup>. En Catalogne, à la suite de la dissolution du Comité des milices antifascistes, le POUM accepta de participer au gouvernement de la Généralité en y prenant un poste ministériel, celui de la justice. Sa participation à un gouvernement autrefois considéré comme « bourgeois »

---

<sup>42</sup> *La Batalla*, « ¿Se nos permite defendernos? », 11 mai 1937, 4<sup>e</sup> page. Trotsky appelait plutôt les membres du POUM à faire de l'entrisme au sein du PCE puisque le parti était assez faible pour permettre un renversement de la direction en faveur des idées trotskystes.

<sup>43</sup> Wilebaldo Solano, *Révolution dans la guerre d'Espagne (1930-1939)*, Syllepse, Paris, 2016, pp. 64-65.

<sup>44</sup> *Ibid.*, pp. 61-62.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>46</sup> Skoutelsky, *op. cit.*

s'expliquait alors par la situation révolutionnaire qui s'installait en Catalogne et les conditions favorisant la formation d'un gouvernement ouvrier. À l'inverse, le POUM dit avoir toujours refusé de participer au gouvernement de Madrid, car il ne répondait pas à ces critères<sup>47</sup>. Cependant, il faut noter que le parti antistalinien ne fut jamais invité à participer au gouvernement républicain central de toute façon. Bien que le parti ouvrier eût des divergences de points de vue avec les anarchistes, leurs intérêts convergèrent vers la volonté de mener à bien et à fond la révolution tout en faisant la guerre au fascisme. Les poumistes, étant de plus en plus isolés à cause de la politique agressive des communistes à leur égard, durent se rapprocher de la CNT-FAI afin de défendre leurs intérêts immédiats.

Essentiellement, le discours public défendu par ce parti politique consista alors à défendre leurs idéaux de la révolution et toutes les conséquences qui en découlaient. Ils se présentèrent alors comme des partisans de la violence révolutionnaire, nécessaire pour provoquer le renversement de la société bourgeoise. L'autre élément important caractérisant le discours poumiste fut leurs réponses aux accusations des staliniens espagnols à leur égard. Plus ces derniers accusaient le POUM, plus il se défendait ardemment dans sa presse en dénonçant l'abandon du projet révolutionnaire par leurs confrères communistes, ce qui à son tour suscitait davantage l'ire des membres du PCE. Tout à fait conscients du projet d'annihilation qui pesait contre eux, les poumistes ne comptaient pas se laisser faire. Ce fut principalement pour cette raison qu'ils en vinrent à prendre les armes aux côtés des anarchistes lors des événements de mai 1937 à Barcelone et défendirent leurs actions dans leur journal en qualifiant les actes des staliniens de « provocation »<sup>48</sup>. Cette participation active et ouverte dans les affrontements de Barcelone, contrairement aux anarchistes, servit de prétexte au PCE pour demander l'interdiction du parti le 16 juin 1937, ce qui força le POUM à passer à la clandestinité<sup>49</sup>.

## **Le socialisme en Espagne pendant la guerre civile**

Tout comme les autres factions politiques, le PSOE avait ses propres divisions internes qui existaient bien avant le début du conflit, mais qui influencèrent également le

---

<sup>47</sup> Solano, *op. cit.*, p. 58.

<sup>48</sup> *La Batalla*, « Desbaratada la provocación contrarrevolucionaria, se impone la retirada de la lucha ¡Trabajadores, reintegraos al trabajo! », 6 mai 1937, 1<sup>ère</sup> page.

<sup>49</sup> Il s'agissait alors du nouveau gouvernement Negrín qui interdit le POUM. George Orwell, *Hommage à la Catalogne*, IVRÉA, Paris, 1982 (édition anglaise originale : 1938), pp. 286-288.

cours des événements et le discours de chacun tout au long de la guerre. Selon Graham, il existait deux factions principales au sein du parti, l'aile caballériste et l'aile priétiste nommées en référence à leurs représentants au sein de l'organisation du parti. La première représentait la gauche de l'organisation politique qui tenait un discours plus révolutionnaire et qui croyait à l'organisation de la classe ouvrière par l'entremise de la centrale syndicale de l'UGT. Cependant, dans la pratique, la gauche socialiste était beaucoup plus réformiste qu'elle ne le prétendait dans ses discours, la plupart de ses adhérents provenant de la bureaucratie syndicale. La deuxième était plutôt composée d'une grande partie de l'équipe parlementaire et du conseil exécutif du parti qui avait une vision plus réformiste de la lutte sociale. L'amélioration des conditions de la classe ouvrière passait nécessairement par la mise en place de réformes politiques proposées par l'État<sup>50</sup>. Au final, étant donné la similarité des actions pratiques mobilisées, ces divergences se réglaient au sein même des instances du parti qui se présentait comme une entité totalement unie sur la scène publique. La lutte entre les deux factions visait l'obtention d'une plus grande influence au sein du PSOE. D'un côté, l'aile gauche tentait de s'appuyer sur le PCE pour prouver son authenticité révolutionnaire et tenter de rallier les masses révolutionnaires en son sein, ce qui expliquerait notamment l'unification des jeunesses socialistes en 1935 que nous avons abordée un peu plus haut. De l'autre côté, l'aile réformiste s'appuyait sur la collaboration historique entre républicains et socialistes au gouvernement pour asseoir son influence au sein des instances décisionnelles.

Depuis l'avènement de la République, les socialistes espagnols avaient grandement collaboré au sein du « *bienio liberal* ou *progresista* » de 1931-1933, en soutenant les projets de réformes agraire, militaire, laïque et régionale proposés par la présidence de Manuel Azaña<sup>51</sup>. De retour au pouvoir à la suite d'un court entracte dominé par la droite de 1933 à 1935, le *Frente Popular* tenta de gouverner, mais se retrouva en juillet devant la moitié de son armée qui se révoltait contre le gouvernement élu. Après la démission du gouvernement de Quiroga le 18 juillet, la banqueroute du républicanisme espagnol semblait imminente, car il s'était montré incapable de prévenir le coup d'État. Le gouvernement Giral fut tout de même formé avec un cabinet composé seulement de

---

<sup>50</sup> Graham, *op. cit.*, pp. 15-33.

<sup>51</sup> *Ibid.*, pp. 15-33.

républicains. Les socialistes y virent là l'occasion d'assurer le rôle historique de leur parti, soit de diriger l'État. Toutefois, il resta à savoir quelle aile du PSOE prendrait cette charge. Pour plusieurs, ce fut aux caballéristes de le faire, car il fallait réussir à unifier ce mélange hétérogène de révolutionnaires, de socialistes, de communistes et de républicains de gauche qui composa le camp républicain dans cette guerre. Or, la gauche socialiste n'avait aucunement participé à la mise en place de la situation révolutionnaire, mais elle utilisa tout de même une telle rhétorique dans son discours public. Malgré tout, elle était vue comme la seule force politique capable de rassembler l'ensemble des partis et des organisations, dont la CNT et le PCE, au sein du gouvernement. C'est ainsi que le gouvernement auto-proclamé de « la victoire<sup>52</sup> » fut formé le 5 septembre 1936, incluant toutes les organisations à l'exception de la CNT qui se joignit au gouvernement le 4 novembre 1936, comme nous l'avons vu plus tôt<sup>53</sup>.

Ce fut donc avec le gouvernement Caballero que le mouvement socialiste prit un rôle important dans la guerre. En formant une unité gouvernementale, il réussit à favoriser l'instauration d'un commandement unique, la militarisation progressive des milices et continua à réaliser la légalisation et la légitimation du régime républicain, et ce, sans se mettre la CNT-FAI à dos<sup>54</sup>. Ce fut notamment par l'entremise du système de justice que l'État républicain tenta de canaliser la justice populaire implantée par les groupes révolutionnaires qui comblèrent le vide juridique occasionné par la déroute républicaine au début de la guerre. À partir de septembre 1936, le nouveau gouvernement d'unité populaire continua le travail entamé par l'ancien gouvernement concernant la légalisation de l'appareil judiciaire, tout en ayant l'adhésion de toutes les organisations et tous les partis du camp républicain. Toutefois, l'incident de la Colonne de fer<sup>55</sup> qui attaqua la prison de

---

<sup>52</sup> Hernández, *op. cit.*, chapitre 6.

<sup>53</sup> Graham, *op. cit.*, pp. 53-68.

<sup>54</sup> Cruz, *op. cit.*, p. 287.

<sup>55</sup> Devant un manque d'armes et de munitions criant sur le front d'Aragon en septembre et en octobre 1936, les membres de la Colonne de fer allèrent à l'arrière-garde afin d'en trouver dans les dépôts d'armes détenus par le gouvernement républicain. Si la force semblait nécessaire pour obtenir ce qu'ils voulaient, les membres de la colonne n'hésitaient pas à l'employer. Ce fut dans ce contexte que cet incident plus particulier s'est déroulé à Castellón, dont l'objectif était de libérer les prisonniers. Dans la conception anarchiste, ils étaient enfermés injustement pour des délits qui étaient directement causés par les conséquences du capitalisme. Dans un esprit de « justice réparatrice », la colonne détruisit les registres judiciaires et s'attaqua aux responsables de la prison leur résistant. Par la suite, tous les prisonniers furent libérés. Parmi cette masse, les incarcérés de droite et fascistes furent rassemblés et fusillés en masse par les membres de la colonne. Ces événements représentaient un affront direct à la tentative de régulation de la justice mise en place par le

Castellón, assassinant un grand nombre de prisonniers, prouva que ce n'était pas encore tout le monde qui suivait les nouvelles législations judiciaires. Pour cela, il fallut l'arrivée de García Oliver à la tête du ministère de la Justice afin de procéder à une systématisation complète de l'appareil judiciaire. Pour ce dernier, le système de justice qu'il créait représentait la colonne vertébrale de la nouvelle Espagne<sup>56</sup>. Ce fut aussi à ce moment que le phénomène de justiciers auto-proclamés se vit réduit dans une grande mesure, notamment à cause de l'adhésion complète de toutes les factions au gouvernement constitué par les caballéristes.

Bien que l'aile gauche du PSOE eût réussi la difficile tâche d'unir l'ensemble des factions, peu d'initiatives émanèrent de ce parti politique pendant la guerre, ce qui peut s'appliquer aussi à l'aile réformiste qui participa au gouvernement en espérant voir leurs rivaux internes s'affaiblir en dirigeant le cabinet ministériel<sup>57</sup>. En fait, si nous nous penchons sur l'influence de ces événements politiques sur le discours public des deux factions socialistes, nous pouvons remarquer que celui-ci se colla aux discours d'autres idéologies présentes au sein du camp républicain. Ainsi, les caballéristes, dans une volonté de se rapprocher des communistes et des anarchistes, employèrent un discours révolutionnaire modéré. Celui-ci alla quelques fois un peu plus loin que les publications du PCE, sans toutefois appeler à mobiliser tous les efforts nécessaires pour implanter une politique révolutionnaire radicale. Quant aux priétistes, ils s'en tinrent à un discours très légaliste, même si la loi ne fut pas exempte de traitements violents contre ceux qui ne l'avaient pas respectée<sup>58</sup>. À ce sujet, les commentaires critiques du journal *Claridad*, d'allégeance caballériste, contre le discours prononcé par Prieto<sup>59</sup> représentent clairement les légères divergences d'opinions qui existèrent entre les deux conceptions socialistes<sup>60</sup>. On y critiqua notamment la complaisance que Prieto avait à l'égard des ennemis nationalistes qu'il décrivait comme étant des frères espagnols et qui caractérisait cette

---

gouvernement républicain qui se buta à la volonté des miliciens et des miliciennes d'exercer leur propre justice « révolutionnaire » en dehors des institutions étatiques.

<sup>56</sup> Glicerio Sánchez, *op. cit.*, pp. 86-91.

<sup>57</sup> Graham, *op. cit.*, pp. 53-68.

<sup>58</sup> *El Socialista*, « Evitemos torpezas que se vuelven contra nosotros », 7 août 1936, 6e page et *El Socialista*, « Prueba y contraprueba : Dos generales fusilados y una mujer paseada », 13 août 1936, 1ère page.

<sup>59</sup> Indalecio Prieto fut un membre important du PSOE qui donna même son nom à l'aile réformiste du parti. Il fut ministre de l'Air et de la Marine de septembre 1936 à mai 1937.

<sup>60</sup> *Claridad*, « Sobre un discurso : ni hermanos ni compatriotas », 10 août 1936, 1<sup>ère</sup> page.

guerre de « fratricide ». Selon les rédacteurs de *Claridad*, les insurgés représentaient clairement les ennemis de classe du prolétariat et pour cela il fallait les combattre avec acharnement afin d'atteindre une paix sans condition, c'est-à-dire en les réduisant à néant. Les caballéristes enchaînèrent plus loin en complétant « la position faible tenue contre l'ennemi ». Au contraire, il fallait se préparer à une longue guerre afin qu'elle soit la plus courte possible. Malgré ces divergences d'opinions qui purent apparaître dans la presse sporadiquement, les deux factions avancèrent une volonté commune de favoriser la création d'une armée populaire dirigée par un commandement unique et militarisé à l'image de ce que revendiquaient les staliniens. Les divergences furent plus souvent qu'autrement remplacées par des revendications communes à cause de la situation que la guerre leur imposa.

À la suite des événements de mai 1937 à Barcelone, l'ensemble du PSOE prit fortement position contre les ouvriers et les ouvrières qui descendirent dans la rue avec les armes pour se défendre de l'assaut à la *Telefónica* des forces de l'ordre appuyées par les communistes. Les réactions violentes des forces révolutionnaires furent perçues comme un affront à la légitimité républicaine. Il s'agissait alors, aux dires de la presse socialiste, d'une simple campagne d'ordre public qui devait être imposée par la force s'il le fallait. Ce fut après ces affrontements que le PCE profita vraisemblablement de la division interne du PSOE pour désavouer le gouvernement Caballero, accordant alors leur confiance aux priétistes par l'entremise de Negrín<sup>61</sup>. Malgré leurs rapprochements avec les communistes, les caballéristes venaient de perdre l'influence qu'ils avaient auprès du gouvernement et furent remplacés par leurs rivaux, car les priétistes représentaient dorénavant davantage les intérêts communistes en Espagne. L'image révolutionnaire du « Lénine espagnol » (Caballero) nuisait à la réputation de la République à l'international et un socialiste réformiste à la tête du gouvernement pouvait régler cette situation<sup>62</sup>.

En somme, ce furent essentiellement les divisions internes du PSOE qui déterminèrent les positions respectives de chacune des ailes du parti. Du côté de la gauche,

---

<sup>61</sup> Juan Negrín fut le candidat de l'aile réformiste du PSOE choisi pour succéder à la présidence de Francisco Largo Caballero en mai 1937. Au sein de ce dernier gouvernement, il occupa le poste de ministre de l'Économie et des Finances.

<sup>62</sup> Graham, *op. cit.*, pp. 86-103.

on aspirait à se présenter comme des défenseurs de la révolution, alors que du côté réformiste, on s'attachait à une vision de collaboration avec le républicanisme espagnol. En pratique, il reste que les deux ailes finirent par assumer la direction de l'organe exécutif de l'État. Cela sembla toutefois être l'apanage d'autres forces politiques qui comptaient utiliser la popularité du PSOE parmi les masses afin d'assurer la légitimité du gouvernement. Ainsi, les deux ailes du parti furent principalement utilisées par les staliniens afin de défendre leur conception de la guerre et de la gestion gouvernementale de l'Espagne. Ce serait donc cette dynamique de rivalité et de manipulation externe qui aurait contribué au fait que les forces du PSOE, en crise interne, se placèrent à la remorque des positions prises par d'autres factions présentes au sein du camp républicain.

### **Le républicanisme en Espagne pendant la guerre civile**

Dans les années qui suivirent l'avènement de la IIe République espagnole, deux partis politiques républicains issus de fusions entre diverses factions donnèrent lieu à deux coalitions ayant eu un impact dans la vie politique du territoire lui étant resté fidèle, soit la *Izquierda Republicana* (IR), se situant au centre-gauche et issu des idées radicales-socialistes prônant une réforme de fond en comble de la société espagnole, et la *Unión Republicana* (UR), de tendance plutôt centriste. Il existait également le *Partido Republicano Radical* (PRR) dirigé par Alejandro Lerroux, qui avait opté pour un gouvernement de coalition avec la droite espagnole lors du « *bienio negro* » de 1933-1935<sup>63</sup>. De cette façon, alors que le coup d'État des militaires échoua officiellement, les républicains du PRR et ceux s'affichant plus à droite préférèrent s'enfuir à l'extérieur du pays ou dans les zones contrôlées par les militaires factieux. En ce qui concerne les républicains de gauche de l'IR et de l'UR, ils restèrent à leurs postes au sein du gouvernement. Paradoxalement, ce ne furent donc pas les républicains eux-mêmes qui furent les plus fervents défenseurs de leur régime politique, mais plutôt les autres idéologies du spectre politique espagnol. Cette phrase du président du conseil, Santiago Casares Quiroga, fut souvent évoquée afin de justifier l'incapacité des républicains de réagir et de lutter contre le soulèvement des militaires : « alors, si les militaires se soulèvent, je m'en vais me coucher<sup>64</sup> ». À la suite de la démission de ce dernier, ce fut le

---

<sup>63</sup> Casanova, *op. cit.*, pp. 94-95.

<sup>64</sup> Montseny, *op. cit.*, p. 88.

gouvernement de José Giral, entièrement composé de républicains, qui prit la relève. Bien que leur représentativité fût limitée, ils prirent en charge la difficile tâche d'assurer la survie de l'État républicain à Madrid et de demander une aide internationale<sup>65</sup>, en plus d'armer les organisations ouvrières et politiques prêtes à combattre les militaires insurgés<sup>66</sup>.

Du côté des républicains, l'objectif premier était de défendre la légitimité du gouvernement élu aux élections de février 1936. Pour ce faire, il fallait réaffirmer la légalité républicaine malgré le fait que les organisations révolutionnaires profitaient du « silence complet des politiciens » pour mettre en place leur ordre révolutionnaire<sup>67</sup>. En fait, les représentants de la République avaient seulement une influence à Madrid, alors que les autres régions d'Espagne furent laissées entre les mains des pouvoirs locaux qui émergèrent après le coup d'État raté des militaires. Par exemple, le gouvernement républicain procéda à la création des *Tribunales Especiales* dès le 23 août par décret<sup>68</sup>. Il s'agissait surtout de répondre à l'accaparement des charges judiciaires par des comités révolutionnaires qui commirent « les plus grands excès révolutionnaires » dans le premier mois suivant l'insurrection<sup>69</sup>. La République se chargea dorénavant de juger équitablement tous les accusés en se basant sur les lois et la Constitution de la nation.

Comme nous l'avons soulevé plus haut, ce fut le gouvernement républicain de Giral qui fit les premières démarches afin de recevoir des armements de la part de la République sœur, la France. Bien que l'Espagne républicaine reçût quelques approvisionnements militaires de la part de sa voisine du nord, le comité de non-intervention se mit rapidement en place grâce à l'initiative du gouvernement de Front Populaire de Léon Blum. Cela eut évidemment pour effet d'empêcher toutes formes d'importations militaires pour le camp républicain. Au même moment, les nationalistes étaient approvisionnés en armes et en soutien technique par les futures forces de l'Axe, l'Allemagne et l'Italie. Même si le non-respect de la politique de non-intervention de la part des puissances fascistes fut rapidement

---

<sup>65</sup> DDF, 2<sup>e</sup> série, Tome III, « M. Alvaro de Albornoz, Ambassadeur d'Espagne à Paris, à M. Delbos, Ministre des Affaires étrangères », 4 août 1936, doc. 71 et DDF, 2<sup>e</sup> série, Tome III, « L'Ambassade d'Espagne à Paris, à M. Delbos, Ministre des Affaires étrangères », 24 juillet 1936, doc. 25.

<sup>66</sup> Casanova, *op. cit.*, pp. 166-167.

<sup>67</sup> Montseny, *op. cit.*, pp. 90-91.

<sup>68</sup> Glicerio Sánchez, *op. cit.*, p. 55.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 27.

connu, les puissances occidentales dites démocratiques continuèrent à croire que leur initiative put sauvegarder la paix européenne<sup>70</sup>. Avec l'arrivée du gouvernement Caballero, ce fut un socialiste qui eut la charge de continuer le travail entrepris par les républicains afin d'obtenir un appui international. À la suite de l'échec de la stratégie bilatérale, le ministère espagnol des Affaires étrangères, sous la gouverne d'Alvarez del Vayo, se tourna vers une stratégie multilatérale en tentant de défendre la position de son gouvernement à travers les instances de la SDN. Dans la période que nous étudions, ces « offensives diplomatiques » de la part du gouvernement républicain se produisirent à la mi-décembre 1936 et à la fin mai 1937. La stratégie du ministère des Affaires étrangères espagnol consista principalement à défendre la légitimité du gouvernement, à prouver de façon irréfutable l'intervention du « fascisme international » sur le territoire espagnol et d'affirmer que le fait d'armer l'adversaire d'un gouvernement élu démocratiquement contrevenait au droit international<sup>71</sup>. Bien que les résultats de cette initiative diplomatique fussent plutôt limités, nous pouvons y constater l'espoir et la confiance que les républicains et les socialistes modérés placèrent toujours en l'ordre international mis en place par le traité de Versailles et la SDN.

Les républicains eurent tendance à appuyer les initiatives émanant des communistes staliniens et des socialistes, car ces derniers défendirent un certain ordre constitutionnel et de légalité républicaine qui plaisaient aux réformistes espagnols. Devant les révolutionnaires anarcho-syndicalistes de la CNT-FAI et les communistes du POUM qui menaçaient les principes même d'un État libéral fondé sur la démocratie représentative, il était normal pour les républicains de suivre les initiatives des communistes du PCE qui avaient prouvé leur bonne foi à défendre la République dès les premiers mois de la guerre. Ajoutons à cela la collaboration historique qui s'était souvent organisée entre les républicains et les socialistes pour promouvoir l'instauration d'un modèle républicain et même de le diriger lors de ses balbutiements. De plus, lors des événements de mai 1937 à Barcelone, les tenants du républicanisme se placèrent derrière les initiatives socialistes et

---

<sup>70</sup> David Carlton, « Eden, Blum, and the Origins of Non-Intervention », *Journal of Contemporary History*, Vol. 6, #3, 1971, pp. 40-55.

<sup>71</sup> *Mundo Obrero*, « La guerra civil de España : Alvarez del Vayo hace ver que lo peor para la Sociedad de Naciones es que se hiciera culpable, por silencio y pasividad, de la extensión de esta guerra », 12 décembre 1936, 2<sup>e</sup> page.

staliniennes de défendre un ordre public intérieur qui était strictement nécessaire afin de garantir une victoire militaire. La perte de vitesse de l'impulsion révolutionnaire et le blocage de la révolution sociale importait peu pour les républicains espagnols<sup>72</sup>.

Le républicanisme en Espagne sembla donc se placer à la remorque des autres idéologies combattant les nationalistes. Toutefois, cela signifiait-il que plus personne ne défendait les idéaux purement républicains lors du conflit ? En effet, il est vrai que certaines figures importantes de ce mouvement de pensée s'adaptèrent à la situation et feignirent d'adhérer à l'ordre révolutionnaire imposé lors des trois premiers mois de la guerre. Ce fut notamment le cas de Luis Companys, président de la Généralité de Catalogne, qui défendit un discours plutôt révolutionnaire sur la scène publique. En lisant une entrevue de ce dernier avec John Langdon Davies du *News Chronicle* nous pourrions nous méprendre à croire que Companys défendait l'ordre révolutionnaire :

Ne croyez pas que l'actuelle bourgeoisie catalane est la même que la bourgeoisie capitaliste de certains pays démocratiques. [Cette bourgeoisie capitaliste], nous l'avons expropriée en collaboration avec le prolétariat. Le capitalisme, ce que nous appelons le capitalisme, est bien mort. Se lancer à la rébellion illégale serait la même chose que de se suicider. Ainsi, mon Gouvernement, qui est bourgeois, ne répond à aucun intérêt financier. Nous représentons la classe moyenne, classe que les capitalistes fascistes cherchent à détruire.<sup>73</sup>

Nous pouvons tout de même constater que son discours s'adapta à la situation en adhérant au projet révolutionnaire des autres factions idéologiques présentes, mais que celui-ci devait se faire de façon ordonnée et en collaboration avec la petite bourgeoisie. Plus tard, Companys affirma même que certains de ses confrères républicains qui aspiraient à un retour à la normalité telle qu'elle était avant le 19 juillet n'étaient pas réalistes. Pour lui, l'heure avait sonné pour que la classe ouvrière puisse participer à la politique institutionnelle puisque sa valeur avait été prouvée<sup>74</sup>.

À l'inverse, il existait également certains républicains qui restèrent fidèles à leur idéal et ne cédèrent pas devant la situation révolutionnaire qui se présenta pendant la guerre

---

<sup>72</sup> *El Liberal*, « El Gobierno robustece su autoridad restableciendo el orden público en Barcelona », 7 mai 1937, 1ère page.

<sup>73</sup> *Claridad*, « Una declaración del Sr. Companys : El ataque del fascismo ha unido a España », 20 août 1936, 8<sup>e</sup> page.

<sup>74</sup> *Solidaridad Obrera*, « Comentarios al acto del palacio de bellas artes : Luis Companys y su visión política », 29 décembre 1936, 12<sup>e</sup> page.

civile. Parmi ceux-ci, nous pouvons citer le président de la République, Manuel Azaña, qui, après l'élection du *Frente Popular* en février 1936, avançait déjà sa position contre-révolutionnaire dans une entrevue avec *Paris-Soir* : « Nous désirons avant tout faire régner l'ordre [...]. Dites-le bien, nous ne voulons pas faire la révolution [...]. Je veux gouverner dans la légalité. Pas d'innovations dangereuses [...]. Nous voulons la paix sociale, nous désirons l'ordre, nous sommes des modérés<sup>75</sup> ». Même lors de la révolte des militaires, il ne voyait pas les syndicats et les partis révolutionnaires comme des alliés objectifs de sa cause. Pour Azaña, la République se retrouva prise entre deux feux, celui de la droite réactionnaire et celui de la gauche révolutionnaire. Cette dernière était passée à « l'insurrection [...], sans attaquer directement le gouvernement, elle ne lui obéissait pas. Pour combattre le fascisme, elle voulait faire une révolution syndicale<sup>76</sup> ». Plus loin dans cet extrait provenant de ses mémoires de la guerre, il avança que le « problème capital des républicains à ce moment était alors de « réduire ces masses [révolutionnaires] à la discipline, de les faire entrer dans une organisation militaire de l'État, avec un commandement dépendant du gouvernement, afin de soutenir une guerre conformément aux plans de l'état-major<sup>77</sup> ».

Les républicains furent les premiers et les seuls à assumer la direction de l'État central espagnol après la débandade occasionnée par le coup d'État des militaires. Ce fut notamment leur détermination à défendre la légitimité de leur gouvernement élu démocratiquement qui empêcha l'État espagnol de s'écrouler sur lui-même, alors que plusieurs prédirent cette éventualité au début de la guerre. Les républicains mirent en place des décrets importants comme celui de la création des *Tribunales Especiales* et l'abolition des régiments infidèles à la République, et ce, tout en conservant une partie des anciennes forces de l'ordre et de l'Armée qui combattirent aux côtés des organisations révolutionnaires dans les rues des principales villes d'Espagne et à la reconquête des environs de ces milieux urbains dans le premier mois de la guerre. En voulant consolider un gouvernement qui incluait toutes les organisations opposées aux nationalistes en septembre 1936, les républicains se placèrent à la remorque de la volonté des autres

---

<sup>75</sup> Camillo Berneri, *Camillo Berneri, Oeuvres Choisies*, « La contre-révolution en marche (5 mai 1937) ». Le Monde Libertaire, Paris, 2006, p. 239.

<sup>76</sup> Manuel Azaña, *Escritos sobre la Guerra en España*. Crítica, Madrid, 2014 (réédition), p. 197.

<sup>77</sup> *Ibid.*

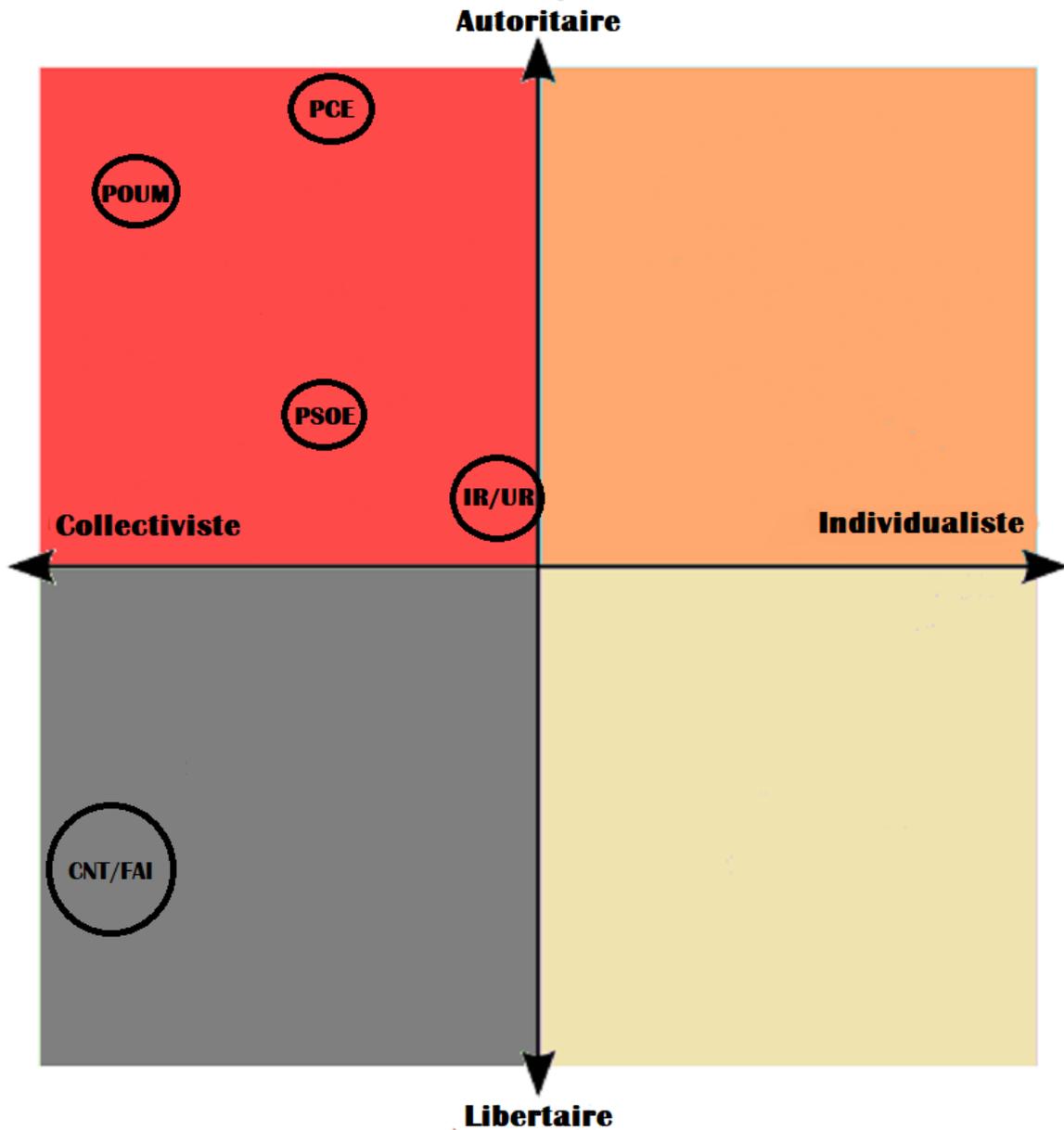
organisations et virent que les autres organisations modérées pouvaient être des alliées objectives à leur cause. Ainsi, certains s'adaptèrent à la situation et défendirent certains principes de la révolution sociale mise en place, alors que d'autres tinrent fermement à défendre leur idéal républicain et réformiste dans le cadre de ce conflit armé dans lequel l'Espagne tout entière était plongée.

## **Conclusion de chapitre**

Au terme de ce chapitre, nous avons pu élaborer un portrait global des différentes idéologies qui composaient le camp dit « républicain ». Cette présentation, bien que complexe, peut toutefois être simplifiée en trois blocs distinctifs que nous avons précédemment identifié dans notre présentation des diverses tendances du pacifisme. Le premier est composé des forces réformistes et fidèles à la légalité républicaine, soit les républicains et les socialistes du PSOE. Le deuxième comprend les forces révolutionnaires défendant leur idéal, c'est-à-dire les anarchistes et les poumistes. Finalement, le troisième, se réfère aux communistes staliniens du PCE qui défendirent une politique pouvant être qualifiée de centriste, dans le sens où, ils surent conserver l'adhésion de leurs membres croyant à l'idéal révolutionnaire tout en défendant publiquement le régime républicain, sous prétexte que cela bénéficierait à la politique bienfaitrice de l'URSS. Afin d'avoir un aperçu plus visuel de ces groupes nous avons élaboré un graphique qui les place selon leur positionnement en lien avec la gauche et la droite économique traditionnelle, à savoir si les partis sont partisans du collectivisme ou de l'individualisme et, finalement selon le fonctionnement démocratique (libertaire dans le graphique) ou autoritaire de ces idéologies. Nous avons également ajouté un tableau liant la plupart des journaux utilisés dans le cadre de ce mémoire aux différentes tendances politiques existant sous le IIe République en Espagne. En passant par les anarchistes, les communistes, les socialistes et les républicains, nous pouvons désormais comprendre pourquoi des idéologies pouvant parfois être diamétralement opposées durent former une alliance contre l'offensive lancée par les militaires contre le pouvoir républicain. Nous avons également eu un aperçu des actions qui furent accomplies par chacun de ces groupes entre février 1936 et mai 1937, ce qui permit de mieux comprendre comment ces actes purent avoir une répercussion sur leur discours, élément qui sera au cœur de l'analyse mobilisée pour l'écriture de ce mémoire. Il

nous est désormais possible d'analyser les discours violents qui caractérisèrent la presse républicaine pendant la guerre, notamment en ce qui a trait à la caractérisation de l'ennemi.

**Graphique 1.1 :** *Les idéologies républicaines en 1936-1937*



**Tableau 1.1 : Les journaux républicains et leurs idéologies en 1936-1937**

<b>Titre du journal</b>	<b>Idéologie ou aile du parti y étant rattaché et lieu de publication</b>
<i>El Liberal</i>	Républicains de gauche (Madrid)
<i>El Socialista</i>	Priétistes du PSOE (Madrid)
<i>Claridad</i>	Caballéristes du PSOE (Madrid)
<i>Boletín UGT</i>	UGT (Madrid)
<i>Mundo Obrero</i>	PCE (Madrid)
<i>La Batalla</i>	POUM (Barcelone)
<i>Solidaridad Obrera</i>	CNT (Barcelone)
<i>Boletín Oficial del Consejo de Aragón</i>	Plusieurs tendances, mais composé à majorité par des anarchistes (Caspe, Aragon)
<i>Nuevo Aragón</i>	Plusieurs tendances, mais composé à majorité par des anarchistes (Caspe, Aragon)
<i>Ruta</i>	Jeunesses libertaires de Catalogne de la FAI (Barcelone)
<i>Tierra y Libertad</i>	FAI (Barcelone)

## Chapitre 2 : La caractérisation de l'ennemi et l'essence des discours violents

Lorsque des actes violents se manifestent, les agresseurs mobilisent un ensemble discursif pour justifier leurs gestes et contrer toute dissonance cognitive. Toutefois, bien avant que l'acte violent ne soit accompli, il y a souvent une logique d'essentialisation et de déshumanisation de l'opposant ou de l'ennemi qui se produit. Comme l'historienne Joly l'affirme, « la déshumanisation de l'adversaire aide au passage à l'acte meurtrier. [...] Fonctionnant comme des armes, les mots alimentent l'exclusion de l'adversaire, justifient son anéantissement autant qu'ils façonnent des identités irréconciliables. La représentation de cet "autre total", totalement ennemi, rejoint alors celle de l'essentialisation de sa différence<sup>1</sup> ». Cet enjeu de déshumanisation se retrouvera donc au centre de ce chapitre : le but est de bien cerner les justifications immédiates des exactions républicaines commises tout au long du conflit. Ainsi, nous allons débiter ce chapitre en analysant les discours républicains visant à dépeindre l'ennemi. Ensuite, nous examinerons les références et les justifications historiques des violences dans l'objectif de présenter un portrait précis des idéaux qui animaient les républicains dans leur combat contre le fascisme. Nous verrons donc comment l'histoire fut un exemple concret où la violence avait pu être utilisée de façon consciente pour arriver à un idéal plus noble.

### La caractérisation de l'ennemi

Une des pierres angulaires de la justification d'actes violents est le fait d'essentialiser l'ennemi comme un Autre exclu d'emblée de son camp ou du groupe auquel on appartient. Cette logique s'appliqua particulièrement au contexte de la guerre civile espagnole. Pour l'ensemble du camp républicain, l'ennemi avait une étiquette bien particulière, c'était le fascisme<sup>2</sup>, et ce, même si certains groupes faisant partie du camp

---

<sup>1</sup> Maud Joly, « Dire la guerre et les violences: femmes et récits pendant la guerre d'Espagne », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, #37, 2007, pp. 199-220.

<sup>2</sup> Dans son article, Paxton, nous présente la difficulté à définir le fascisme, qu'il explique notamment par la surprise que cette idéologie a suscité parmi les intellectuels européens qui s'attendaient logiquement à ce que le socialisme devienne plus fort avec la mise en place des démocraties de masse. Pour les républicains, il semble justement que le terme de « fasciste » était employé à profusion pour décrire leurs ennemis du camp nationaliste qui regroupaient en fait plusieurs tendances de la droite, incluant aussi la Phalange véritablement d'inspiration fasciste. Cette difficulté à définir clairement ce qu'était le fascisme contribua fortement à faciliter la tâche des républicains pour pouvoir identifier leurs ennemis, car, dans leur esprit,

nationaliste n'étaient pas attachés à cette idéologie (monarchistes, conservateurs, catholiques, etc.). Cette étiquette fut parfois même élargie pour inclure l'ensemble de la droite espagnole : adhérer ou avoir adhéré à un parti de droite équivalut à se placer dans le camp adverse, ce qui expliqua notamment les violences que subirent les gens affiliés à la droite en Aragon. Sur un total de 742 fusillés, 357 furent rattachés à la Phalange, à la *Confederación Española de Derechas Autónomas*, au carlisme ou d'autres organisations de droite. « Ils ne les tuaient pas pour être riches, ni pour être jeunes ou vieux. Ils les tuaient, car ils étaient de droite<sup>3</sup> », conclut l'historien José Luis Ledesma.

Ces qualificatifs ne furent pas les seuls à être attribués à l'ennemi. Les adjectifs péjoratifs abondèrent contre les représentants du trio « formant la classe parasitaire – capitalisme, clergé et militarisme –, qui, incapable d'apporter des solutions aux problèmes, ont seulement su imposer la violence et la faim [...]»<sup>4</sup> comme le qualifia le journal *Nuevo Aragón*. Ce fameux « trio » fut présenté à de multiples reprises dans les journaux républicains comme la source du mal que vivait alors la société espagnole. De plus, la violence républicaine était présentée comme juste et réparatrice, car elle répondait à la violence que ces trois institutions « parasitaires » avaient fait subir au peuple espagnol durant des siècles. Cette définition de la violence devrait même être élargie à la violence économique et psychologique subie par le prolétariat espagnol. Les exactions commises devinrent alors un moyen de répondre à l'oppression que les ouvriers avaient vécue toute leur vie. Certains indiquèrent directement qui furent les ennemis du peuple : « l'aristocratie foncière, la ploutocratie, la théocratie, le militarisme, le cléricalisme [...], ne sont pas seulement contre la République démocratique, mais aussi contre le peuple, la petite propriété, la liberté et l'ordre. Peuple, voici ton ennemi!<sup>5</sup> ». Pour les républicains, ces gens représentaient ainsi tout ce qui eut de corrompu et de pourri de l'ancienne société<sup>6</sup>. Ce ne fut pas la République qui avait cherché à provoquer le conflit, ce furent « [leurs] tyrans,

---

l'étiquette de fascisme pouvait se coller à l'ensemble de leurs opposants dans la guerre. Robert O. Paxton, « Les fascismes, essai d'histoire comparée », *Vingtième Siècle Revue d'histoire*, #45, 1995, pp. 3-13.

<sup>3</sup> José Luis Ledesma, *Los días de llamas de la revolución : violencia y política en la retaguardia republicana de Zaragoza durante la guerra civil*, Institución Fernando el Católico, Saragosse, 2003, p. 266.

<sup>4</sup> *Nuevo Aragón*, « El 1ero de Mayo de la nueva era », 1er mai 1937, 2e page.

<sup>5</sup> *El Liberal*, Note en marge sans titre, 7 novembre 1936, 5<sup>e</sup> page.

<sup>6</sup> *El Socialista*, « El honor que se vendió. Los dos patriotismos : el del pueblo y el de los militares traidores », 21 juillet 1936, 1ère page.

[leurs] ennemis, les ennemis de la Liberté et du progrès<sup>7</sup> » qui avaient déclenché les hostilités. Ces « tyrans », raconte la *Ruta*, avaient lutté de façon acharnée contre toute l'Espagne afin de défendre les biens qu'ils avaient volés aux nobles travailleurs en s'accaparant leurs richesses<sup>8</sup>.

Afin d'identifier encore plus précisément l'ennemi, les rédacteurs de journaux n'hésitèrent pas à l'identifier nommément. Ainsi, on attaqua les Krupp, qui fabriquaient depuis l'Allemagne des canons et des armes pour l'ennemi, symbolisant le capitalisme industriel<sup>9</sup>. Ensuite, le Vatican, représentant ici l'ensemble du clergé, qui avait placé ses fidèles serviteurs contre les pauvres<sup>10</sup>. On nomma aussi Juan March<sup>11</sup>, qui avait financé le coup d'État de 1936 et qui était une figure emblématique du capitalisme financier appuyant le soulèvement des militaires<sup>12</sup>. Enfin, Gil Robles<sup>13</sup>, Lerroux<sup>14</sup>, Primo de Rivera<sup>15</sup> et Salazar Alonso<sup>16</sup> furent accusés de la préparation politique de la rébellion, car ils furent « les véritables responsables, ceux qui ont causé cette tempête de sang qui ravage le pays<sup>17</sup> », une collaboration considérée, pour les staliniens notamment, pire que celle des militaires ayant pris les armes contre le gouvernement de la République. En fait, il semblait plutôt s'agir d'une attaque contre de vieux ennemis politiques qui avaient participé à la dure répression de la révolte des Asturies en octobre 1934 et qui avaient dirigé des partis de droite notoires.

---

<sup>7</sup> *Ruta*, « "Mujeres Libres" ante la radio CNT-FAI de Barcelona », 7 novembre 1936, 4e page.

<sup>8</sup> *Mundo Obrero*, « ¡Contra vuestros propios verdugos! », 25 août 1936, 1ère page.

<sup>9</sup> *Solidaridad Obrera*, « Devolviendo la flor : Paz, sí; pero a los que nos hacen la guerra, ¿qué? », 6 août 1936, 3e page.

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> Considéré un des hommes les plus riches d'Espagne avant le début de la guerre civile.

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> Homme politique espagnol ayant été ministre de la Guerre lors de la période dénommée *bienio negro* par la gauche républicaine. Il a aussi été le chef de la *Confederación Española de Derechas Autónomas*.

<sup>14</sup> Homme politique espagnol ayant participé à la mise en place de la République. Il a été le chef du PPR, campé en droite, et le président du conseil lors du *bienio negro*.

<sup>15</sup> Fils du dictateur et général Miguel Primo de Rivera ayant dirigé l'Espagne de 1923 à 1930. Il a fondé la *Falange Española de la JONS*, souvent présenté comme étant le seul parti ouvertement fasciste en Espagne.

<sup>16</sup> Homme politique membre du PPR qui a notamment été ministre de l'Intérieur lors du *bienio negro*.

<sup>17</sup> *Mundo Obrero*, « Las personas y los partidos de la reacción ante la justicia popular », 3 septembre 1936, 2e page.

Pour leur part, les militaires furent eux aussi dépeints négativement par la presse républicaine alors qu'ils furent présentés comme des traîtres<sup>18</sup> aux intérêts du peuple. On s'attaqua directement aux responsables du coup d'État dans les principales villes comme Burriel, Fanjul, Goded, Quintana et Cabanellas. On promit notamment à ce dernier de lui rendre la monnaie de sa pièce en voulant lui appliquer la logique, « œil pour œil; dent pour dent », puisqu'il fut soupçonné d'avoir fusillé un grand nombre de travailleurs et travailleuses lors de la prise de Saragosse par ses troupes dans les premiers jours du conflit<sup>19</sup>. Après l'exécution de Goded et Burriel, les journaux se réjouirent même que leur mise à mort se fit dans la même fosse que Ferrer, qui avait été fusillé à la suite de la Semaine tragique de Barcelone en 1909<sup>20</sup>. Devant ceux qui appelèrent à calmer les ardeurs contre les militaires responsables, on leur répondit :

Allons-nous nous gratter le ciboulot à savoir s'il est possible de donner des petits gâteaux à ceux qui nous tirent dessus ? Devrons-nous aussi donner l'accolade à Cabanellas, qui a assassiné plusieurs de nos camarades à Saragosse [...]. Et, au chacal de Franco, qui est en train d'armer les Maures d'une sainte animosité pour qu'ils tuent les prolétaires d'Espagne. Devrons-nous aller lui nettoyer les bottes ?<sup>21</sup>

Un autre général espagnol, Queipo de Llano, fut présenté comme un simple « animal » qui ne mérita même pas d'être catalogué dans l'échelle zoologique, car il n'y avait pas une strate assez basse pour le classer adéquatement dans cette hiérarchie<sup>22</sup>. À cela vint également s'ajouter la critique du régime politique républicain et de leurs représentants par

---

<sup>18</sup> Dans son article, Núñez Seixas affirme que le vocable de traître aurait été utilisé abondamment par les républicains afin d'éviter des problèmes quant à l'identification de l'ennemi à abattre. Selon lui, il pouvait y avoir un flou entre les ennemis fascistes à l'international et les ennemis de droite à l'intérieur. Le fait de les traiter de « traîtres » permettait donc de simplement dire qu'ils avaient trahi leur nation en s'alliant avec d'autres puissances étrangères voulant accaparer le territoire espagnol pour de plus grands desseins. Núñez Xosé Manoel Seixas, « Fighting for Spain? Patriotism, War Mobilization and Soldiers' Motivations (1936-1939) », *"If you Tolerate this..." : The Spanish Civil War in the Age of Total War*, éd. Martin Baumeister et Stefanie Schüler-Springorum, Campus Verlag, Francfort, 2009, pp. 47-73.

<sup>19</sup> *Solidaridad Obrera*, page titre, 24 juillet 1936, 1<sup>ère</sup> page.

<sup>20</sup> *La Batalla*, « En el mismo foso que Ferrer... : A las seis y veinte de la mañana de ayer fueron fusilados Goded y Burriel », 13 août 1936, 1<sup>ère</sup> page.

<sup>21</sup> *Solidaridad Obrera*, « Devolviendo la flor : Paz, sí; pero a los que nos hacen la guerra, ¿qué? », 6 août 1936, 3<sup>e</sup> page.

<sup>22</sup> *El Socialista*, « Síntomas de desmoralización : El general que aspira a morir en la cama », 30 juillet 1936, 1<sup>ère</sup> page.

la CNT qui les accusèrent de ne pas « avoir su prévenir le danger militaire » qui pesa contre la République et la classe ouvrière<sup>23</sup>.

De nombreuses lignes de la presse furent également dédiées à la présentation des horreurs commises par l'ennemi. On accusait le triennat fasciste de tous les maux. « Les militaires, assassins éternels du peuple; les curés, toujours ennemis du peuple, et, les bourgeois, des étrangleurs du peuple<sup>24</sup> ». On avançait même que le fascisme était la dernière tentative du capitalisme de sauver les meubles et qu'il représentait le « dernier rempart féodal<sup>25</sup> » qui subsistait en Europe. Les fascistes « étaient en train de verser le sang de milliers d'Espagnols pour conserver les privilèges de quelques-uns<sup>26</sup> ». Pour les républicains, leurs ennemis ne représentaient que « l'opprobre, la honte, le crime, l'exploitation, l'infamie. [...] Cela fait des jours que les fascistes commettent contre la population civile de Madrid la monstruosité suprême : mitrailler les femmes et les enfants<sup>27</sup> ».

L'ensemble de ces horreurs servirent les républicains pour constituer une réelle mentalité de guerre parmi ses combattants et ses combattantes. Celles-ci permirent aux travailleurs et aux travailleuses de la capitale assiégée de canaliser davantage leur haine contre le fascisme et de le combattre avec encore plus d'acharnement<sup>28</sup>. À l'inverse, les républicains se présentaient comme les défenseurs de la culture et du patrimoine.

Pendant qu'ils utilisent les cathédrales, les palais et les monuments artistiques comme forteresses et qu'ils sèment la ruine et la catastrophe, nous avons évité la destruction d'œuvres culturelles grâce à notre héroïsme. Notre but n'est pas de transformer les villes en ruines, mais de les regagner par la civilisation. Nous attaquerons de toutes nos forces et

---

<sup>23</sup> *Solidaridad Obrera*, En-tête de page, 25 juillet 1936, 4e page.

<sup>24</sup> *Solidaridad Obrera*, « Devolviendo la flor : Paz, sí; pero a los que nos hacen la guerra, ¿qué? », 6 août 1936, 3e page.

<sup>25</sup> *Claridad*, « ¡Proletarios del mundo : Uníos! », 20 novembre 1936, 1ère page.

<sup>26</sup> *Claridad*, Note en haut de page, 24 novembre 1936, 4e page.

<sup>27</sup> *El Liberal*, « La tensión bélica no debe desaparecer del espíritu y de los músculos de los madrileños », 6 novembre 1936, 1ère page.

<sup>28</sup> *La Batalla*, « A pesar de los actos de salvajismo y de la ayuda extranjera, nuestra ofensiva continúa y el fascismo será derrotado », 3 novembre 1936, 1ère page.

avec notre raison, tombera qui tombera, puisqu'il est impossible et intolérable que les désirs criminels d'un groupe de sauvages maintiennent la terreur, la soif et la faim [...]»<sup>29</sup>.

Devant des ennemis tant détestés et si bien identifiés, en plus d'un contexte de guerre civile, la neutralité fut-elle possible ? Selon Baumeister, ce fut notamment le contraste entre des visions du monde irréconciliables et la volonté de défendre une idéologie hégémonique qui aurait permis le déchaînement d'autant de violences entre les deux camps en Espagne<sup>30</sup>. En lisant les journaux républicains des deux premières années de la guerre, nous constatons effectivement qu'il n'existait que deux camps.

D'un côté, il y avait les bourreaux d'octobre, les propriétaires fonciers, la ploutocratie capitaliste et bancaire, la bourgeoisie réactionnaire et toute sa bande de laquais, comme l'Église, les militaires traîtres qui formaient la quasi-totalité de l'Armée. De l'autre côté, le prolétariat ne se retrouvait pas seul. [...] Avec le prolétariat se retrouvaient [...] les paysans pauvres et de la classe moyenne, la petite bourgeoisie industrielle et commerciale, [...] le meilleur de l'intellectualité espagnole et même certaines couches des personnes avec des sentiments libéraux et démocratiques en plus des catholiques, comme les nationalistes basques, qui ont prouvé leur loyauté et leur collaboration à la cause populaire<sup>31</sup>.

Ne pas faire partie de l'un d'entre eux signifia inévitablement faire partie de l'autre. Les neutres furent considérés comme des complices de l'ennemi, et même des traîtres à la cause défendue par les républicains<sup>32</sup>. Pour plusieurs, il fut hors de question de considérer les militaires ou les gens qui les appuyèrent comme des « frères espagnols ». Ils représentaient leurs « ennemis les plus féroces, ils [étaient] les canailles qui [avaient] obligé, par la terreur, des soldats sans défense, fils du peuple, à tirer contre les travailleurs et les forces loyales au régime démocratique<sup>33</sup> ». Cette logique donna lieu à de nombreux faux dilemmes qui furent présentés dans la presse comme un choix inévitable : « Oligarchie contre démocratie »; « militarisme contre politique »; « prétorianisme contre civilité » lisait-on dans *El Socialista* le 23 juillet 1936<sup>34</sup>. Comme il a été soulevé plus haut, cette conception d'une guerre fatale entre deux camps et d'un ennemi essentialisé s'inscrit dans une

---

<sup>29</sup> *Mundo Obrero*, « Los últimos espasmos de la sublevación : La resistencia desesperada en los sitios, no puede embarazar nuestra acción », 15 août 1936, 1ère page.

<sup>30</sup> Martin Baumeister, « Spain's Multiple Wars : Mobilization, Violence and Experiences of War, 1936-1939 », « If you Tolerate this... » : *The Spanish Civil War in the Age of Total War*, éd. Martin Baumeister et Stefanie Schüler-Springorum, Campus Verlag, Francfort, 2009, pp. 9-27.

<sup>31</sup> *Nuevo Aragón*, « Unidad, pensando en la guerra, viviendo para ella, sobre todo », 22 janvier 1937, 3e page.

<sup>32</sup> *Tierra y Libertad*, « Barbarie : El fascismo es enemigo de la cultura », 28 novembre 1936, 6e page.

<sup>33</sup> *Mundo Obrero*, « Nada de lucha "entre hermanos" », 26 juillet 1936, 2e page.

<sup>34</sup> *El Socialista*, « Un gran problema histórico en liquidación », 23 juillet 1936, 1ère page.

perspective de guerre totale, du moins sur le plan psychologique. Dans le cadre d'une guerre civile, l'ennemi pouvait se retrouver n'importe où, c'était un adversaire qui « ne [pouvait] être identifié par la couleur de ses yeux ni par son accent<sup>35</sup> ». La guerre se mena alors sur deux fronts : celui de la guerre conventionnelle, mais aussi sur celui de l'arrière où il fallait purger l'ennemi intérieur qui pouvait nuire à la bonne conduite de la guerre.

Se développa alors l'idée que la victoire dut être assurée par la destruction, l'annihilation, l'extermination, voire la dépuración totale et complète du fascisme, dont témoigne la quantité remarquable de journaux qui utilisèrent ce langage. Cet extrait évoque parfaitement cette notion d'un ennemi devenu une altérité qui devait être mis à mort : « les moments que nous vivons exigent de tous les plus grands efforts et énergies pour annihiler une fois pour toute la bête fasciste<sup>36</sup> ». En ce qui concerne la démagogie de droite, « la plus subversive de toutes, le *Frente Popular* [devait] l'annihiler sans aucune pitié<sup>37</sup> ». Toutefois, l'existence d'un discours aussi violent à l'égard de l'ennemi signifiait-elle une volonté d'exterminer physiquement la moitié de « l'autre Espagne » ? L'objectif fut plutôt d'éliminer l'idée du fascisme et tous les désagréments que ce mouvement politique représenta pour l'Espagne. Ces slogans, à première vue violents, furent employés de façon répétitive afin de provoquer, mais aussi de susciter les passions du camp républicain à se mobiliser dans ce qui prit l'allure d'une guerre totale. D'ailleurs, l'étymologie du mot « slogan » nous renseigne bien quant au rôle des mots qui le compose dans un contexte belliqueux. Provenant du gaélique écossais, composé de *sluagh* « troupe » et de *gairm* « cri », il s'agit carrément d'une sorte de « cri de guerre » qui représente une arme tout autant que l'épée ou le fusil<sup>38</sup>. Dans un contexte de guerre, le slogan devint donc un moyen de mobiliser la population dans le conflit en lui indiquant clairement qui dut se retrouver dans le viseur. Toujours dans une logique de guerre totale, les contemporains parlèrent alors d'une « guerre à mort entre les représentants d'une société pourrie, truffée d'odieus privilèges et des injustices les plus monstrueuses, et un peuple sain, rempli de toutes les

---

<sup>35</sup> *El Socialista*, « Condiciones de la victoria : Asegurar los mandos y discernir bien la confianza », 8 août 1936, 6e page.

<sup>36</sup> *Ruta*, « Hacia la formación de JJ. LL. de Sanidad », 28 janvier 1937, 6e page.

<sup>37</sup> *El Liberal*, « Temas de actualidad : Derechismo y fascismo », 19 novembre 1936, 1ère page.

<sup>38</sup> Étymologie du mot basée sur la définition donnée par le Centre national de ressources textuelles et lexicales, *Slogan*, repéré à <http://www.cnrtl.fr/etymologie/slogan> (page consultée le 30 janvier 2019).

plus grandes qualités de la race humaine<sup>39</sup> ». Guerre à mort, car, pour les protagonistes républicains, il fut préférable de « mourir debout que de vivre à genoux<sup>40</sup> ».

Bien qu'il y eût des violences et des mises à mort contre des « civils » à l'arrière-garde républicaine, il reste que ces exactions visèrent la plupart du temps des membres de l'élite locale et des hauts placés au sein de la hiérarchie du clergé. Dans les discours publics, du moins, la cible ne fut pas le simple paysan de droite, qui avait été endoctriné par la propagande capitaliste, et qui pouvait être « soigné » à travers une campagne de rééducation. Les véritables responsables qui durent réellement craindre la « terreur républicaine » furent les riches, les millionnaires, les ploutocrates, les propriétaires terriens, car ils incarnèrent l'injustice et la classe des privilèges à leur état le plus pur. Toutefois, les rédacteurs de *Solidaridad Obrera* s'expliquèrent mal pourquoi les bourgeois modestes, les petits commerçants et industriels eurent peur de leur projet révolutionnaire alors que les ennemis de leur organisation furent explicitement ceux qui « exploitaient l'effort d'autrui et qui ont accumulé des richesses qui appartiennent à ses producteurs, aux ouvriers<sup>41</sup> ». Les exactions furent donc, la majeure partie du temps, dirigée contre les représentants du capitalisme et des classes dirigeantes qui opprimaient la population espagnole.

L'exemple des violences contre le clergé est également évocateur de cette logique de déshumanisation et d'essentialisation de l'ennemi. Les historiens et les historiennes y ont porté une attention assez importante. Par exemple, José Luis Ledesma explique que l'explosion de violences anticléricales en Espagne ne fut pas un fait « exceptionnel », mais un phénomène s'étant aussi produit dans plusieurs autres pays catholiques comme la France, l'Italie ou le Mexique. Pour lui, « sans la guerre, sans l'extension des pratiques violentes qu'elle a provoquée, et sans le processus révolutionnaire et l'atomisation du pouvoir<sup>42</sup> », qui se mit en place lors du conflit, les massacres contre les symboles religieux

---

<sup>39</sup> *El Liberal*, « La tensión bélica no debe desaparecer del espíritu y de los músculos de los madrileños », 6 novembre 1936, 1ère page.

<sup>40</sup> *Mundo Obrero*, En-tête de page titre, 4 septembre 1936, 1ère page.

<sup>41</sup> *Solidaridad Obrera*, « A la pequeña burguesía », 28 août 1936, 10e page.

<sup>42</sup> José Luis Ledesma, *Delenda est Ecclesia : De la violencia anticlerical y la Guerra Civil de 1936*, dans le cadre d'un texte de séminaire d'histoire à l'Universidad Complutense de Madrid en 2009, repéré à <https://www.ucm.es/data/cont/docs/297-2013-07-29-4-09.pdf> (page consultée le 31 janvier 2019).

n'auraient jamais pu se produire. La logique révolutionnaire de rompre avec un passé dominé par le clergé se trouva donc au centre des justifications des violences ecclésiastiques. Si l'Église fut présentée comme alliée du camp nationaliste, les républicains se devaient donc de l'abattre tout comme les autres ennemis identifiés et perçus dans le cadre de ce conflit<sup>43</sup>.

Dans le discours républicain, l'Église fut simplement présentée comme « belligérante », c'est-à-dire qu'elle prit clairement position en faveur des ennemis de la République. Cependant, les seuls, à gauche, à défendre publiquement les incendies des églises et des couvents furent les anarchistes. Pour ces derniers, les bâtiments religieux représentaient les antres qui « avaient envenimé l'esprit du peuple espagnol » depuis des milliers d'années. Il fallait donc « extirper » les représentants de l'Église de leurs pouvoirs et de leurs fonctions<sup>44</sup>. Lorsque les miliciens et les miliciennes investirent les lieux, les horreurs de l'institution religieuse furent « découvertes » par le peuple. On dénonça alors

toute la gamme de monstruosités et d'aberrations qui étaient apparues sous les soutanes de ces édifices. De la sœur enceinte avec le ventre énorme et encombrant, attaché par les pieds et les mains jusqu'aux squelettes de petits êtres humains noyés dès leur premier souffle, l'Église respectait les lois dites divines, mais désobéissait aux lois humaines<sup>45</sup>.

Plus loin dans le même article du journal *Solidaridad Obrera*, les libertaires se vantèrent du fait que plus « aucune église, ni aucun couvent ne resta debout, mais à peine un ou deux pourcents des curés et des religieuses avait été mis hors d'état de nuire. [...] L'hydre religieuse n'est pas encore morte. Il convient d'en tenir compte pour l'établissement des objectifs futurs<sup>46</sup> ». Cependant, cette destruction des symboles religieux ne s'arrêta pas là, car il y avait, pour les révolutionnaires, une perspective constructive derrière toutes ces exactions. « Ce qui était auparavant un antre pour déformer les consciences et mettre en esclavage, est aujourd'hui un lumineux entrepôt, un garage ou un splendide syndicat<sup>47</sup> ». Les libertaires accusèrent même ceux qui défendirent l'intégrité des églises comme des

---

<sup>43</sup> Gabriele Ranzato, « Ambiguïté de la violence politique: la persécution religieuse durant la guerre civile espagnole (1936-1939) », *Cultures et Conflits*, Vol. 9, 1993, pp. 99-112.

<sup>44</sup> *Solidaridad Obrera*, page titre, 15 août 1936, 1ère page.

<sup>45</sup> *Solidaridad Obrera*, « "Las monjitas" », 26 juillet 1936, 4e page.

<sup>46</sup> *Ibid.*

<sup>47</sup> *Ruta*, « Los comunistas propugnan por la reapertura de las iglesias », 3 juin 1937, 4e page.

« sophistes », car il fut inconcevable de tolérer les ecclésiastiques qui ne tolérèrent pas eux-mêmes la révolution sociale espagnole<sup>48</sup>.

En ce qui concerne les communistes antistaliniens, leur position révolutionnaire ne les amena pas à cautionner n'importe quelle exaction. Dans un extrait de *La Batalla*, ils émirent une critique intéressante des violences ecclésiastiques. Pour eux, le simple fait de détruire des symboles religieux ne donnait aucun résultat concret pour la révolution qui exigeait tout de même la « destruction de l'Église comme institution sociale ».

Il y a celui qui confond lamentablement la vulgaire terreur avec la révolution. [...] Il y a celui qui croit, enfin, que la solution du problème de l'Église n'est nul autre que le fait d'incendier des temples et exécuter des ecclésiastiques. Ceci n'est qu'un concept purement terroriste, vulgairement terroriste de la révolution<sup>49</sup>.

Plus loin dans le même article, les poumistes défendirent tout de même leur adhésion à la terreur, mais pour faciliter l'atteinte de leur fin : la révolution. Cela représentait une « nécessité historique ».

Nous ne sommes pas des ennemis, nous le répétons, du terrorisme, de la violence, sans lesquels il n'y a pas de révolution possible. C'est précisément pour cela que nous sommes des ennemis inconditionnels d'un autre type de terreur qui se croit révolutionnaire, archi-révolutionnaire, mais qui est éminemment contre-révolutionnaire. [...] Pour cela, il n'y pas plus d'une manière consciemment révolutionnaire de le faire : en expropriant les exploités [...]. [...] Alors, qui doit entreprendre le terrorisme révolutionnaire ? La justice révolutionnaire. Les organes qui ont été créés à cette fin pour la révolution même. Tant au front qu'à l'arrière, tant sur le plan militaire que sur le plan social, les organes de défense, de salut public, de contrôle, d'enquête et les tribunaux populaires sont les seuls à être qualifiés pour administrer et appliquer la justice révolutionnaire<sup>50</sup>.

Ainsi, les actes de violence commis contre les simples symboles et non contre les structures mêmes de l'exploitation ne représentèrent que des vengeances personnelles qui méritèrent d'être dénoncées par le parti politique antistalinien. Tous les actes de violence commis sans l'assentiment des organes révolutionnaires devinrent une nuisance à la lutte révolutionnaire, voire la déshonorait. Bien que les actes de violence s'étant produits au tout

---

<sup>48</sup> *Ibid.*

<sup>49</sup> *La Batalla*, « Terrorismo revolucionario y terrorismo contrarrevolucionario : Nadie tiene derecho a aplicar actos individuales que deshonren la Revolución », 19 août 1936, 1ère page.

<sup>50</sup> *Ibid.*

début de la guerre fussent « compréhensibles et justifiables », un mois après l'éclosion de la révolution, ce genre d'exactions ne pouvaient plus être toléré; il fallait procéder à une normalisation et à une légalisation de la voie révolutionnaire<sup>51</sup>.

Il ne faut pas croire, cependant, que les responsables des organismes révolutionnaires implantés par les libertaires laissèrent libre cours à leurs membres de procéder à ce type de violence avec toute impunité. Même dans la presse anarchiste, dès le 27 juillet 1936, des appels à l'ordre furent lancés assez rapidement<sup>52</sup>. Les mots d'Antoine Gimenez, qui combattit sur le front d'Aragon avec les milices cénétistes, témoignent de ce désir de revenir le plus rapidement possible à « l'ordre révolutionnaire » :

[...] Il faut que je reconnaisse que les syndicats et les autres organisations révolutionnaires prirent vite leurs responsabilités, et tout rentra dans l'ordre. Les ateliers et les usines reprurent leurs activités, les commerces se transformèrent en centres de distribution. Comme dans toute révolte populaire, on avait ouvert les portes des prisons, mais tous les détenus n'étant pas des prisonniers politiques, on organisa des services de surveillance : il ne fallait pas que ce qui appartenait à tout le monde fût détourné au profit de quelques-uns<sup>53</sup>.

Du côté des staliniens et des socialistes, l'Église fut dénoncée, mais les excès des révolutionnaires aussi. Dans un article du 6 août 1936, les rédacteurs de *El Socialista* affirmèrent que l'Église avait clairement choisi son camp. Les « tonsurés » tiraient sur les miliciens et les miliciennes armés à partir du toit de leurs couvents. Au lieu de bénir les gens, les ecclésiastiques répandaient des malédictions. On accusa même l'Église d'avoir financé le coup d'État tout comme Gil Robles l'avait fait, mais en utilisant la dîme perçue auprès des fidèles<sup>54</sup>. Les staliniens affirmèrent pour leur part que « les mesures prises contre les couvents et les églises furent des mesures de défense militaire. Des préventions contre les attaques organisées depuis les monastères et les églises par les curés malfaiteurs, c'est-à-dire contre ceux qui [les] ont converti [...] en dépôts d'armes<sup>55</sup> ». Les forces

---

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> *Solidaridad Obrera*, « Confederación Regional del Trabajo de Cataluña : Federación Local de Sindicatos Únicos de Barcelona », 27 juillet 1936, 4e page.

<sup>53</sup> Antoine Gimenez et les Giménologues, *Les Fils de la Nuit : Souvenirs de la guerre d'Espagne (juillet 1936-février 1939)* suivi de *À la recherche des Fils de la Nuit*, L'insomniaque, Marseille, 2006, p. 38.

<sup>54</sup> *El Socialista*, « Limosnas para el crimen : La Iglesia, con los sublevados », 6 août 1936, 1ère page.

<sup>55</sup> *Mundo Obrero*, « Lo que defendemos en la lucha », 3 août 1936, 1ère page.

républicaines ne détruisirent donc pas ces lieux de culte pour le simple fait que d'être des forteresses ennemies, elles serviraient aussi à la reconstruction imminente. Lorsque les églises furent saisies, elles furent transformées en écoles, en lieux de repos, en hôpitaux et même en asiles pour les enfants<sup>56</sup>. Toutefois, pour les socialistes et les staliniens, ce parti pris de l'Église n'expliqua pas les exactions commises contre ces symboles du catholicisme, même si la haine du peuple contre ces institutions fut comprise, voire justifiable. Les petits serviteurs de la hiérarchie catholique ne représentèrent pas la menace pour les socialistes modérés et les staliniens; les opposants aux volontés du « peuple » furent plutôt le haut clergé<sup>57</sup>.

En ce qui concerne les républicains plus modérés, la critique contre l'Église se dit chrétienne plutôt qu'athée. On présenta une distinction entre les catholiques « sincères » et ceux qui ne le furent pas. « Les catholiques sincères, les hommes honorables qui encouragent les idées religieuses sont aux côtés de notre peuple et combattent avec lui<sup>58</sup> ». L'exemple des Basques, ultra-catholiques, fut abondamment cité afin de présenter des chrétiens qui comprirent parfaitement les enjeux de cette guerre<sup>59</sup>. D'un côté, il y eut les fidèles chrétiens et de l'autre, les représentants d'une institution corrompue qui devait revenir aux sources et pratiquer la charité comme la Bible l'entendait<sup>60</sup>.

Somme toute, devant un ennemi perçu de façon aussi exécrationnelle, comment fut-il possible de vouloir discuter avec lui ou même de le pardonner ? La guerre devait être menée jusqu'à sa conclusion ultime, soit la victoire militaire contre le fascisme. L'oubli et le pardon viendraient seulement lorsque l'ennemi serait éteint, lorsque l'exploitation n'existerait plus. « Lorsque nous leur aurons limé les ongles et les dents, nous pourrions penser à prendre soin d'eux. Avant, non, parce qu'ils nous mangeraient la main. Lénine nous l'avait déjà dit<sup>61</sup> ». Cette caractérisation de l'ennemi comme un monstre semant la misère sur son chemin contribua certainement à la tenue d'un discours violent à leur égard,

---

<sup>56</sup> *Ibid.*

<sup>57</sup> *Mundo Obrero*, « La iglesia beligerante : El alto clero, contra el pueblo », 21 juillet 1936, 1ère page.

<sup>58</sup> *Mundo Obrero*, « La República respeta y ampara a todos los católicos españoles », 3 décembre 1936, 2e page.

<sup>59</sup> *Mundo Obrero*, « La lealtad de los católicos y nacionalistas vascos », 27 août 1936, 1ère page.

<sup>60</sup> *El Liberal*, « Religiosidad », 7 novembre 1936, 3e page.

<sup>61</sup> *Claridad*, « Ni olvidar ni perdonar », 10 janvier 1937, 2e page.

mais aussi à l'application d'un tel discours contre ses représentants. Les violences ecclésiastiques représentèrent également un exemple concret de cette violence qui s'abattit sur un ennemi essentialisé. Toutefois, les moyens à employer contre cette « Église belligérante » divergèrent selon les idéologies présentes au sein du camp républicain, tout comme les interprétations des événements historiques qui marquèrent la conscience collective des Espagnols et des Espagnoles.

### **L'histoire : un modèle de violence exemplaire**

Un autre élément récurrent dans les justifications de la guerre et des exactions dans la presse républicaine consista à employer des événements historiques comme des exemples de l'emploi d'une « violence juste », voire réparatrice. Dans ses travaux, Núñez Seixas, affirme que des moments forts historiques connus par la majorité de la population servirent à mobiliser la population dans l'esprit d'une guerre nationale contre un envahisseur<sup>62</sup>. Que ce soit les épopées du Cid, la guerre d'indépendance de 1808 ou la *Reconquista*, l'histoire devenait un élément de mobilisation nationale, voire contribuait à la mise en place d'un discours tournant autour d'une lutte pour l'indépendance nationale et d'un nationalisme purement républicain. Les liens historiques dans le discours développé par l'historiographie se seraient donc principalement orientés autour des événements propres à l'histoire espagnole. De surcroît, l'histoire, comme un outil justificatif, entre en droite ligne avec le concept de « justifications instrumentales » développé par Sommier<sup>63</sup>. En passant par la Révolution française de 1789, la guerre d'indépendance espagnole, les guerres carlistes du XIXe siècle, la Grande Guerre, la Révolution russe de 1917, l'avènement de la République espagnole en 1931 et même par l'insurrection des Asturies de 1934, ces moments historiques rappelaient que la violence pouvait être employée à une fin positive, constructive et révolutionnaire. Cependant, pour les tenants du républicanisme, il faut noter que l'utilisation des événements entourant la création de la IIe République en Espagne servirent plutôt de point d'ancrage pour vanter la position pacifiste du gouvernement républicain, qui avait prouvé d'une certaine façon qu'il était possible de

---

<sup>62</sup> Xosé Manoel Núñez Seixas, *Fuera el invasor!: nacionalismos y movilización bélica durante la guerra civil española (1936-1939)*, Marcial Pons Historia, Barcelone, 2006, pp. 77-90

<sup>63</sup> Isabelle Sommier, *La violence révolutionnaire*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, Paris, 2008, pp. 1-19.

favoriser des changements sociaux sans provoquer une révolte populaire inévitablement violente. Il reste tout de même que leur analyse d'autres moments forts de l'histoire présenta l'emploi de la violence comme un mal nécessaire à l'époque, alors que, depuis les années 1930, le monde était entré dans une nouvelle phase historique qui permit de réformer le monde social et politique calmement et de façon ordonnée.

### **La Révolution française de 1789**

La Révolution française de 1789 comparée à la guerre civile espagnole a été l'objet de quelques travaux réalisés par des historiens et des historiennes. Le plus important est probablement celui de Díaz-Plaja<sup>64</sup>, qui défend les grandes similarités qui existent entre les deux événements révolutionnaires malgré la distance chronologique entre eux. Dans un sens plus général, Broué et Témime affirmaient que la terreur républicaine répondit aux mêmes réflexes de « peur » et de « défense » qui avaient existé pendant la Révolution française<sup>65</sup>. Pour ces derniers, cela correspondait aux « exigences comme aux fatalités de la guerre révolutionnaire<sup>66</sup> ». Dans le cadre des analyses des violences anticléricales, le parallèle entre la France révolutionnaire et l'Espagne républicaine a permis d'aboutir au cadre théorique qui avance que, dans les deux cas, les forces révolutionnaires cherchèrent à détruire les symboles d'un ancien régime jugé désuet. Ainsi, tout comme la décapitation de Louis XVI représentait une profonde rupture avec le système monarchique, l'incendie des bâtiments religieux dans la zone républicaine espagnole en 1936 agissait comme une rupture avec la domination du clergé sur la société espagnole<sup>67</sup>. Cependant, aucun travail historique ne semblerait avoir été réalisé quant à la place que tinrent les événements historiques de la Révolution française dans la logique discursive violente justifiée chez les républicains dans une perspective de paix, ce que nous tâcherons de faire dans cette sous-partie.

Pour les tenants de l'aboutissement de la révolution sociale en Espagne, il fut indéniable que la révolution de 1789 avait été un pas dans la bonne direction pour

---

<sup>64</sup> Fernando Díaz-Plaja, *Francia 1789-España 1936 : dos revoluciones y un paralelo*, Ediciones Rialp, Madrid, 1991, 218 pages.

<sup>65</sup> Pierre Broué et Émile Témime, *La révolution et la guerre d'Espagne*, Les Éditions de Minuit, Paris, 2000, p. 55

<sup>66</sup> *Ibid*, p. 55.

<sup>67</sup> Ledesma, *Delenda est Ecclesia...*, *op. cit.*, p. 18.

l'obtention de la liberté du peuple. Toutefois, ces « libertés » et ces « droits » relevèrent seulement de l'individu dans une perspective libérale. La liberté économique du peuple resta oubliée. Ainsi, une révolution favorisant la collectivisation et la démocratisation des moyens de production fut la façon de mettre fin à cette révolution incomplète. Pour les anarchistes, cela consista essentiellement à nier l'autorité politique, mais aussi l'autorité économique qu'ils avaient subi quotidiennement de leurs patrons<sup>68</sup>. La date du 14 juillet 1789 resta tout de même symbolique pour les révolutionnaires :

Ce symbole [la Bastille] de l'esclavage a été assiégé, conquis, incendié, détruit. Quand le symbole est détruit, il perd tout le charme qu'il avait. Le peuple se sentait libre, les chaînes avaient été ébranlées, le chemin vers la liberté tracé. [...] Vinrent des années de violence, mais aussi de résolution; de tempête, mais aussi le salut. Les anciens pouvoirs tombaient en ruines<sup>69</sup>.

Pour les républicains espagnols, les nationalistes perdirent leur opportunité de régler pacifiquement la question. Tout comme Turgot qui avait proposé des projets de réformes graduels, mais qui avait vu son initiative bloquée par l'immobilisme de la noblesse française, la République se vit placée devant le même scénario alors qu'elle proposa des réformes au lieu d'une révolution. « Bientôt, ils s'accorderont pour dire qu'ils avaient Turgot, mais qu'ils l'ont remplacé par Robespierre<sup>70</sup> ». Les violences de la Terreur servirent également de point d'appui pour justifier les violences commises contre « l'ennemi intérieur ». Celui-ci fut taxé d'appuyer les nationalistes derrière les lignes de front par le journal républicain *El Liberal*, ce qui justifia l'emploi de la terreur contre cet ennemi « invisible » mais tout de même présent. « Tout terrorisme exercé sur une masse obéit à l'état de la terreur d'un danger extérieur. Lorsque [...] le peuple de Paris envahit les prisons et exécuta des actes terribles de vindicte populaire, cela était causé par la menace d'une armée étrangère qui avait outrepassée les frontières [...]»<sup>71</sup>.

Sur le plan militaire, le combat héroïque mené par les révolutionnaires français contre les forces coalisées européennes servit de point de comparaison et d'inspiration pour

---

<sup>68</sup> *Tierra y Libertad*, « El comunismo anarquista como realización para los tiempos actuales », 17 juillet 1936, 2e page.

<sup>69</sup> *Solidaridad Obrera*, « De Francia : Un 14 de julio 1936. Burguesía y proletariado. ¿Reconciliación nacional? », 18 juillet 1936, 2e page.

<sup>70</sup> *El Socialista*, « Los suicidas : Robespierre sucedió a Turgot », 17 novembre 1936, 4e page.

<sup>71</sup> *El Liberal*, « La gran responsabilidad », 27 août 1936, 5e page.

le combat que menèrent alors les milices populaires contre l'armée régulière espagnole appuyée par les puissances fascistes d'Europe. Notons toutefois que les libertaires utilisèrent ces « milices populaires de la Révolution française » comme un argument contre la militarisation des milices en Espagne, car l'armée régulière et puissante de Napoléon n'avait pas pu éviter Waterloo, ni la chute de l'Empire français<sup>72</sup>.

Les luttes intestines de la Révolution de 1789 servirent également de point de référence pour les mêmes conflits qui existèrent au sein même du camp républicain. Les anarchistes purs et durs, qui prirent les armes en mai 1937 à Barcelone, employèrent l'exemple des événements précédant la prise des Tuileries en août 1793 pour justifier leur résistance à la contre-révolution républicaine : « [...] si les premiers jours de mai [1792] exaspérèrent les Parisiens pour la tolérance et la trahison de Mirabeau et de Mounier, qui utilisèrent un truquage pour sortir de la violence révolutionnaire, nos premiers jours de mai [1937] accusent la même dualité entre le peuple et les politiciens pour les mêmes raisons<sup>73</sup> ». Du côté des staliniens, des socialistes et des républicains, l'exemple de la réorganisation des nombreux comités jacobins en 1794 servit aussi de justification historique pour s'attaquer aux nombreux comités locaux mis en place par les révolutionnaires pendant l'été et l'automne 1936. Ces comités, « obstruaient le passage et, loin de constituer une force révolutionnaire, préparaient, avec ses excès et son manque de vision nationale, le chemin vers la contre-révolution<sup>74</sup> ».

Comme Díaz-Plaja<sup>75</sup> l'a bien démontré dans son étude, les amalgames et les analogies entre la guerre civile espagnole et la Révolution française pouvaient se faire aisément malgré la distance temporelle entre ces deux événements. Pour les républicains, cette conscience des liens existant entre le conflit qu'ils menaient et la Révolution française étaient bien réels. Que ce soit pour justifier les débordements violents contre les populations civiles et leurs opposants ou même pour alimenter la tension entre les différents groupes composant leur camp, les événements suivant 1789 en France servaient à justifier leurs agissements.

---

<sup>72</sup> *Solidaridad Obrera*, « Confederación Regional del Trabajo de Cataluña », 5 août 1936, 1ère et 2e pages.

<sup>73</sup> *El Amigo del Pueblo*, « "Los Amigos de Durruti" y el momento revolucionario », 26 mai 1937, 4e page.

<sup>74</sup> *Claridad*, « Comités y juntas », 27 décembre 1936, 1ère page.

<sup>75</sup> Díaz-Plaja, *op. cit.*

## **Le « Dos de Mayo » de 1808 et les guerres carlistes du XIXe siècle**

Pour la majorité des idéologies combattant dans le camp républicain, la guerre civile espagnole fut une forme de deuxième guerre d'indépendance nationale. Pour les Espagnols et les Espagnoles, le 2 mai 1808 représenta et représente toujours une date importante de leur résistance face à l'invasion napoléonienne de la péninsule ibérique. Ce titre paru le 2 mai 1937 dans le journal *El Liberal* témoigna du symbolisme de ce moment dans le cadre de la guerre : « deux mai, date symbolique : invasion et liberté!<sup>76</sup> ». Ces comparaisons entre 1808 et 1936 furent fréquentes pour l'ensemble du camp républicain, mis à part les révolutionnaires du POUM et de la CNT-FAI qui se refusèrent à employer un discours patriotique exaltant la nation. Cependant, cette fois-ci la lutte pour l'indépendance n'allait pas se limiter au territoire espagnol, elle allait avoir un impact jusque chez les envahisseurs fascistes : l'Allemagne et l'Italie. Les staliniens, usant d'un discours patriotique en lien avec leur stratégie de front populaire, défendirent cette vision d'une guerre d'indépendance qui prendrait une tournure internationale grâce à l'action du prolétariat mondial :

[Le peuple espagnol] continuera le combat, en versant son généreux sang comme en 1808, jusqu'à l'expulsion des envahisseurs de notre Patrie. L'Espagne a vaincu en 1808 contre l'armée de Napoléon. Cette année, avec la solidarité active des peuples qui ne veulent plus être esclaves, nous vaincrons les armées d'Hitler et de Mussolini. Leur déroute ne sera pas que partielle, elle signifierait aussi la libération du peuple italien et du peuple allemand, ouvrant dans le monde une ère de paix, de progrès et de bien-être<sup>77</sup>.

Un autre moment fort propre à l'histoire nationale espagnole émana des guerres carlistes qui avaient ravagé et divisé le pays pendant près d'un demi-siècle. Celles-ci furent considérées comme les premières guerres civiles ayant frappé la péninsule. La guerre de 1936-1939 fut présentée comme le troisième épisode de cette lutte sanglante entre les forces du progrès et les forces de la réaction : « En réalité, c'est la troisième guerre carliste qui trempe le sol espagnol de sang, mais ce sera la dernière. [...] Il ne peut y avoir aucune forme de société civile et de coexistence politique [entre les deux Espagne]. [...] Il ne doit

---

<sup>76</sup> *El Liberal*, page titre, 2 mai 1937, 1<sup>ère</sup> page.

<sup>77</sup> *Mundo Obrero*, « Como en 1808 el pueblo español derrotará a los invasores », 11 décembre 1936, 1<sup>ère</sup> page.

y avoir rien plus que la loi du Talion<sup>78</sup> ». Les ennemis du camp républicain furent souvent apparentés aux carlistes, « ancêtre direct du fascisme<sup>79</sup> ».

Il existait une conception qui affirmait qu'à force de vouloir limiter la division violente du pays et ne pas avoir procédé à l'éradication complète des ennemis carlistes plus tôt, les grands-parents des combattants de la guerre civile de 1936 leur avaient légué une guerre qui ne s'était jamais terminée. Cependant, cette fois-ci, les républicains furent résolus à y mettre fin pour de bon : « ils [les carlistes] veulent la guerre ? Alors il y aura une guerre! Mais elle sera à vie ou à mort et sans quartier. Une guerre pour en finir avec cette guerre<sup>80</sup> ». Les staliniens de *Mundo Obrero* lancèrent même un appel direct à leur barrer définitivement la route afin que « ces hordes carlistes ne puissent jamais plus passer sur les routes d'Espagne dans l'histoire. Que jamais plus ces fauves de "requetés"<sup>81</sup> reviennent à relever leur tête. Tout le monde, hommes et femmes; jeunes et vieux, debout et rempli de rage contre ces bêtes sanguinaires<sup>82</sup> ». Ultimement, pour éviter un bain de sang plus tard, les républicains crurent qu'il fallut placer toutes leurs énergies dans la guerre qu'ils menaient afin d'en finir une fois pour toutes avec les guerres carlistes.

### **La Grande Guerre**

Même si l'Espagne avait été neutre lors de la Grande Guerre, il semble que la violence de cette guerre dite « moderne » ait réussi à affecter, voire traumatiser les Espagnols et les Espagnoles. Le pays ibérique faisait malgré tout partie de l'ensemble européen et adhérait au mouvement culturel de l'époque voulant dénoncer les excès de violence de cette guerre qui avait causé tant de mal au continent. Cependant, le conflit avait laissé ses marques, car les horreurs de la Grande Guerre avait répandu dans l'esprit de plusieurs hommes y ayant combattu « les instincts de la destruction qui ont donné forme, politiquement et socialement, au fascisme<sup>83</sup> ». Des gens défendaient, dès 1936, la thèse

---

<sup>78</sup> *Claridad*, « En el frente rebelde : La ley del Tali6n », 5 août 1936, 1ère page.

<sup>79</sup> *El Liberal*, « Sin condiciones. ¡A rendirse! ¡A rendirse! », 30 juillet 1936, 8e page.

<sup>80</sup> *El Liberal*, « Vencida la sublevaci6n, se encienda la guerra civil : No importa lo que dure si se acaba con ella de una manera definitiva », 19 août 1936, 1ère page.

<sup>81</sup> Selon l'*Encyclopaedia Universalis*, les requetés furent les soldats carlistes qui combattirent pour « Dieu, la patrie et le roi ». Il s'agit d'un régiment de troupes carlistes en Navarre, dont le nom fut généralisé plus tard à l'ensemble des troupes monarchistes.

<sup>82</sup> *Mundo Obrero*, « Las hordas carlistas se lanzan al bandidaje », 24 juillet 1936, 4e page.

<sup>83</sup> *Tierra y Libertad*, « Barbarie : El fascismo es enemigo de la cultura », 28 novembre 1936, 6e page.

soutenue plusieurs décennies plus tard par l'historien George Mosse<sup>84</sup>. Ici encore, la guerre civile espagnole fut présentée comme une itération d'une ancienne guerre.

[Cette] guerre, reproduction sur notre sol de la guerre mondiale de 1914, est d'une cruauté que seuls ceux qui ont de tout temps combattu pour la paix dans le monde pouvons imaginer. Mais la guerre nous a été imposée par ceux que nous avons toujours dénoncé comme ses provocateurs. Nous, les communistes, avons toujours dit que le fascisme était la guerre<sup>85</sup>.

Cependant, les leçons tirées de cet événement tragique divergèrent selon les idéologies qui utilisaient la Grande Guerre comme appui historique de la violence et de la guerre. Pour les révolutionnaires, incluant cette fois les staliniens et les socialistes de gauche, la guerre de 1914 fut présentée dans une logique purement prolétarienne, dans laquelle les soldats enrôlés dans les armées ayant combattu sur les divers fronts ne représentèrent que de la chair à canons mise en uniforme par la bourgeoisie capitaliste. Du côté des anarchistes, on affirma justement qu'il fallait éviter de tomber dans le même piège qu'en 1914-1918, où on avait tenté « d'agglutiner le prolétariat et la bourgeoisie avec le mythe de l'intérêt sacré et de la défense nationale ». En utilisant l'exemple de la Grande Guerre, où les Alliés avaient voulu écraser la puissance allemande, les anarchistes, crurent qu'il fallait continuer dans cette lignée de guerre à fond, « mais sans reléguer [leurs] objectifs qui visaient à atteindre la plus grande liberté économique et sociale possible comme garantie de ne pas revenir à cette étape hésitante et dramatique qui a précédé le fascisme [en Espagne]<sup>86</sup> ». Le récit des poumistes sur la Grande Guerre, quant à lui, servit essentiellement à critiquer leurs opposants socialistes réformistes, en plus de s'attaquer durement à la bourgeoisie et au capitalisme qui furent les causes même de la guerre.

Les leaders de la IIe Internationale n'ont rien fait pour l'empêcher. Ils ont voté les crédits de guerre en Allemagne et, après l'assassinat de Jaurès en France, se sont placés aux côtés de son impérialisme [en trahissant] le socialisme et les masses ouvrières. Ils ont cédé au chauvinisme et à l'union sacrée. [...] Pour nous, il n'y a qu'une seule manière d'empêcher la guerre, d'en finir avec la guerre : c'est avec la destruction du régime qui l'engendre, du

---

<sup>84</sup> George Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme: la brutalisation des sociétés européennes*, Hachette Littératures, Paris. 2003, 291 pages.

<sup>85</sup> *Mundo Obrero*, « Dolores y sacrificios de la guerra : A pesar de todo, venceremos », 2 décembre 1936, 1ère page.

<sup>86</sup> *Ruta*, « J. Santana Calero, por la FIJL », 17 avril 1937, 4e page.

régime capitaliste avec toutes ses contradictions; avec le triomphe de la révolution socialiste<sup>87</sup>.

S'inspirant de Lénine et de Trotsky, ils allèrent ainsi encore plus loin dans leur argumentation en affirmant que ce seraient les guerres civiles révolutionnaires et insurrectionnelles qui mettraient fin aux guerres mondiales entre les peuples.

Même pour les socialistes de gauche, l'échec de la IIe Internationale devait servir de leçon. « Nous devons établir le principe que si les travailleurs empoignent une autre fois les armes en défense du pays, ils ne combattront pas comme en 1914 pour les intérêts de la bourgeoisie, ils se battront pour leurs propres intérêts et ne se démobiliseront pas jusqu'à ce que les capitalistes eux-mêmes n'aient pas payé leurs comptes<sup>88</sup> ». Pour les communistes staliniens, la mobilisation des brigades internationales comprenant, entre autres, des Français, des Britanniques, des Étatsuniens, des Allemands et des Italiens représenta un spectacle inoubliable. Ils furent fort heureux d'avoir réussi à mobiliser, sous la bannière de l'antifascisme, une aussi grande quantité d'anciens combattants volontaires s'étant entretués pendant quatre ans et qui luttait maintenant « coude à coude<sup>89</sup> ».

En ce qui concerne les républicains et les socialistes modérés, leur perception de la Grande Guerre fut totalement différente de celle de leurs confrères. Dans le quotidien *El Liberal* et *El Socialista*, la cause des Alliés fut présentée comme une lutte pour la démocratie et la liberté. L'expression « union sacrée », si caractéristique de la mobilisation nationale des pays en guerre entre 1914 et 1918<sup>90</sup>, fut courante à la une des journaux républicains<sup>91</sup>. On compara même le moral des troupes défendant Madrid aux Alliés sur le front français entre 1914 et 1918, « parce que maintenant comme avant, nous nous battons pour des idéaux plus que pour des intérêts, pour la liberté des peuples plutôt que pour

---

<sup>87</sup> *La Batalla*, « Vigésimo segundo aniversario de la Gran Guerra : La revolución obrera contra la guerra imperialista », 2 août 1936, 4e page.

<sup>88</sup> *El Socialista*, « El gran problema : ¿Puede el proletariado ser pacifista? », 19 juillet 1936, 6e page.

<sup>89</sup> *Mundo Obrero*, « Puesto avanzado : En Madrid, primera línea de la paz y de la civilización. La unidad antifascista en acción », 16 décembre 1936, 1<sup>ère</sup> page.

<sup>90</sup> Pour davantage d'information concernant l'origine du terme « union sacrée » en France lors de la Grande Guerre, consulter : Jean-Jacques Becker, « Union sacrée et idéologie bourgeoise », *Revue historique*, #535, 1980, pp. 65-74.

<sup>91</sup> *El Liberal*, « Factores de la victoria : El gobierno, reforzado », 3 novembre 1936, 1<sup>ère</sup> page; *El Socialista*, page titre, 5 novembre 1936, 1<sup>ère</sup> page ou *El Liberal*, « ¡Unanimidad admirable! ¡Es la "unión sagrada" de los pueblos libres! », 23 août 1936, 1<sup>ère</sup> page.

l'expansion coloniale, pour l'autodétermination du pays plutôt que pour assurer la domination d'un empereur<sup>92</sup> ». Cette vision plutôt positive des résultats de la guerre malgré la désillusion de 1919 pourrait notamment s'expliquer par l'adhésion de certains libéraux espagnols à la cause des Alliés malgré la neutralité de leur nation dans ce conflit<sup>93</sup>. La guerre menée contre les forces franquistes fut considérée juste et nécessita ainsi la mobilisation de toutes les ressources à la disposition de la République pour assurer la victoire. D'autant plus que celle-ci exprima la « légitime représentation du peuple démocratique » qui donna une voix à toutes les idéologies présentes au sein de l'Espagne républicaine. Ce fut donc cette même République qui devait diriger une campagne d'union sacrée afin de repousser les factieux et les envahisseurs du « fascisme international<sup>94</sup> ». Finalement, les socialistes modérés avancèrent même que la victoire fut simplement une question de temps car, tout comme l'Allemagne avait attaqué le Belgique neutre en 1914, les nationalistes espagnols avaient perdu toute crédibilité à cause des « monstruosités » et de la brutalité commises contre les populations civiles. « Bien avant de perdre matériellement la guerre, l'Allemagne l'avait déjà perdue moralement à la vue du monde entier<sup>95</sup> ». Cette logique de « défaite morale » s'appliqua donc aussi aux armées franquistes. À l'opposé, les républicains se présentèrent comme moralement supérieurs, car ils aspiraient à ramener la tranquillité sur tous les territoires reconquis aux nationalistes sans semer la discorde ou la terreur<sup>96</sup>.

### **La Révolution russe de 1917**

Un autre événement qui se produisit un peu avant la fin de la Grande Guerre eut aussi une grande répercussion dans l'esprit de tous les révolutionnaires d'Europe, incluant les Espagnols. Il s'agit de la Révolution bolchévique de 1917 en Russie. Dans leur livre, Broué et Témime abordent rapidement en note de bas de page les connaissances qu'avaient

---

<sup>92</sup> *El Liberal*, « La moral combativa : Es cada día más elevada, y se exaltara más cuanto más dificultades tenga que vencer », 16 août 1936, 1ère page.

<sup>93</sup> Archilés Cardona Ferran, « Una nación descamisada: Ortega y Gasset y su idea de España durante la Primera Guerra Mundial (1914-1918) », *Rúbrica Contemporánea*, Vol. 4, #8, 2015, pp. 29-47.

<sup>94</sup> *El Liberal*, « Factores de la victoria : El gobierno, reforzado », 3 novembre 1936, 1ère page.

<sup>95</sup> *El Socialista*, « De ayer a hoy : Madrid está sufriendo lo que parecía imposible y monstruoso », 18 novembre 1936, 1ère page.

<sup>96</sup> *El Liberal*, « No hay folletín, hay epopeya. La escribe el pueblo español en 1936 como en 1908 », 23 juillet 1936, 1ère et 2e pages.

Andrés Nin concernant la révolution russe et les liens qu'il fit entre cette dernière et cette révolution à laquelle il participait lui-même<sup>97</sup>. L'expérience révolutionnaire russe représenta donc un élément important pour planifier et organiser les prochaines tentatives révolutionnaires dans l'esprit de l'ensemble de la gauche européenne. Toutefois, malgré la commotion provoquée par la Révolution russe de 1917, peu d'historiens ou d'historiennes semblent avoir porté une attention particulière à la place que cet événement historique prit dans le discours public des révolutionnaires espagnols. Il existe tout de même une étude traitant de l'image de la révolution bolchévique chez la gauche espagnole au moment même où les événements se déroulaient. Ce qu'on y apprend, c'est qu'il y aurait eu une rupture entre le socialisme espagnol du PSOE qui rejeta assez rapidement le « maximalisme léniniste » et plusieurs secteurs sociaux et révolutionnaires espagnols qui conçurent les événements russes comme une possible prémonition de ce qui pouvait se produire en Espagne<sup>98</sup>. Cette analyse permet de mieux expliquer la relative faiblesse des mouvements communistes affiliés à la 3<sup>e</sup> Internationale en Espagne dans la période d'entre-deux-guerres. Pourtant, il ne semble pas y avoir de travaux historiques réalisés à ce jour concernant la place importante que tint l'exemple historique de la révolution bolchévique dans le discours de la gauche espagnole pendant la guerre civile.

L'exemple de la Révolution russe fut abondamment évoqué dans la presse républicaine, notamment pendant le mois de novembre 1936, alors que les armes soviétiques permirent aux défenseurs de Madrid de tenir bon face à l'offensive intensive des armées franquistes. Dans le discours, il s'agit d'un élément très important servant à justifier la violence de la lutte actuelle contre l'ennemi, mais aussi de la nécessité de mener violemment une révolution.

Il n'y a pas plus de vingt ans, un autre peuple rempli de ferveur par la justice de sa cause – il n'est pas nécessaire de citer son nom – se lança à la conquête d'un nouvel ordre social de façon violente, alors que les votes du suffrage n'étaient que des papiers trempés par les autocrates qui détenaient le pouvoir. Ce peuple a dû conquérir son salut avec son propre

---

<sup>97</sup> Broué et Témine, *op. cit.*, p. 69 et p. 71

<sup>98</sup> Celso Jesús Almuiña Fernández, « La imagen de la revolución rusa en España (1917) », *Investigaciones históricas : Época moderna y contemporánea*, #17, 1997, pp. 207-218.

sang, mélangé à celui des tyrans. Alors, maintenant, les Espagnols [...] peuvent seulement conquérir le bien-être du peuple par l'entremise d'une lutte cruelle et sans quartier [...]<sup>99</sup>.

La presse demanda carrément d'imiter l'exemple russe qui avait réussi à créer un État prolétarien grâce à sa « lutte héroïque » contre la « réaction et le capitalisme international ». La lutte menée en guerre civile par l'Espagne reposa alors sur les mêmes problèmes et les mêmes principes pour lesquels les Russes avaient lutté 19 ans plus tôt lors de leur propre guerre civile<sup>100</sup>. Pour les révolutionnaires, l'éclatement de la révolution d'octobre 1917 avait eu pour effet de plonger le continent européen dans un

constant va-et-vient des forces sociales promouvant une rénovation de fond en comble des relations de production. Le feu sacré révolutionnaire partit de Russie et à mesure que les populations du continent, réagissant contre la brutalité et la furie guerrière, ont organisé une réponse énergique contre les pouvoirs capitalistes qui immolaient des millions d'êtres humains<sup>101</sup>.

Ainsi, les prolétaires n'étaient plus dupes et n'allaient pas tomber dans le piège patriotique comme durant la Grande Guerre. La classe ouvrière espagnole devait servir une autre leçon à la bourgeoisie tout comme les Russes l'avaient fait en 1917 en répondant à la menace d'une guerre par la révolution. Encore une fois, l'histoire victorieuse de l'URSS servit de justification pour affirmer que la révolution espagnole défendue dans le cadre d'une guerre civile serait victorieuse elle aussi<sup>102</sup>.

Tant à l'échelle nationale qu'internationale, tout mouvement révolutionnaire entraînerait inévitablement son mouvement contre-révolutionnaire. Encore une fois, l'exemple de la résistance des révolutionnaires russes face à la tentative d'invasion des puissances occidentales servit de source d'inspiration pour organiser la défense du « prolétariat ibérique ». Seule l'action directe des travailleurs put mettre fin aux desseins contre-révolutionnaires des nationalistes et des puissances fascistes qui les appuyèrent. L'appel à la solidarité du prolétariat international fut clair : « accordez-nous votre aide

---

<sup>99</sup> *El Liberal*, « Discurso pronunciado por D. Adolfo Vázquez Humasqué ante el micrófono del quinto regimiento de milicias », 7 novembre 1936, 6e page.

<sup>100</sup> *Boletín Oficial del Consejo de Aragón*, « ¡Hay que salvar Madrid! », décembre 1936.

<sup>101</sup> *Solidaridad Obrera*, « La revolución española es un jalón de la revolución mundial : El proletariado del mundo entero ha de solidarizarse con los trabajadores españoles », 13 août 1936, 1ère page.

<sup>102</sup> *Ruta*, « Contra la guerra : Revolución », 21 janvier 1937, 7e page.

directe, alors que nous donnerons notre sang pour abattre l'ennemi universel du prolétariat<sup>103</sup> ». On affirma même que les fameux contre-révolutionnaires ayant aidé les Blancs russes entre 1917 et 1921 furent de retour parmi les fascistes espagnols et furent placés sous les ordres directs de la « cléricaille indigène<sup>104</sup> ».

La Révolution russe servit aussi de point de référence pour les antistaliniens afin de critiquer la dérive idéologique des staliniens depuis leur adoption de la stratégie de fronts populaires. « À l'époque de Lénine, l'Internationale communiste aurait adopté une position absolument contraire, elle aurait défendu la révolution espagnole jusqu'à ses ultimes conséquences<sup>105</sup> ». Même son de cloche chez les anarchistes qui ne nièrent pas le fait que la Révolution russe ait permis le renversement du tsar et de l'autocratie en Russie. Cependant, cette insurrection populaire avait été remplacée par la dictature rouge, qui avait « habilement surmonté les premières conquêtes populaires, en promettant de "légaliser", d'assurer et d'amplifier l'expropriation des terres et outils de travail que le peuple avait réalisé [...]»<sup>106</sup> ». Finalement, ces forces contre-révolutionnaires avaient plutôt utilisé de leur prestige parmi les masses populaires afin de s'ériger à titre de « maîtres de la situation » et avaient procédé à la destruction des acquis de la révolution. Le parallèle avec la position des staliniens présentée comme « contre-révolutionnaire » par les anarchistes et les antistaliniens espagnols était évident, l'histoire tragique de l'URSS allait se reproduire et il fallut éviter qu'elle survînt à nouveau. « [Nous combattons] à feu et à sang nos menchéviques, [...] ceux-ci se couvrent de la cape révolutionnaire pendant qu'ils combattent en fait la révolution socialiste qui s'opère actuellement dans notre pays<sup>107</sup> ».

Nous pourrions être portés à croire que seuls les tenants de la révolution sociale et du communisme en Espagne commémorèrent les événements de 1917 en Russie. Cependant, grâce au prestige acquis par l'URSS à la suite de l'envoi d'armements et de

---

<sup>103</sup> *Ruta*, « Un solo camino : acción directa. Una sola fuerza : los trabajadores. A nuestros hermanos del mundo », 18 février 1937, 3<sup>e</sup> page.

<sup>104</sup> *Solidaridad Obrera*, « Hay que aplastar el fascismo antes de la entrada a la estación de invierno », 27 août 1936, 1<sup>ère</sup> page.

<sup>105</sup> *La Batalla*, « Lejos de acercarnos a la guerra la Revolución española nos aleja de ella », 11 août 1936, 1<sup>ère</sup> page.

<sup>106</sup> *Solidaridad Obrera*, « Constataciones : Rusia y España », 8 août 1936, 8<sup>e</sup> page.

<sup>107</sup> *La Batalla*, « El menchevismo catalán continúa su obra criminal de provocación », 19 novembre 1936, 1<sup>ère</sup> page.

soutien technique aux forces républicaines, des modérés comme Companys défendirent eux aussi l'héritage de la lutte menée par le peuple russe :

Le grand peuple russe s'est libéré grâce à la volonté et à l'énergie d'une quantité admirable de chefs de file [de la révolution] et de l'unité inébranlable d'hommes dotés d'une trempe d'acier et d'une âme de géant. La Russie a vécu des moments difficiles, mais elle a vaincu. Elle a vaincu parce qu'elle [...] avait un désir ardent de rencontrer le salut et de reposer en paix<sup>108</sup>.

### ***L'avènement de la IIe République espagnole***

Plus près dans le temps pour les belligérants de la guerre d'Espagne, l'avènement de la République espagnole en avril 1931 servit comme repère historique important dans l'argumentation employée par les journaux républicains. D'un côté, les révolutionnaires critiquèrent le changement social réalisé pacifiquement et, de l'autre, ce moment historique prouva la bonne foi et la volonté pacifique des républicains réformistes.

Les anarchistes, qui avaient refusé de collaborer avec la République dès le départ, ne mâchèrent cependant pas leurs mots pour la critiquer.

Nous ne voulons pas tomber dans l'abîme de la barbarie étouffante du fascisme. Nous ne voulons pas non plus régresser à une République, où nous n'avons rien gagné, dans laquelle nous restions tant exploités et persécutés, tant opprimés et humiliés comme avant son avènement. Ce que nous voulons c'est l'implantation du vrai socialisme. [...] Nous vivons comme des êtres libres et égaux ou nous resterons avec les armes entre les mains. Nous matérialiserons la consigne du prolétariat mondial : pain et liberté pour tous!<sup>109</sup>

La critique ne s'arrêta pas là. On accusa les républicains de s'ériger à titre de « paladins des libertés régionales, qui ont plutôt contribué au renforcement de l'État centralisateur; ils prétendaient s'ériger en créateurs de l'Armée démocratique et ont plutôt préparé indirectement et inconsciemment le mouvement factieux qui ensanglante présentement l'Espagne<sup>110</sup> ». Ainsi, la République ne méritait pas une goutte de sang anarchiste, ni une seule goutte de leur sueur, leur opposition au régime républicain était affirmée et présentée

---

<sup>108</sup> *Claridad*, « Un vibrante discurso del señor Companys », 9 novembre 1936, 6e page.

<sup>109</sup> *Tierra y Libertad*, « ¡Proletarios del mundo : Solidaridad! Por la Libertad. Por la Revolución », 19 décembre 1936, 8e page.

<sup>110</sup> *Ruta*, « Hay que arrancar todos los privilegios a la burguesía », 18 mars 1937, 2e page.

de façon évidente<sup>111</sup>. Les libertaires espagnols critiquèrent également l'inaction républicaine lors d'actions violentes évidentes commises par certains militaires qui rejoignirent plus tard le soulèvement du 18 juillet 1936. Par exemple, on leur demanda pourquoi ils n'avaient pas fusillé le général Sanjurjo qui avait été coupable d'avoir fomenté la rébellion du 10 août 1932 : « après avoir causé à la République tant de malheurs, il restait en conditions de recommencer ». Plus loin dans le même extrait, les rédacteurs de *Solidaridad Obrera* utilisèrent cet exemple de la courte histoire de la République afin de justifier les exécutions de tous les autres chefs militaires qui tomberaient entre les mains des autorités républicaines : « du sergent au général, tous ceux qui se sont levés contre les libertés du peuple, en défense de la bourgeoisie, doivent être fusillés<sup>112</sup> ».

Du côté du POUM, on affirma clairement que la conquête pacifique du pouvoir fut une erreur flagrante. Plusieurs avaient été commises par les républicains, selon l'organisation politique marxiste.

La première grande erreur, a été de vouloir éviter les violences et l'effusion de sang à l'avènement de la République. Nous, qui ne sommes pas des sanguinaires, ni par tempérament; ni par principe, nous disions alors, qu'à vouloir éviter de verser le sang du roi et de ses partisans, cela nous obligerait à verser, plus tard, des torrents de sang. Et c'est ainsi que, par la faute des républicains, aujourd'hui, l'Espagne presque entière est en train d'être mise à sang<sup>113</sup>.

Les antistaliniens affirmèrent haut et fort que la réforme ne changeait strictement rien. Ce dont l'Espagne eut besoin en 1931, ce ne fut pas de simples réformes, mais des transformations radicales<sup>114</sup>. Or, seules les révolutions violentes permettraient, selon eux, de proposer des changements qui sauraient perdurer dans le temps. Pour le POUM, tout le mérite de la banqueroute des fascistes dans les rues de Barcelone et de Madrid en juillet 1936 revint aux travailleurs qui avaient pris les armes, alors que les républicains ne purent qu'applaudir la classe ouvrière d'avoir sauvé le régime. Contrairement à la bourgeoisie française en 1789, la bourgeoisie espagnole avait failli à son rôle historique de mener à

---

<sup>111</sup> *Ruta*, « Nosotros no podemos morir por la Democracia Republicana : únicamente por la Revolución Proletaria », 25 mars 1937, 5e page.

<sup>112</sup> *Solidaridad Obrera*, « Los caballeros sin honor », 25 juillet 1936, 4e page.

<sup>113</sup> *La Batalla*, « Los actos de Castellón y Valencia : Importantes discursos de los camaradas Gorkin y Nin », 1er septembre 1936, 1ère page.

<sup>114</sup> *La Batalla*, « Gil Robles anunció la revolución », 8 août 1936, 3e page.

bien la révolution démocratique, car, depuis 1931, « seuls les ouvriers et les paysans [pouvaient] la faire<sup>115</sup> ». Pour prouver cette incapacité historique de la bourgeoisie espagnole, le quotidien *La Batalla* présentait la République de 1873 qui se solda par la Restauration, la République de 1931 qui donna lieu au « *bienio negro* » et le résultat de six mois d'un gouvernement de *Frente Popular* qui conduisit au soulèvement des militaires.

Pour certains socialistes, la République eut également son lot de responsabilités pour les attaques qu'elle avait subies. Tout d'abord, elle avait fait l'erreur de maintenir intacte l'armée espagnole qui existait avant l'avènement du régime républicain. Les forces armées étaient donc restées les représentantes des classes réactionnaires et contre-révolutionnaires. Les causes du conflit étaient là, mais puisque les socialistes et tous les autres membres du camp républicain se retrouvèrent dans une guerre sanglante, il fallait continuer le combat : « l'effusion de tant de sang généreux peut seulement se justifier s'il sert pour amasser et consolider les ciments d'un nouvel État franchement révolutionnaire<sup>116</sup> ». Une autre erreur flagrante commise par les républicains selon le socialiste Ángel Galarza fut d'avoir convoqué l'Assemblée constituante en 1931 : « une révolution ne se fait pas avec des assemblées; elle se fait en dehors des assemblées, et les assemblées, représentation du peuple, donnent forme aux nouvelles propositions essentialisées par les comités révolutionnaires<sup>117</sup> ». Plus loin, Galarza affirma même que l'Assemblée constituante de 1931 avait accordé une tribune pour les contre-révolutionnaires qui purent démolir la République de l'intérieur bien avant de se rebeller par la voie des armes. Pour leur part, les caballéristes affirmèrent que si la proposition de Caballero lui-même, soit d'armer le peuple pour défendre les acquis révolutionnaires, avait été écoutée dès le départ, « des jours de combat et des rivières de sang prolétarien auraient été sauvés en Espagne<sup>118</sup> ».

---

<sup>115</sup> *La Batalla*, « El grandioso mitin del Gran Price : El POUM define, con toda claridad revolucionaria, su posición política en estos momentos », 8 septembre 1936, 1ère page.

<sup>116</sup> *Claridad*, « Hacia un nuevo Estado revolucionario », 1er août 1936, 1ère page.

<sup>117</sup> *Mundo Obrero*, « En el campo de Mestalla, ante cien mil espectadores, el pueblo valenciano ratifica su inquebrantable adhesión al frente popular », 24 août 1936, 4e page.

<sup>118</sup> *Claridad*, page titre, 30 juillet 1936, 1<sup>ère</sup> page.

Les républicains, quant à eux, utilisèrent les événements entourant l'avènement de la IIe République espagnole à une tout autre fin. Ángel Ossorio Gallardo, un républicain de tendance démocrate et chrétienne, dénonça discrètement les critiques des révolutionnaires contre le moment « historique » du 14 avril 1931 en affirmant que : « quelques-uns tentent de censurer que celui-ci se fit dans la paix, sans effusion de sang [...] »<sup>119</sup>. Dans le quotidien *El Liberal*, on affirma même que la République avait suscité l'admiration de toute l'Europe et de l'Amérique en ayant aboli une « monarchie séculaire » sans avoir versé une seule goutte de sang. L'admiration subsista face à la rapidité avec laquelle les forces pro-républicaines avaient repoussé le coup d'État des militaires, alors que celui-ci avait causé la surprise générale dans le pays<sup>120</sup>. Cette adhésion massive de la population à la défense de la République montrait la légitimité incontestable d'un régime politique émanant de la volonté populaire<sup>121</sup>. La réaction des militaires face aux réformes mises en place par le « *bienio liberal* » fut incompréhensible pour les républicains. Celles-ci s'étaient faites, selon leurs dires, dans le plus grand respect pour les classes privilégiées. Toutefois, Sanjurjo avait tout de même préparé une révolte violente contre le gouvernement en 1932. La République avait préféré « être respectée que de semer la crainte, et a pardonné les insurgés et les a amnistiés par la suite<sup>122</sup> ». Malgré cela, l'insurrection militaire de juillet 1936 se produisit. Plus loin dans le même extrait, les rédacteurs de *El Liberal* défendirent l'intégrité du gouvernement de la République qui n'avait semé la terreur sur aucune partie du territoire qu'il contrôlait depuis le début de la guerre.

[...] [L'État] gouverne avec la loi en main; si l'on veut commettre quelconque abus, il est évité; si nous ne pouvons pas l'éviter, il est corrigé et sanctionné avec une rigueur extrême. [...] Si [cette guerre] se prolonge plus longtemps que prévu, il se peut que la terreur s'impose à l'arrière-garde, mais les responsables de celle-ci seront ceux qui ont déclenché le soulèvement [contre la République] et ceux qui, même vaincus, refusent de se rendre<sup>123</sup>.

---

<sup>119</sup> *Mundo Obrero*, « El magnífico discurso pronunciado anoche por don Ángel Ossorio y Gallardo », 6 septembre 1936, 4e page.

<sup>120</sup> *El Liberal*, « No hay folletín, hay epopeya. La escribe el pueblo español en 1936 como en 1908 », 23 juillet 1936, 1ère et 2e pages.

<sup>121</sup> *El Socialista*, « Efemérides honrosas : Ningún sacrificio, aunque lo parezca, resulta estéril », 15 décembre 1936, 1ère page.

<sup>122</sup> *El Liberal*, « No quisieron respetar la República y tendrán que temerla : ¡Cúmplase la justicia inexorable del pueblo! », 25 août 1936, 1ère page.

<sup>123</sup> *Ibid.*

Dans cet extrait, nous pouvons donc constater la volonté de traiter avec sérieux la rébellion contre le gouvernement de la République, et ce, en tentant de le faire sous le couvert de la loi. Cependant, la terreur « légale » resta une carte que les républicains conservaient dans leur jeu. De plus, les tenants du républicanisme en Espagne dénoncèrent la rébellion des militaires – les fameux *pronunciamentos* – comme un relent du passé qui ne devrait plus exister. Dorénavant, « avec la République, était né un nouveau Pouvoir : celui de la foi en son propre destin; celui d'un idéal; celui de la volonté collective décidée à s'imposer; celui des principes qui illuminent et qui réchauffent l'âme [...]»<sup>124</sup>. Il ne fut donc plus possible de renverser par la force un gouvernement qui ne plaisait pas à certains puisque la démocratie parlementaire du régime en place garantissait que la voix de tous soit entendue. L'État reposait maintenant sur la légitimité populaire des « masses » et seules les élections pourraient déterminer un changement de régime.

Fidèles à leur position pro-républicaine, les staliniens utilisèrent une partie de l'argumentaire en faveur de l'avènement de la République en avril 1931 afin de défendre l'unité des socialistes, des syndicalistes, des communistes et des libertaires pour aplatir le fascisme. Selon Dolores Ibárruri ou la « *Pasionaria* »<sup>125</sup>, cette union permettrait ainsi de « consolider la République démocratique, qui s'est proclamée sans violence [...] et qui s'est sauvée de la même façon dans les urnes le 16 février 1936<sup>126</sup> ». La révolution démocratique qu'incarna la République de 1931 servit également d'argument contre les visées révolutionnaires des anarchistes et des poumistes qui allèrent trop loin au goût des staliniens. Dans une analyse de l'étape actuelle de la révolution espagnole, *Mundo Obrero* avança que :

Nous devons être conséquents. Pour vaincre le capitalisme, il faut être organisé. C'est de l'infantilisme pur de croire à l'implantation du communisme libertaire ou la dictature du prolétariat sans avoir atteint l'étape démocratico-bourgeoise. L'histoire nous enseigne

---

<sup>124</sup> *El Liberal*, « Manifiesto de Izquierda Republicana », 24 juillet 1936, 7e page.

<sup>125</sup> Militante et députée du PCE qui prononça le célèbre slogan « No pasarán » en parlant de l'avancée des colonnes fascistes de Franco. Elle prenait part aux décisions prises par le conseil central du parti.

<sup>126</sup> *El Liberal*, « ¡No llamemos al mal tiempo! España dispone libremente de sus destinos », 31 juillet 1936, 1ère page.

qu'on ne peut pas sauter les étapes. Nous devons précipiter le développement de la révolution, mais jamais ne provoquer des mouvements prématurés<sup>127</sup>.

Cette conception fut en droite ligne avec la vision marxiste selon laquelle l'histoire doit passer par des étapes inévitables. Contrairement aux poumistes, également marxistes, les staliniens crurent toujours que ce fut à la bourgeoisie de mener à bien la révolution démocratique-bourgeoise. Pour ce faire, il fallait continuer d'adhérer au projet républicain de 1931, et ce, même si les staliniens n'adhérèrent pas à ce projet républicain initialement.

### **La révolte des Asturies d'octobre 1934**

L'insurrection des Asturies en octobre 1934 représenta aussi un moment de l'histoire espagnole qui fut réutilisé à profusion par la gauche pendant la guerre civile afin de justifier le bien-fondé de l'emploi de la violence et des armes contre le gouvernement de droite deux ans auparavant. Les événements de 1934 et de 1936 furent vus comme inséparables l'un de l'autre. La guerre que les républicains menaient était simplement la suite logique de ce qui s'était produit dans les dernières années. Dans *Claridad*, on dénonça la position timide, allant parfois même jusqu'à la dénonciation, que la IIe Internationale avait prise contre le mouvement insurrectionnel de 1934 en Espagne. « [Les membres de l'Internationale] croyaient, hors de tout doute, que l'accès du fascisme au Pouvoir par une prétendue voie constitutionnelle ne justifiait pas la violence armée avec laquelle le prolétariat a voulu lui barrer le chemin [...]»<sup>128</sup>. Plus loin dans le même article, l'éditorial du quotidien continua ainsi : « la conduite du prolétariat espagnol doit servir de leçon aux travailleurs du monde entier et plus expressément aux pays européens qui ont renoncé de façon tacite à la raison suprême de la violence. Avec des gants blancs, il ne sera pas possible de désarmer ni d'arrêter le fascisme n'importe où<sup>129</sup> ». La révolte des Asturies fut glorifiée par toutes les idéologies du camp républicain comme un exemple d'une résistance armée justifiée, tout comme celle qu'elles menaient pendant la guerre civile. Toutefois, pour les socialistes modérés, il y avait certes une violence qui se « justifiait pour des raisons historiques [...] – le mouvement d'octobre 1934 peut servir d'exemple – [...] », mais cela ne donnait pas libre cours à une violence excessive que « certains ouvriers » causaient dans

---

<sup>127</sup> *Mundo Obrero*, « Congreso Provincial del Partido Comunista en Asturias », 18 juillet 1936, 5e page.

<sup>128</sup> *Claridad*, « La mejor solidaridad internacional », 6 août 1936, 1ère page.

<sup>129</sup> *Ibid.*

les rangs républicains. Pour *El Socialista*, il existait une frontière bien définie entre les violences justifiées collectivement et idéologiquement en opposition avec les violences dites personnelles, ne reposant que sur un désir de vengeance individuelle<sup>130</sup>. Pour d'autres républicains d'allégeance révolutionnaire,

depuis l'an 1931, lors duquel le monarque a été détrôné, l'unique exemple de chemin à suivre pour le prolétariat, était le 6 octobre 1934, durant lequel la classe ouvrière [...] s'est soulevée de façon révolutionnaire contre la bourgeoisie [...]. Maintenant, pour compléter la révolution sociale il est nécessaire de mener la guerre jusqu'au bout. Pour annihiler, non seulement politiquement mais aussi physiquement la bourgeoisie, il faut obtenir la victoire définitive de la classe ouvrière sur les champs de bataille. C'est ainsi, et uniquement comme cela, que nous atteindrons sa destruction absolue, rendant impossible sa résurrection<sup>131</sup>.

La référence au passé représenta alors un élément primordial pour les Espagnols et les Espagnoles pour justifier leur guerre et toutes les violences qui en découlaient. La plupart des événements historiques furent simplement représentés comme une continuité de ce qui n'avait pas pu être achevé auparavant. Le moyen employé, la violence, ne fut pratiquement pas remis en question, mis à part l'interprétation du républicanisme espagnol par rapport à l'avènement de la IIe République. L'histoire devint alors un moyen de donner une nouvelle vie à ces moments forts du passé et de les glorifier, tout en présentant une interprétation qui permet de justifier la position du camp républicain dans le cadre de ce conflit. La plupart des événements cités eurent en commun un combat qui transcenda toutes les époques, soit celui des opprimés qui brisèrent leurs chaînes pour retourner la violence que leurs oppresseurs leur avaient fait vivre sous leur régime de domination. D'ailleurs, le jour de la résistance du peuple espagnol face au coup d'État fomenté par les militaires et la droite, le 19 juillet 1936, fut même érigé comme un nouveau moment historique qui mérita d'être commémoré au même titre que les autres événements du passé<sup>132</sup>. Ce continuum de « lutte des classes entre opprimés et oppresseurs » existait depuis toujours si on se fie à l'interprétation présentée dans les journaux. Cependant, les républicains avaient

---

<sup>130</sup> *El Socialista*, « La conducta de la CNT : Insensata y daños para la clase obrera », 17 juillet 1936, 1ère page.

<sup>131</sup> *La Batalla*, « Llevar la guerra hasta el fin significa ultimar la Revolución social », 25 décembre 1936, 1ère page.

<sup>132</sup> *Claridad*, note en bas de page, 20 juillet 1936, 12<sup>e</sup> page. On faisait alors mention que « nos journées de juillet 1936 passeront à l'histoire comme une des pages les plus glorieuses, dures et sanglantes des grandes luttes pour la liberté populaire ».

maintenant la prétention d'y mettre fin pour de bon en assumant la violence de cette guerre et en la menant jusqu'à ses ultimes conséquences.

## **Conclusion de chapitre**

Pour les républicains, l'utilisation de la violence en temps de guerre contre leurs ennemis fut perçue comme la seule et unique manière de garantir la survie de la révolution sociale ou des idéaux républicains. Ce fut pour cela que la guerre fut considérée comme « juste » et ce qui expliqua toutes les violences qui furent concentrées sur le front de bataille. La première étape de cette logique fut la création d'un ennemi essentialisé dans le discours. Ce dernier fut alors présenté dans la presse comme la pire abomination dans le but précis de le déshumaniser et de convaincre la population que la guerre devait être menée jusqu'à la victoire complète de la République. De surcroît, la mobilisation de plusieurs événements historiques constitua un élément majeur de la justification de ces violences pour la presse républicaine. L'histoire donnait clairement des exemples qui devaient être reproduits. D'une certaine façon, si nous simplifions cette logique, cela revint à dire que si la violence avait fonctionné par le passé pour obtenir des gains positifs pour la population, il fut tout aussi légitime de retenter l'expérience aujourd'hui. À travers ces justifications, nous avons également pu avoir un aperçu de la plupart des idéaux que défendirent les républicains dans cette guerre défensive qu'ils crurent mener. Comme dans plusieurs épisodes violents de l'histoire, les protagonistes affirmèrent combattre pour des idées universelles qui transcendèrent les simples étiquettes idéologiques. On dit alors défendre la liberté, l'indépendance de la nation, le bien-être du peuple, l'égalité, etc., afin d'expliquer les violences qu'occasionna ce conflit tant à l'arrière qu'au front. Plus précisément, ce discours renvoya à une volonté de mener une guerre à fond, tout en défendant un retour à la paix, et ce, en se basant sur les idées pacifistes qui avaient été défendues par la gauche pendant la période de l'entre-deux-guerres. Cette acceptation de la violence comme moyen de mettre fin aux violences signifia-t-elle un rejet de l'idéal de paix qui existait en Europe dans les années 1930 ou bien une façon de parvenir à cette paix souhaitée ? Dans le prochain chapitre, nous nous pencherons sur ces arguments de paix qui subsistèrent en pleine période de guerre à l'échelle nationale.

## **Chapitre 3 : Un discours de paix en temps de guerre : l'échelle nationale**

Le hasard réserve parfois de belles surprises. Ce fut le cas en Espagne lors de la semaine précédant le coup d'État des militaires qui compta notamment de nombreuses célébrations pacifistes à Barcelone du 12 au 19 juillet 1936. Pour « couronner cette semaine contre la guerre », des discours publics de diverses figures de la gauche espagnole et française se donnèrent entre les murs de l'*Ateneo Enciclopédico Popular* de la cité catalane, « [...] initiant alors le commencement d'une campagne contre la guerre, qui éclatera très bientôt, pour mobiliser les masses travailleuses en faveur d'un de ses objectifs le plus humain du moment : la défense de la paix<sup>1</sup> ». Même si les Espagnols et les Espagnoles eurent conscience des troubles sociaux qui caractérisaient la vie politique de leur pays, ils et elles ne s'attendirent pas à ce que celle-ci leur tombât dessus le jour même où ces lignes furent écrites. La question de la paix est un thème récurrent dans le discours de la gauche espagnole, et encore plus une fois le conflit commencé. Nous débuterons donc ce chapitre en présentant brièvement les notions de paix positive et négative, cadre théorique qui sera appliqué tout au long de cette partie du mémoire. Ensuite, il sera question des conceptions de la paix selon les différentes idéologies du camp républicain et, pour finir, de leurs rapports avec les concepts d'ordre public et de « violence légitime de l'État ».

### **Les travaux académiques sur la recherche de la paix**

En 1969, Johan Galtung, a proposé de distinguer deux formes principales de paix, « positive » et « négative », renouvelant ainsi considérablement le champ de la recherche. Dans son article fondateur, le chercheur norvégien catégorisa deux types de violences : la violence directe (ou personnelle) et la violence structurelle<sup>2</sup>. Cette première se rapporte essentiellement à la simple violence que nous pouvons percevoir, qu'il s'agisse de meurtres, de combats armés, de torture, de bombardements, etc. La seconde illustre plutôt une forme de violence plus subtile, mais qui existe tout autant et ne fait pas moins de victimes. Dans la structure économique en place, par exemple, nombreuses sont les

---

<sup>1</sup> *Claridad*, « Desde Cataluña : La semana contra la Guerra », 18 juillet 1936, 5e page.

<sup>2</sup> Johan Galtung, « Violence, Peace, and Peace Research », *Journal of Peace Research*, Vol. 6, #3, 1969, pp. 167-191.

personnes souffrant quotidiennement la misère à cause du chômage ou d'un salaire médiocre, ou bien de ceux et celles qui meurent de faim par manque d'accès à des denrées alimentaires.

S'il y a absence de violence directe, cela veut-il nécessairement dire qu'un climat de paix existe dans la société ? Au premier abord, nous pourrions croire que oui, car la violence qui s'exerce alors n'est pas visible. Toutefois, derrière cet ordre apparent, il peut toujours exister les violences structurelles qui affectent une grande partie de la population. C'est en liant ces deux types de violence à la recherche de la paix que Galtung a proposé les notions de « paix positive » et de « paix négative » : tandis que la première caractérise une société sans violence structurelle, la deuxième décrit une société sans violence directe. Or, on nous présente parfois un choix qui doit être fait entre ces deux conceptions puisque l'on devrait théoriquement employer une d'entre elle pour éliminer l'autre. Par exemple, les révolutionnaires socialistes font le choix d'employer la violence directe afin de mettre fin à la violence structurelle qui pèse sur le prolétariat en raison de la mainmise de la bourgeoisie sur les moyens de production. En contrepartie, l'État capitaliste, producteur de violence structurelle, tenterait de maintenir l'ordre et le *statu quo* en faisant la promotion d'une société ordonnée qui ne vit pratiquement aucune violence personnelle entre les individus d'un même corps social.

De son côté, Linda Groff a remis en cause cette vision de « paix positive » défendue par Galtung en affirmant que le fait de simplement vouloir éliminer les violences structurelles est tout autant de nature négative que la volonté d'éliminer la violence physique et la guerre<sup>3</sup>. Pour qu'une paix soit considérée « positive », il faut que ses protagonistes fassent la promotion de ce qui va remplacer concrètement le système violent ou les violences qui caractérisaient la société à transformer. C'est dans cette perspective que Groff offre quatre types de paix « négatives ». La première se rapporte donc à la vision de « paix négative » de Galtung, c'est-à-dire l'absence de violences physiques. La deuxième est liée à une conception de la paix qui se base sur l'équilibre des puissances au sein d'un système international. La troisième représente essentiellement la notion de « paix

---

<sup>3</sup> Linda Groff, « Evolving Views of Peace », *The Oxford International Encyclopedia of Peace*, éd. Nigel J. Young, Oxford University Press, Oxford, Royaume-Uni, 2010.

positive » problématisée par Galtung, soit le fait d'éliminer les violences physiques et structurelles, mais « *on macro (societal and international) levels*<sup>4</sup> ». Finalement, la quatrième se rapporte également à l'élimination des violences physiques et structurelles, mais dans une perspective de ce qu'elle appelle féministe « *on micro levels (of community and family), in addition to the previous focus on macro levels*<sup>5</sup> ». Cependant, l'utopie socialiste défendue par les révolutionnaires espagnols pourrait toujours être incluse dans une dynamique « positive » de la paix dans notre cas puisqu'elle comprend l'implantation d'une nouvelle société considérée juste grâce à son organisation collective et humaine inspirée des théories propres à cette idéologie.

Dans un autre article du *Oxford Encyclopedia of Peace*, Bouchard avance pour sa part que la paix, qu'elle soit « positive » ou « négative », est intimement liée à la notion de justice<sup>6</sup>. La paix serait donc l'universalisation de cette justice. C'est à ce moment que l'on pourrait parler de paix universelle. Lorsque le système économique ou politique en place comporte des injustices en son sein, ce serait là que la violence deviendrait justifiée. Celle-ci représenterait donc le bras armé de la justice qui vise à établir une paix totale en l'étendant à une conception plus grande et holistique que la simple absence de guerres. Il s'agit ici d'une paix considérée comme réellement sociale, c'est-à-dire où l'injustice pour toutes les couches de la population aurait été éliminée. L'argument des révolutionnaires socialistes reposerait donc essentiellement sur le fait qu'il faut employer la même force violente que les autorités exercent pour maintenir en place leur système injuste contre ceux-ci. Mettre violemment fin aux injustices et aux inégalités équivaut donc à mettre fin aux violences physiques et structurelles dans un futur à moyen ou long terme, ce qui équivaudrait donc à une forme de paix universelle.

Dans ce chapitre, nous nous pencherons sur le discours public des républicains au sens général du terme. Ceux-ci mobilisèrent de multiples façons des discours de paix dans leurs journaux. Est-ce que l'ensemble de ces appels se rapportait à une seule et unique conception de la paix ? Serait-il plutôt possible d'y déceler plusieurs conceptions qui

---

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Carl Bouchard, « Justice versus Peace », *The Oxford International Encyclopedia of Peace*, éd. Nigel J. Young, Oxford University Press, Oxford, Royaume-Uni, 2010.

peuvent varier selon les idéologies présentes parmi le camp républicain ? C'est ce que nous tenterons de faire en rattachant les discours de paix que nous avons répertoriés dans la presse républicaine au cours des années 1936 et 1937 à différentes visions de ce que cette société « pacifique » ou « de paix » signifiait dans un futur à moyen ou long terme pour ces idéologies républicaines.

La notion de paix présentée dans les journaux espagnols pendant le conflit était bien réelle et concrète et ne représenta pas qu'un simple fait anodin qui apparut sporadiquement. Toutes les idéologies confondues y firent allusion d'une manière ou d'une autre dans leurs publications journalistiques, quoique chacune d'entre elles l'adaptèrent plus ou moins au discours et à leurs traditions idéologiques. Dans une logique manichéenne et diabolisante de l'ennemi, on affirma que le fascisme « c'est la guerre, et le triomphe de la République, c'est la paix<sup>7</sup> ». Le fascisme fut tout autant un ennemi pour les révolutionnaires espagnols qui élargirent ce combat contre le capitalisme : « le prolétariat ibérique, revendiquant pour soi la gloire de briser les chaînes qui oppriment les assujettis de ce monde, [le prolétariat] ne reculera pas non plus devant [...] les convoitises de l'empire Capitaliste, [il] inaugurerà une ère de Paix et Justice Sociale, où il n'y a pas d'opresseurs, ni d'opprimés<sup>8</sup> ». Pour les républicains, au sens général du terme, il y avait une distinction claire entre la guerre qu'ils étaient obligés de mener et le futur de paix qui viendrait au terme du conflit victorieux. Par exemple, une caricature publiée dans *Mundo Obrero* présenta un homme portant un fusil qui écrase une croix gammée d'une main où il est écrit « maintenant » et son autre main qui pointe « l'avenir » représenté par des affiches où l'on aperçoit « paix », « culture », « science », « travail » et « art »<sup>9</sup>. Pour les républicains, il n'y avait pas d'autre perspective que de voir la défaite immédiate de leurs ennemis, et le commencement « du chemin de la paix, libre de tranchées, où l'ennemi ne pourra plus s'opposer au progrès et au bien-être du peuple<sup>10</sup> » après une guerre victorieuse. Le camp républicain se donna alors comme mission d'ouvrir « au monde les portes d'une nouvelle ère de paix et de fraternité<sup>11</sup> ». Ce

---

<sup>7</sup> *Mundo Obrero*, Page titre, 23 décembre 1936, 1<sup>ère</sup> page.

<sup>8</sup> *Libertad*, « Viajantes de la política », 25 décembre 1937, 4e page.

<sup>9</sup> *Mundo Obrero*, « El triunfo de la República democrática », 28 juillet 1936, 1<sup>ère</sup> page. La caricature peut être vue à la page suivante.

<sup>10</sup> *Mundo Obrero*, « Aún el rumor, el bulo y la alarma », 11 août 1936, 2e page.

<sup>11</sup> *Ruta*, « Mitin de las Juventudes Libertarias del Pueblo Seco », 12 décembre 1936, 6e page.

fut donc pour défendre et « sauver la paix dans le monde » que les républicains espagnols crurent « nécessaire de combattre le fascisme en Espagne [...]»<sup>12</sup> ».

**Caricature 1.1** : *El triunfo de la República democrática* (image)<sup>13</sup>



Ce n'est pas la première fois dans l'histoire qu'un discours justificatif s'affairait à défendre l'idée d'une guerre pour la paix et l'implantation d'une justice universelle. Par exemple, dans la cadre de la Grande Guerre, les Alliés défendirent aussi cette notion que

<sup>12</sup> *Mundo Obrero*, « ¿Quiénes son los héroes de la Brigada Internacional? El camarada Nicoletti, comisario político de la brigada habla para los lectores de "Mundo Obrero" », 17 novembre 1936, 2e page.

<sup>13</sup> *Mundo Obrero*, « El triunfo de la República democrática », 28 juillet 1936, 1<sup>ère</sup> page.

leur guerre était juste, vue comme la dernière<sup>14</sup>. Idris affirme que le discours de paix représenterait une arme discursive en soi, qui se dote de ses propres ennemis présentés comme l'antithèse de cette aspiration d'une vie sans guerre et violence<sup>15</sup>. Le processus de déshumanisation et de délégitimation de l'ennemi constituerait donc un élément essentiel à la construction d'un discours de paix dans un contexte de guerre, comme nous avons pu l'apercevoir brièvement dans le précédent chapitre. Ainsi, ce processus, quoique paradoxal, mais normal dans la dynamique justificative des violences et de la guerre, s'est lui aussi compris dans le contexte dans la guerre civile espagnole entre 1936 et 1939, ce que nous tenterons de montrer dans les lignes ci-dessous.

### **La « paix positive » des révolutionnaires espagnols**

Si la guerre fut présentée comme incontournable par les républicains, comment celle-ci put-elle être vue comme un moyen pour arriver à un monde idéal non-violent et pacifique ? Si nous nous fions à la théorie de Galtung, ce serait cette promesse d'une « paix positive » qui animait l'esprit de guerre des républicains. Cependant, les révolutionnaires avaient une conception différente de cet avenir prometteur par rapport à leurs alliés plus modérés. Alors que certains virent s'effacer les avancées de la révolution sociale de l'été 1936, ils se demandèrent comment il fut possible d'expliquer cette situation aux miliciens et miliciennes ayant combattu sur le front pour cette même révolution. Pour eux, qui se considéraient comme « propagateurs et acteurs de l'objection de conscience; déserteurs et fugitifs lorsqu'il s'agissait de défendre l'abstraction de la patrie<sup>16</sup> », il n'était tout simplement pas possible « d'aller à la guerre que pour faire la guerre [...] »<sup>17</sup>. Si les révolutionnaires avaient accepté la guerre, ce fut exactement pour libérer les classes opprimées de la domination et du pouvoir capitaliste. Lorsque la guerre ne servait pas à cette fin, la désertion leur semblait la solution logique. Ainsi, la violence directe leur fut nécessaire pour permettre l'implantation du monde idéal sans violence structurelle qu'ils avaient imaginé. Une victoire dans cette guerre ne signifierait pas une paix comme les

---

<sup>14</sup> À ce sujet, voir Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18, retrouver la guerre*, Gallimard, Paris, 2003, 398 pages et William Mulligan, *The Great War for Peace*, Yale University Press, New Haven, Connecticut, 2014, 443 pages.

<sup>15</sup> Murad Idris, *War for Peace : Genealogies of a Violent Ideal in Western and Islamic Thought*, Oxford University Press, New York, 2018, 321 pages.

<sup>16</sup> *Ruta*, « La guerra », 27 mai 1937, 5e page.

<sup>17</sup> *Ibid.*

précédentes, laquelle ouvrirait la voie à une guerre future, mais d'une « paix socialiste » qui ne pourrait être atteignable que par l'extermination totale de l'ennemi fasciste. Cette paix serait impossible « sans le prolétariat qui travaille dans les usines et qui tombe dans les tranchées, sans la canalisation d'une véritable volonté de paix par l'entremise d'organes révolutionnaires de masse, sans la voix d'une constituante révolutionnaire, sans les baïonnettes du front, personne ne pourrait parler de paix. [...]»<sup>18</sup> ». Il fallait mener la guerre à bien et à fond : « tout pour les fronts, l'offensive sur tous les fronts et la mobilisation à l'arrière; tout pour l'extension de l'insurrection prolétarienne et révolutionnaire derrière les lignes ennemies; tout pour une paix révolutionnaire<sup>19</sup> ». Selon cette logique, une guerre totale devait être menée de front pour garantir une paix totale.

Bien que la guerre impliquât des sacrifices, « le milicien rencontrera [...] une réelle libération, qui ne sera pas une simple libération de l'esprit, mais aussi une libération économique qui lui permettra de vivre une meilleure vie, dans laquelle il ne lui manquera rien et où les fantasmes des exploiters seront mis de côté, car ce seront nous les uniques administrateurs de notre richesse<sup>20</sup> ». Une fois la paix revenue, tout serait à remodeler pour garantir la qualité de vie de la population. En passant par une refonte du système éducatif, une réorganisation du système de transport en faveur des réalités locales et régionales, la canalisation plus efficace des rivières et l'électrification des industries et des domiciles<sup>21</sup>, ces idées serviraient à édifier un nouveau monde, et ce, même si les Espagnols et les Espagnoles se retrouvaient dans une guerre qui détruisait tout<sup>22</sup>. La chute du capitalisme après cette guerre représentait le début d'une nouvelle ère, ce qui impliquait que la guerre ne fût pas une fin en soi, mais un moyen pour arriver à l'idéal révolutionnaire et progressiste défendu<sup>23</sup>.

Les révolutionnaires espagnols eurent également espoir de réussir à éliminer les violences structurelles et la violence directe du même coup. Pour ceux-ci, leur révolution

---

<sup>18</sup> *Tierra y Libertad*, « Las condiciones reales de la victoria », 22 mai 1937, 2e page.

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> *Boletín Oficial del Consejo de Aragón*, « El Consejo Regional de Defensa de Aragón : Al Pueblo Aragonés », octobre 1936.

<sup>21</sup> *Ibid.*

<sup>22</sup> *Tierra y Libertad*, « Problemas de la Revolución : La hora del trabajo », 12 décembre 1936, 8e page.

<sup>23</sup> *La Batalla*, En-tête de page, 6 septembre 1936, 8e page.

ne serait pas chaotique, elle créerait plutôt son propre ordre, « qui trace une ligne ascendante vers la liberté et la justice sociale<sup>24</sup> ». Dans un appel général, on somma la population de penser au futur de paix qui suivrait cette guerre :

Aidez-nous dans la paix comme vous nous avez aidé dans la guerre [...]. Il n'y aura pas de voleurs, car il n'y aura plus de propriété. Il n'y aura plus de crimes passionnels parce que l'être humain ne pourra plus réclamer la possession d'un autre, et nous savons déjà que la possession de la femme [par l'homme] est une cause du crime; il n'y aura aucun de ces délits que l'on dénomme de sang, car la raison remplacera l'arbitraire; plus personne ne prétendra suivre le destin parce que les hommes seront maîtres de leurs propres destins et choisiront leur profession [...]<sup>25</sup>.

Pour une rare fois, un tel discours de paix fit également mention de l'élimination des violences physiques et structurelles à l'échelle relationnelle et familiale, soit le quatrième niveau de « paix négative » développé par Groff. La révolution socialiste permettrait ainsi d'éliminer la possibilité de posséder une femme par l'entremise du mariage comme cela fut possible auparavant à cause de la domination du clergé sur la société espagnole. La paix révolutionnaire future était donc la garantie même de la cessation de tous les crimes et de toutes les autres formes de freins au progrès. Certains, comme Bouchard<sup>26</sup>, affirment que l'échec de l'URSS de garantir une réelle société de paix et d'égalité universelle à la suite de la révolution bolchévique en 1917 représenta la fin de l'espoir d'instaurer un tel ordre social et politique pacifique ailleurs dans le monde, notamment après la révélation de l'existence du réseau de goulags par Soljenitsyne après la Seconde Guerre mondiale<sup>27</sup>. Cependant, pour les anarchistes espagnols, ce rêve de voir apparaître une société post-révolutionnaire pacifique fut toujours entretenu malgré la conscience de l'autoritarisme anti-démocratique et répressif du régime stalinien en URSS. Pour eux, l'instauration d'un tel régime violant les droits individuels de plusieurs fut tout à fait normale, puisque les communistes n'avaient pas rejeté les concepts d'autorité illégitime et tombaient dans le même piège de l'autoritarisme que leurs ennemis capitalistes. Cette critique des tendances centralisatrices des communistes marxistes ne datait pas d'hier pour les libertaires, alors que Bakounine dénonçait déjà ces tendances en 1872 dans une lettre adressée à la rédaction

---

<sup>24</sup> *Libertad*, « Con rumbo fijo », 8 janvier 1938, 4e page.

<sup>25</sup> *Tierra y Libertad*, « Llamamiento : Amigos en la guerra circunstancial, hemos de ser también amigos en la paz imperturbable del trabajo creador », 28 juillet 1936, 4e page.

<sup>26</sup> Bouchard, *op. cit.*

<sup>27</sup> Alexandre Soljenitsyne, *L'archipel du Goulag*, Point, Paris, 2014 (réédition), 910 pages.

de *La Liberté* de Bruxelles<sup>28</sup>. Pour les tenants des idées libertaires, les droits collectifs devaient aussi être complétés par les droits individuels, ce qui explique l'inclusion de certains principes libéraux et de défense des droits individuels dans le discours anarchiste révolutionnaire<sup>29</sup>.

Dans le milieu carcéral républicain pendant la guerre civile espagnole, Juan García Oliver, se basa lui aussi sur l'idée qu'une nouvelle société révolutionnaire changerait de fond en comble le fonctionnement des institutions. Ce fut notamment le cas des prisons qui avaient longtemps été perçues comme les antres de la répression politique vécue par les militants ouvriers. Cependant, cette nouvelle organisation carcérale avait dorénavant une vocation « constructive et réparatrice », voulant ainsi remplacer les punitions traditionnelles basée sur l'arbitraire des anciens bourreaux. Le progrès anticipé atteindrait donc tous les pans de la société, même le système pénal et carcéral. Dans un article de *Claridad* on présenta le rôle de cette nouvelle institution judiciaire :

Nos camps de travail n'ont rien à voir avec ces [camps de concentration] qu'Hitler et Mussolini emploient pour se venger de tous les militants prolétaires qui nuisent à leurs plans de tyrannie, d'exploitation et de guerre. [...] Notre conception de la Justice et la finalité de notre système pénal sont tout à fait différentes de celles de la société capitaliste. La tourmente, le supplice, l'humiliation morale et physique ne sont pas en phase avec la société socialiste, notre idéal. [...] Tous ceux qu'il sera possible de corriger, [...] nous les enverrons dans des lieux où, sans être un danger pour notre sécurité, ils apprendront à regarder la vie et la société du même point de vue que tous devront avoir à partir de maintenant : depuis le point de vue du travail. [...] Ce travail, rémunéré équitablement et accompagné d'un traitement humain et d'une rééducation, est le seul moyen de régénération morale. Nous ne voulons pas accorder à nos ennemis le même traitement pénal qu'ils nous ont fait subir sous le régime bourgeois. Mais nous ne voulons pas non plus donner un traitement privilégié aux fascistes. [...] Le travail purifie et élève l'esprit des hommes<sup>30</sup>.

La violence révolutionnaire représenta donc un outil indispensable pour pouvoir implanter cette société de « paix positive » tant désirée. Pour détruire un système qui repose sur la violence, il fallait employer cette même violence. En réfléchissant à la pertinence de

---

<sup>28</sup> Bakounine, Michel, « Lettre au journal *La Liberté* ». écrite de Zurich le 8 octobre 1872, repéré à [http://www.fondation-besnard.org/IMG/pdf/Bakounine\\_Lettre\\_au\\_journal\\_La\\_Liberte\\_de\\_Bruxelles.pdf](http://www.fondation-besnard.org/IMG/pdf/Bakounine_Lettre_au_journal_La_Liberte_de_Bruxelles.pdf) (page consultée le 8 janvier 2019).

<sup>29</sup> « car la raison remplacera l'arbitraire » cité à partir de *Tierra y Libertad* en date du 28 juillet 1936 ci-haut.

<sup>30</sup> *Claridad*, « Campos de trabajo y campos de concentración », 25 décembre 1936, 4e page.

l'insurrection, les anarchistes espagnols en conclurent donc que : « [...] lorsque certains plaident que quelques-uns puissent soumettre d'autres par la force, les privant de leurs moyens de défense, et les empêchant de profiter des éléments de la nature [...], n'est-il pas prudent et humain de se rebeller contre ceux qui tiennent de tels propos ? N'est-ce pas la meilleure des vertus de s'insurger pour effacer les différences et faire disparaître la misère humaine ?<sup>31</sup> ». Pour les communistes antistaliniens, les écrits de Lénine sur l'insurrection servirent d'inspiration pour justifier la violence dans une perspective de paix :

[II] n'a jamais considéré l'insurrection comme un acte isolé, sans relation avec la lutte des classes. [...] L'insurrection est simplement la continuation organique de cette lutte. Toute l'activité du parti révolutionnaire : lutter pour la paix, contre les interventions impérialistes (en Chine, en URSS, etc.), contre les guerres impérialistes en cours de préparation (en Europe, en Amérique, etc.), contre la rationalisation capitaliste, pour l'augmentation des salaires, de la sécurité sociale, pour l'élévation du niveau de vie du prolétariat, [...], etc, tout cela doit permettre de se diriger vers la préparation et la mobilisation des masses pour une forme supérieure de lutte, se déroulant pendant l'impulsion révolutionnaire, l'insurrection<sup>32</sup>.

Cependant, cette acceptation de la violence comme une étape inévitable dans le processus révolutionnaire ne reposa pas sur un amour pur et simple de la violence. Les anarchistes, bien qu'ils rejetassent par principe la violence, crurent nécessaire « d'employer la force brute de la réaction. Nous devons faire usage de toutes les armes pour la bataille décisive. [...] Les jours turbulents de la lutte passeront et nous entrerons dans une ère de paix sociale [...]»<sup>33</sup>. Les exactions révolutionnaires parurent donc être le moyen le plus efficace à leur disposition pour détruire cet ancien monde reposant sur la violence permettant ainsi de le remplacer par un nouveau plus radieux.

Cette conception de destruction accompagnée d'une reconstruction imminente fut omniprésente chez les anarchistes. Il s'agit même d'une pierre angulaire de la justification des violences commises contre les personnes et le matériel représentant l'ancien monde à détruire. Cependant, cette destruction fut tout sauf un plaisir nihiliste. Les libertaires affirmèrent que ce fut grâce au développement de leur esprit critique qu'ils en arrivèrent à

---

<sup>31</sup> *Tierra y Libertad*, « La igualdad social y el poder del Estado », 17 juillet 1936, 2e page.

<sup>32</sup> *La Batalla*, « La insurrección armada », 20 août 1936, 3e page.

<sup>33</sup> *Solidaridad Obrera*, « Aniversario de un anarquista Anselmo Lorenzo : Recordatorio », 29 novembre 1936, 3e page.

cette conclusion violente. « La critique dévastatrice, lorsqu'elle n'est pas accompagnée de l'effort et de la labeur constructive, n'est qu'un élément inefficace et contre-productif. [...] Celui qui ne fait rien, perd sa force morale pour combattre les erreurs du voisin. Il vaut mieux se tromper, une ou dix fois, que de laisser faire, que d'être impuissants pour accomplir toutes sortes de réalisations [révolutionnaires]<sup>34</sup> ». Il fut donc préférable de déchaîner une violence destructrice, présentée sous l'euphémisme de « critique dévastatrice », qui irait un peu trop loin que de se questionner trop longtemps sur la justesse de cet acte et ainsi laisser passer l'opportunité qui se présenterait. L'éducation anarchiste précédant l'insurrection et la révolution permit également de savoir quels furent les éléments de l'ancien régime à détruire, soit tout ce qui représentait une forme d'autorité illégitime sur la population<sup>35</sup>. En plus de savoir quoi viser, les anarchistes affirmèrent connaître les nouvelles institutions qui remplaceraient les anciennes. La substitution ne devait

pas [se faire] pour un lendemain plus ou moins éloigné, mais immédiatement, le jour même de la destruction. [...] Reléguer à plus tard la solution aux problèmes qui se présentent [...], serait de donner aux institutions que l'on prétend abolir le temps de se remettre de la secousse reçue et de se réimposer, peut-être avec des noms différents, mais certainement avec la même substance<sup>36</sup>.

En Espagne, cette substitution immédiate se concrétisa par la mise en place des divers comités locaux administrant la nouvelle vie révolutionnaire comme la création du *Consejo de Aragón*. Dans un extrait de l'hebdomadaire *Ruta*, ces notions de destruction et de construction furent défendues, car elles permirent de régler le paradoxe de la violence pour arriver à un lendemain de paix pour les anarchistes.

Démolir, parce qu'il est nécessaire de supplanter les choses lorsque le cours du temps les a rendues inutiles; édifier, parce que cela exprime la valeur intellectuelle de l'homme et des peuples. [...]. Les violences qui surgissent des commotions populaires se sont toujours basées en un désir de réparation des conduites personnelles adverses ou des systèmes d'oppression qui ont réprimé de façon inhumaine la volonté populaire. Pouvons-nous, les anarchistes, nous opposer [à la violence] ? Nous sommes dans l'obligation d'humaniser la révolution, de faire en sorte qu'elle cause le moins de douleur possible. Mais, pouvons-nous permettre que les anciens oppresseurs, qui opèrent dans l'ombre, [...] restent un

---

<sup>34</sup> *Ruta*, « Hechos, soluciones... », 28 janvier 1937, 3e page.

<sup>35</sup> *Tierra y Libertad*, « Crear una nueva moral en el pueblo : Una labor revolucionaria », 5 décembre 1936, 1ère page.

<sup>36</sup> *Tierra y Libertad*, « La reconstrucción a través de nuestros teóricos », 19 décembre 1936, 2e page.

danger constant pour la liberté de tous. [...] L'interprétation anarchiste de la révolution, dans sa phase effervescente, ne peut pas laisser de côté la violence. [...] Lorsqu'il y a une blessure pressante de gangrène, il est mille fois préférable que le chirurgien se trompe en coupant une partie de trop du membre sain que de laisser la gangrène continuer sa progression<sup>37</sup>.

Cette dernière partie de l'extrait fait référence à la possibilité que les violences révolutionnaires puissent entraîner des victimes innocentes dans son chemin. Même si cela était déplorable, ce sacrifice se faisait pour l'atteinte de l'idéal suprême des anarchistes, soit celui d'une société sans classes, sans propriété privée et sans violence structurelle.

Cette logique révolutionnaire s'appliqua également aux exactions ecclésiastiques qui ont caractérisé les premiers mois de la guerre. L'église, la chapelle, la cathédrale et tous les ornements catholiques que l'on retrouvait en leur sein représentaient expressément la domination du clergé sur la société espagnole :

En Espagne, la religion s'est toujours tachée du sang des innocents. Les curés et les plus hauts dignitaires de la « sainte Église » ont assassiné comme de vulgaires bourreaux. [...] L'Église doit disparaître pour toujours. [...] Pour cela il est nécessaire que nous nous emparions de tous ses biens qui appartiennent justement au peuple. Les ordres religieux doivent être dissous. Les évêques et les cardinaux doivent être fusillés<sup>38</sup>.

Ces violences contre les symboles du pouvoir religieux tant humains que matériels s'abattirent, la plupart du temps, sur les hauts responsables dans la hiérarchie du clergé. Il fut plutôt rare de voir des appels contre de simples prêtres locaux ou des croyants. S'ils furent exécutés par la justice révolutionnaire, le motif fut, pour la plupart du temps, leur adhésion à des partis politiques de droite ou la conspiration contre le régime aux côtés des militaires<sup>39</sup>. Les libertaires se targuèrent de conserver ce qui était utile dans ces lieux de culte : « les églises ont servi de paille aux flammes. Seuls les édifices qui ont pu être utilisés au service du peuple ont été conservés [...]. La majeure partie des églises ont été converties en entrepôts ou en garages pour les voitures au service des milices antifascistes<sup>40</sup> ». Une fois ces symboles ecclésiastiques détruits, les anarchistes tinrent à « effacer l'archaïque et

---

<sup>37</sup> *Ruta*, « Anarquismo, pueblo y revolución », 17 avril 1937, 2e page.

<sup>38</sup> *Solidaridad Obrera*, « La Iglesia ha de ser arrancada de cuajo de nuestro suelo. Sus bienes han de ser expropiados », 15 août 1936, 1ère page.

<sup>39</sup> José Luis Ledesma, *Los días de llamas de la revolución : violencia y política en la retaguardia republicana de Zaragoza durante la guerra civil*, Institución Fernando el Católico, Saragosse, 2003, p. 266.

<sup>40</sup> *Solidaridad Obrera*, « Por tierras de Tarragona », 29 juillet 1936, 3e page.

l'inhumain enfermé dans ses églises, en les convertissant en écoles, [...] où il serait possible de forger des esprits sains [...]»<sup>41</sup>. L'Église devait être détruite matériellement et symboliquement, mais, pour les révolutionnaires espagnols, ses ruines allaient servir à la reconstruction imminente d'une société prétendant éliminer toutes formes d'oppression.

### **La 3<sup>e</sup> Internationale de la paix et du pain**

Pour les communistes staliniens, la défense de la paix fut plus complexe que de s'insurger violemment contre un système injuste et inégalitaire pour ensuite le remplacer par une société socialiste. Bien qu'ils affirmassent être l'avant-garde révolutionnaire, l'amélioration des conditions de vie de la population et le passage vers une ère de paix se concrétiseraient nécessairement par la sauvegarde du régime bourgeois de la II<sup>e</sup> République. Celle-ci permettrait d'octroyer de meilleurs salaires aux ouvriers, de mettre fin au chômage et à la faim, de se doter d'une législation juste, de voter des droits égaux pour les femmes, de redistribuer des terres aux paysans, de garantir les autonomies régionales et de respecter toutes les croyances religieuses<sup>42</sup>. En même temps, les communistes staliniens avancèrent que leur défense du modèle républicain était révolutionnaire en soi, car il permettrait de faire un pas vers le socialisme. La réalisation de la révolution démocratique-bourgeoise fut présentée comme une étape obligatoire pour permettre l'avènement de la révolution socialiste. Les adhérents du PCE crurent alors qu'une victoire dans cette guerre mènerait à la mise en place des réformes qui avaient été initialement défendues par la voie des urnes et par les armes lorsque les militaires s'étaient soulevés en juillet 1936<sup>43</sup>.

La guerre devait se terminer le plus rapidement possible par un effort de guerre exigeant, mais nécessaire. Tous ces sacrifices furent faits « précisément par amour pour l'Espagne. Pour la libérer des tourments de la guerre, pour la livrer au bien-être de la paix, du travail, de la liberté et de la démocratie [...]»<sup>44</sup>. Dans cet ordre d'idées, les communistes staliniens effectuèrent fréquemment des appels à la normalisation et prirent le temps de

---

<sup>41</sup> *Boletín Oficial del Consejo de Aragón*, « Obras a realizar », Décembre 1936, #11.

<sup>42</sup> *Mundo Obrero*, « Manifiesto del Partido Comunista : ¡Contra los promotores de la guerra, unión nacional de los que anhelan una España grande por su cultura, una España libre, una España de paz, de trabajo y de bienestar! », 18 août 1936, 4<sup>e</sup> page.

<sup>43</sup> *Mundo Obrero*, « La victoria de un pueblo », 20 juillet 1936, 3<sup>e</sup> page.

<sup>44</sup> *Mundo Obrero*, « El pueblo cierra el paso a los traidores », 19 août 1936, 1<sup>ère</sup> page.

présenter le camp républicain comme empathique et non violent. « Le peuple espagnol ne se venge pas et n'opprime personne. Dans l'immense zone du territoire national dominé par le Gouvernement légitime, la vie est complètement normalisée<sup>45</sup> ». Dans ce contexte de guerre civile, les adhérents du PCE tentèrent alors de convaincre la population qu'une fois les troupes militaires ennemies vaincues dans une région précise, la paix revenait pratiquement immédiatement. Aussitôt que les nationalistes quittaient les lieux, des articles de journaux parlaient des paysans qui retournaient à leurs champs comme si tout était normal, mais à une exception près, ils conservaient leurs fusils au cas où l'ennemi reviendrait<sup>46</sup>. Dans une logique pragmatique, on essaya ici de montrer que la violence ne fut qu'un épisode ponctuel, qui remplissait des objectifs bien précis, et qu'elle cessait aussitôt ceux-ci atteints.

Dans un contexte purement espagnol, le parti défendit donc une amélioration considérable des conditions de vie de la population au sein des institutions républicaines à la suite du conflit engendré par les « fouteurs de guerre fascistes ». Une fois terminé, les politiques progressistes du *Frente Popular* garantiraient une ère de paix, de travail et de pain, une ère d'abondance et de bien-être pour tous. Les communistes staliniens eurent aussi une certaine vision d'une « paix positive », quoique beaucoup moins radicale que celle proposée par les anarchistes et les poumistes. La violence, dans un esprit purement défensif, fut donc nécessaire. Paradoxalement, une offensive générale pour mettre l'ennemi hors d'état de nuire leur sembla la seule façon de pouvoir réaliser leur modèle de société démocratique progressiste d'après-guerre. Lors de ces offensives,

il était nécessaire d'adopter des mesures pour qu'[elle] ne cause pas de victimes innocentes. Mais avec ces criminels [nationalistes] aucune pitié. Guerre à mort. Si, comme en octobre [1934], ils se réfugient dans les cathédrales, tirons à coup de canons sur la cathédrale. En ce moment, le plus important est d'aplatir l'ennemi. Après la victoire, le peuple espagnol pourra reconstruire ce qui a été détruit et créer de nouvelles œuvres d'art [...]»<sup>47</sup>.

Le parti joua ainsi continuellement entre un idéal de « paix positive », où le prolétariat ne vivrait plus d'injustices structurelles grâce à un État bienveillant, et un autre de « paix

---

<sup>45</sup> *Mundo Obrero*, « Lo que defendemos en la lucha », 3 août 1936, 1ère page.

<sup>46</sup> *Mundo Obrero*, « Los campesinos de la provincias de Madrid y Toledo, como los de toda España, fusil al hombro recogen la cosecha », 29 juillet 1936, 4e page.

<sup>47</sup> *Mundo Obrero*, « Aniquilarlos sin contemplaciones », 26 juillet 1936, 2e page.

négative », où l'ordre serait rétabli et normalisé pour que la vie puisse suivre son cours normal.

### **Une guerre pour en finir avec la guerre**

Dans le camp républicain, notamment chez les révolutionnaires anarchistes et antistaliniens, existait cette conception d'une guerre qui mettrait fin à toutes les autres guerres. Contrairement aux guerres impérialistes précédentes, celle-ci était menée pour les intérêts même du prolétariat. Bien qu'elle fût perçue comme un « accompagnement indésirable » de la révolution sociale espagnole, « cette guerre devait être menée à bien, et ce, en employant les instruments modernes de la guerre et les tactiques militaires pertinentes<sup>48</sup> ». Les conflits belliqueux représentèrent carrément une « antithèse de l'anarchisme<sup>49</sup> », qui avait toujours défendu une position antimilitariste à travers son histoire. Pour les libertaires, l'acceptation de la guerre fut une question de « vie ou de mort » : ils haïssaient « la guerre avec toutes leurs forces<sup>50</sup> », voire la maudissaient, mais avaient l'espoir que ce conflit transformerait « complètement les ciments de la société actuelle, rendant totalement impossibles toutes nouvelles formes de boucheries humaines<sup>51</sup> ». Même si une utopie d'émancipation motiva l'entreprise belliqueuse des révolutionnaires anarchistes, cette guerre ne fut pas vue comme facile, « elle ne se gagnerait pas avec des chants et des slogans. Elle se gagnerait avec les armes, du courage et du dur labeur<sup>52</sup> ». L'emploi de la violence militaire devint alors un outil pour atteindre le but des révolutionnaires, soit d'éliminer les causes mêmes de la guerre. Cette guerre ferait en sorte que les prolétaires ne seraient plus jamais obligés de combattre pour des concepts abstraits tels que la raison d'État, la nation ou la patrie<sup>53</sup>.

Pour y arriver, l'implantation d'une société socialiste fut défendue comme la manière la plus efficace, car la guerre était un phénomène naturel au sein du régime capitaliste. Ce système économique en bénéficiait grâce à la vente d'armes et aux profits

---

<sup>48</sup> *Tierra y Libertad*, « Defensa de la revolución », 19 décembre 1936, 4e et 5e pages.

<sup>49</sup> *Ruta*, « El armisticio ante la Revolución », 12 décembre 1936, 2e page.

<sup>50</sup> *Ruta*, « Necesitamos crear el Ejército Confederal », 28 janvier 1937, 8<sup>e</sup> page.

<sup>51</sup> *Ruta*, marge droite (sans titre), 19 décembre 1936, 8<sup>e</sup> page.

<sup>52</sup> *Tierra y Libertad*, « ¡Vives en guerra, camarada! », 12 décembre 1936, 5e page.

<sup>53</sup> *Tierra y Libertad*, « Un razonado juicio del Comité Internacional de Defensa Anarquista : No olvidamos a nuestros hermanos rusos », 21 novembre 1936, 3e page.

engendrés par la production de guerre. On accusa même « le capitalisme international<sup>54</sup> » d'avoir provoqué cette guerre civile. À l'inverse, dans un régime socialiste, « la guerre n'existerait pas, car elle a été engendrée par les maîtres féodaux, militaires et capitalistes<sup>55</sup> ». La révolution socialiste viserait à éliminer les causes mêmes des conflits belliqueux. Pour les antistaliniens du POUM, profiter d'une guerre entre puissances impérialistes afin de faire la révolution prolétarienne vers le socialisme était ainsi tout à fait légitime :

Chaque coup donné au capitalisme contribue à affaiblir le danger de guerre, à l'éloigner. Aujourd'hui, nous assistons à un mouvement de grève de la classe ouvrière en Espagne, en France et en Belgique. Ce mouvement fait beaucoup plus pour la paix que tous les discours et les conférences pacifistes qui peuvent se célébrer. L'intensification progressive de cette action de classe, voulant l'amener jusqu'à ses ultimes conséquences, constituera le moyen le plus efficace pour lutter contre la guerre. [...] Le fascisme c'est la guerre inévitable, [...] et après viendra l'esclavage de la classe ouvrière. Au contraire, le combat pour le socialisme représente le combat pour la paix et pour la libération de l'Humanité entière. [...] Mais si, malgré toutes ces actions, la guerre se produit, alors il est nécessaire [...] de transformer la guerre impérialiste en une guerre civile comme nous l'a démontrée l'expérience russe de 1917, seule la révolution est capable d'en finir avec la guerre [...]<sup>56</sup>.

« L'héroïsme de guerre » fut par ailleurs amèrement critiqué par les jeunesses communistes du PCE, car la

paix est vitale pour le développement ultérieur de la jeunesse. [...] Nous sommes ennemis de cet « héroïsme » que certains défendent, parce que nous ne voulons pas mourir à la guerre à l'âge de vingt ans. Nous sommes capables de combattre et de sacrifier notre vie, mais l'héroïsme n'est pas de lancer des explosifs depuis un avion sur les femmes et les enfants. [...] Nous croyons qu'il faut développer une mobilisation intense en défense de la paix, non seulement avec une propagande générale, mais avec des actes concrets qui feront reculer les promoteurs de la guerre. Nous croyons qu'il faut nous unir, dans tous les milieux, contre les ennemis de la paix, pour annihiler ces incendiaires de la guerre<sup>57</sup>.

Tout comme leurs frères marxistes, les staliniens crurent en la mobilisation des masses pour arriver à construire une campagne efficace contre la guerre. Les actions du prolétariat qui refusait de collaborer au travail lié à la guerre, notamment par la grève, représentait la

---

<sup>54</sup> *Anarquía*, « A los políticos, no les interesa la Revolución », 12 juillet 1937, 2e page.

<sup>55</sup> *Tierra y Libertad*, « Diplomacia capitalista e internacionalismo obrero : La guerra y la revolución de cara al proletariado mundial », 22 mai 1937, 2e page.

<sup>56</sup> *La Batalla*, « Manifiesto contra la guerra, el fascismo y la unión sagrada », 2 août 1936, 4e page.

<sup>57</sup> *Mundo Obrero*, « ¿Qué es y qué quiere el frente de la juventud? », 18 juillet 1936, 5e page.

forme préférée de lutte pour la paix comme l’avaient défendu les socialistes européens ralliés à Jaurès avant 1914. Cependant, une fois mis devant le fait accompli de la guerre, la lutte antifasciste dans un contexte de guerre civile devint le moyen le plus approprié pour atteindre l’idéal d’un monde prolétarien exempt de guerres. Ce serait donc vu comme une façon d’accélérer le cours de l’histoire. Les dirigeants des colonnes communistes et des brigades internationales constituèrent des exemples vivants de cette émancipation prochaine de la guerre, comme le général Kléber<sup>58</sup>. Ce dernier avait été formé militairement dans la seule fin de pouvoir battre les militaires à leur propre jeu. Son entraînement servit à verser « des torrents de sang – quel paradoxe! – pour que la paix règne entre les peuples. Mais pas une paix classique, une paix apparente; mais plutôt une paix authentique, basée sur la liberté des peuples et des individus [...]»<sup>59</sup>. Cette « paix authentique » représente clairement la « paix positive » que nous avons évoquée plus haut. Ainsi, ces généraux qui avaient fait le choix de se placer aux côtés du prolétariat furent paradoxalement considérés comme les plus grands pacifistes puisqu’ils utilisèrent la science militaire dans le but de détruire les causes des tueries entre êtres humains. Comme cela a été abordé dans le chapitre précédent, la violence qu’ils mobilisèrent contre les ennemis capitalistes et fascistes furent minimisées par la mise en place d’une logique de déshumanisation de leurs opposants : « le général Kléber ne combat pas des hommes, il se bat contre des hyènes, contre les pires ennemis des hommes<sup>60</sup> ».

Même pour les républicains modérés, la guerre civile devenait un moyen pour rendre les conflits futurs plus difficiles.

Sans une paix victorieuse, qui implique la reconquête du territoire national, à quoi auraient servi nos efforts belliqueux, dont l’unique objectif est de nettoyer l’Espagne de sa lèpre militaire ? Une fois la victoire atteinte et la paix établie, les lois futures ne répondront pas à une imposition d’un parti politique ou d’une organisation syndicale quelconque, mais

---

<sup>58</sup> Il s’agissait en fait d’un nom fictif du général communiste qui s’inspirait du véritable Jean-Baptiste Kléber ayant combattu lors des guerres de la Révolution française, notamment durant celles de la Vendée et d’Égypte. Le général Kléber de la guerre civile espagnole était alors un membre des renseignements militaires de l’URSS qui s’appelait réellement Manfred Stern.

<sup>59</sup> *Claridad*, « Hablando con el general Kléber, de la Brigada Internacional », 25 novembre 1936, 2e et 3e pages.

<sup>60</sup> *Ibid.*

plutôt à la volonté du peuple qui administrera son destin à partir des leçons apprises dans la guerre civile<sup>61</sup>.

Le retour d'une Espagne libérale et démocratique fut donc le meilleur moyen de régler le conflit selon les républicains, car le peuple pourrait directement décider du régime qui lui conviendrait le mieux à travers le système électoral. La guerre ne serait plus nécessaire pour régler les différences de points de vue au sein même de la société puisque les débats se concluraient strictement dans l'arène politique. Les républicains crurent donc que leur modèle politique était irréprochable. La guerre était simplement la volonté de certaines factions idéologiques anti-démocratiques ne voulant pas discuter par l'entremise de la raison. Ces dernières avaient plutôt préféré opter pour la voie belliqueuse, ce qui ne donna d'autre choix à l'État que de les réprimer violemment dans une optique de « paix négative ».

Pour consolider ce désir de mener à bien une guerre qui en finirait avec toutes les autres guerres, les républicains ne comptaient pas laisser l'armée intacte. De profondes transformations seraient nécessaires pour faire en sorte qu'un tel scénario de coup d'État des militaires ne se reproduise plus jamais. Pour certains, plus modérés, la future armée espagnole républicaine ne serait plus composée par des militaires « oligarques et autoritaires », mais par une réelle armée professionnelle qui défendrait les principes de la Constitution<sup>62</sup>. Pour ce faire, il fallait former une nouvelle armée régulière pour le temps de la guerre civile afin de vaincre l'ennemi, mais en temps de paix, ce corps armé se verrait transformé « pour garantir les libertés populaires<sup>63</sup> ». Cette fois-ci, le sacrifice consenti par les combattants sur le front ne serait plus vain puisque les paramètres étaient différents des guerres précédentes. « Ce sera le peuple lui-même qui saura administrer son triomphe, parce qu'on ne combat plus pour un roi, ni pour une dynastie, ni pour une dictature, on combat pour la souveraineté nationale, formule politique qui promet au peuple son émancipation intégrale<sup>64</sup> ». Ainsi, les républicains modérés détestaient tout autant la guerre que leurs homologues révolutionnaires. Pour ce faire, il fut nécessaire de constituer « une

---

<sup>61</sup> *El Liberal*, « Temas de actualidad : Reacción militarista y revolución obrera », 4 mai 1937, 4e page.

<sup>62</sup> *Claridad*, « Vendrá la paz y vendrá la victoria de la ley, del pueblo y de la República », 22 janvier 1937, 6e page.

<sup>63</sup> *Claridad*, « Impresión del día », 19 septembre 1936, 1ère page.

<sup>64</sup> *El Liberal*, « Razones y balas », 26 juillet 1936, 2e page.

armée populaire disciplinée et héroïque [...]»<sup>65</sup> ». Le fait de combattre pour la souveraineté nationale et la défense de la constitution républicaine fit donc en sorte que les combats militaires eurent dorénavant un sens pour le peuple en entier, alors qu'auparavant les guerres n'avaient servi que les intérêts d'une élite dynastique ou dictatoriale déconnectée de sa population. Toutefois, cette volonté républicaine de se doter d'une armée disciplinée, commandée par un État-Major fort et unique, et de soldats obéissants aux ordres<sup>66</sup> contrasta avec la vision de la question militaire des révolutionnaires.

Pour les libertaires et les antistaliniens, l'armée traditionnelle devait carrément être remplacée par une nouvelle milice révolutionnaire servant les intérêts du prolétariat. Cette mentalité reposa essentiellement sur la volonté de constituer une armée qui consoliderait les acquis de la révolution après la guerre et qui protégerait la paix dans le monde<sup>67</sup>. Se réclamant de l'antimilitarisme depuis belle lurette dans leurs discours publics, les anarchistes durent défendre le paradoxe de former leurs propres milices. Pour eux, il ne fut donc pas possible de défendre « l'existence d'une armée régulière obligatoire et vêtue d'uniformes. Cette armée doit être substituée par les milices populaires, par le peuple en armes, seule garantie que la liberté sera défendue avec enthousiasme [...]»<sup>68</sup> ». Pour éviter que les milices ouvrières devinssent le calque d'une armée régulière, les libertaires affirmèrent qu'il était nécessaire de créer non pas une « mentalité guerrière » mais bien une « mentalité de guerre » parmi la population. Celle-ci serait en fait une « mentalité de révolution », puisqu'elle impliquerait de combattre pour une société idéale, c'est-à-dire libre et égalitaire. À l'inverse, pour éviter que les miliciens et les miliciennes ne tombassent dans la mentalité guerrière, une éducation révolutionnaire et la conservation d'un tel esprit étaient nécessaires. « La mentalité guerrière ne fait que créer des automates et engendre un esprit grégaire, qui prédispose les peuples aux régimes de la force, de l'exploitation et l'ignominie<sup>69</sup> ».

---

<sup>65</sup> *El Liberal*, « Nuestro derecho : Ante la reunión de Ginebra », 25 mai 1937, 1ère page.

<sup>66</sup> *El Socialista*, « En el frente y en la retaguardia : Capítulo de necesidades consideradas urgentes », 16 août 1936, 1ère page.

<sup>67</sup> *Mundo Obrero*, haut de page droite (sans titre), 22 décembre 1936, 1ère page.

<sup>68</sup> *Solidaridad Obrera*, « Confederación Regional del Trabajo de Cataluña », 5 août 1936, 1ère et 2e pages.

<sup>69</sup> *Ruta*, « Una mentalidad de guerra », 25 février 1937, 4e page.

Ainsi, il fut possible d'employer la technique militaire tel que l'ennemi le faisait, mais « d'une façon antimilitariste », car les anarchistes ne pouvaient consentir à une « discipline de fer, de caserne, despotique et de "classes", mais seulement à une auto-discipline<sup>70</sup> ». Cette notion d'auto-discipline fut d'ailleurs un élément central de la nouvelle formule militaire basée sur les principes libertaires. En pouvant élire leur propre dirigeant et en ayant leur mot à dire sur les opérations militaires, les miliciens et les miliciennes voulaient effacer le côté autoritaire qui existait au sein des forces armées. La seule chose qui motivait les troupes révolutionnaires à endurer les sacrifices de la guerre était le changement social. Si les milices revenaient du front pour constater qu'à l'arrière perduraient les injustices d'antan, le moral des troupes tomberait à plat. Faire la révolution représenta « le seul prix pour lequel les anarchistes, les ouvriers et la jeunesse étaient prêts à sacrifier leur vie et leur sang<sup>71</sup> ». La révolution sociale fut donc le meilleur moyen de garantir le maintien d'un nombre minimal de militaires professionnels une fois la paix atteinte, car la collectivisation des moyens de production dans un esprit démocratique et socialiste donnait à la population le pouvoir d'administrer les moindres détails de sa vie. La mainmise du prolétariat sur les armes et la possibilité de les employer pour défendre leurs intérêts rendraient aussi toute nouvelle tentative de coup d'État quasiment impossible<sup>72</sup>. D'une certaine façon, cela sous-entendait que l'ordre public ne se réglerait plus de la même façon dans une société révolutionnaire : les prolétaires armés se défendraient eux-mêmes au lieu d'avoir recours à une « violence légitime » de l'État pour les protéger. Or, plus la guerre avançait et plus certains libertaires réalisèrent qu'une partie de leurs idéaux durent être mis de côté pour assurer la victoire militaire. Ces membres de la CNT finirent par se rallier à contre-cœur à la conception militariste de leurs alliés républicains, socialistes et communistes. Le contexte difficile de la guerre et la nécessité de vaincre le fascisme primèrent finalement sur l'application parfaite des idéaux anarchistes dans sa façon de mener à bien le conflit<sup>73</sup>. Même si la constitution d'une armée

---

<sup>70</sup> *Ruta*, « Necesitamos crear el Ejército Confederal », 28 janvier 1937, 8e page.

<sup>71</sup> *Ruta*, bas de page (sans titre), 1<sup>er</sup> avril 1937, 8<sup>e</sup> page.

<sup>72</sup> *Ruta*, « Aprestemonos a ver realizados nuestros principios libertarios », 11 février 1937, 7e page.

<sup>73</sup> Cet article en est un exemple concret : *Solidaridad Obrera*, « Mando y responsabilidad única en la guerra y en el Gobierno Nacional y Regional », 19 novembre 1936, 1<sup>ère</sup> page. A la suite de l'entrée des anarchistes de la CNT-FAI au sein du gouvernement en novembre 1936, les libertaires croyaient toujours à leur idéal révolutionnaire, mais se disaient prêts à faire des compromis et des sacrifices afin de permettre la victoire sur les troupes de Franco.

« antimilitariste » fut idéalisée et vue comme le moyen ultime de garantir la fin de toutes les guerres, l'application difficile de cette notion idéaliste des anarchistes dans la pratique se vit remplacer progressivement par une logique militariste plus traditionnelle.

### **« Les desseins pacifiques d'un peuple de trente millions d'habitants<sup>74</sup> »**

Pour le camp républicain en général, le peuple espagnol possédait une sorte d'esprit « pacifiste » qui le dégageait de toute responsabilité de la guerre dans laquelle il se retrouvait. L'Espagne n'aurait jamais voulu de guerre et y aurait été forcée par une trahison de son corps armé, supposé défendre la nation<sup>75</sup>. Les rédacteurs de journaux présentèrent l'Espagne comme une protectrice de la paix universelle : « nous, défenseurs de la paix, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, avons fermé le passage à l'ennemi sanglant qui a déclenché une guerre civile en Espagne<sup>76</sup> ». Ces fondements du « pacifisme » espagnol étaient ancrés dans deux articles de sa récente constitution de décembre 1931. Dans l'article 6, « l'Espagne renonce à la guerre comme instrument de politique nationale<sup>77</sup> » faisant directement référence aux mots employés dans le cadre du pacte Briand-Kellogg signé en août 1928. Dans l'article 7, on y stipule que l'Espagne adhère à l'ensemble des « normes universelles du droit international<sup>78</sup> ». Cette intégration de la renonciation à la guerre et du pacte de la SDN au sein même de sa constitution représenta un argument en soi pour justifier la position pacifique de la nation espagnole dans ce conflit<sup>79</sup>. Si les militaires avaient décidé de s'opposer au gouvernement démocratiquement élu, ce fut nécessairement parce qu'ils ne furent pas d'accord avec ces préceptes « pacifistes espagnols ».

Pour les plus modérés du camp républicain, le conflit constitua essentiellement une campagne pour rétablir l'ordre public. Accusés par les nationalistes d'avoir provoqué le conflit en laissant libre cours aux forces révolutionnaires, les républicains affirmèrent plutôt que ce furent ces derniers, pour justifier leur coup d'État, qui s'étaient appuyés sur

---

<sup>74</sup> *El Socialista*, « El pueblo, en pie. Diez veces traidores : ¡a España y a la República! », 19 juillet 1936, 1ère page.

<sup>75</sup> *Solidaridad Obrera*, « Imposibilidad de un armisticio », 9 décembre 1936, 1ère page.

<sup>76</sup> *El Liberal*, « ¡Juventud! », 1<sup>er</sup> août 1936, 5e page.

<sup>77</sup> Congreso de los Diputados, « Constitución de 1931 », repéré à [http://www.congreso.es/docu/constituciones/1931/1931\\_cd.pdf](http://www.congreso.es/docu/constituciones/1931/1931_cd.pdf) (page consultée le 8 janvier 2019).

<sup>78</sup> *Ibid.*

<sup>79</sup> *Claridad*, « Ayer se reunió en Valencia el parlamento de la República : El Gobierno, a quien se ratificó la confianza del pueblo entero, fue acogido con entusiasmo », 2 décembre 1936, 1ère page.

une minorité aspirant à détruire la cohésion nationale. Ainsi, ce seraient les militaires qui s'insurgèrent « contre l'évolution pacifique et civile de la société espagnole<sup>80</sup> ». Le bras armé de l'État, supposé garantir l'ordre, avait donc échoué dans sa tâche en se révoltant contre l'entité qu'il avait juré de protéger. Pour ce faire, le gouvernement républicain avait dû se défendre d'une tentative de coup d'État avec les seules forces qui lui avaient restées fidèles, c'est-à-dire les adhérents aux organisations politiques du *Frente Popular* et le restant de l'armée n'ayant pas suivi le mot d'ordre d'insurrection de certains généraux. Puisque la victoire électorale de la gauche espagnole n'avait pas été comprise et acceptée par la droite, il fallait « revalider avec les armes cette victoire atteinte par les urnes<sup>81</sup> ». Contrairement aux nationalistes, les républicains prétendirent avoir compris qu'ils ne pourraient plus gouverner sans l'assentiment du peuple et que cette autorité politique ne s'imposerait plus par la force, mais par la raison, « bien plus puissante que tous les instruments de guerre<sup>82</sup> ». Le gouvernement républicain et le peuple espagnol défendirent donc la paix sociale et la consécration de ses droits et libertés votées le 16 février 1936. La guerre menée visa à défendre ces acquis démocratiques contre « les traîtres à la patrie et la barbarie fasciste<sup>83</sup> ».

Pour ainsi dire, les républicains plus modérés défendirent un idéal de paix foncièrement légaliste. Puisque le gouvernement de *Frente Popular* avait été élu démocratiquement, les changements qu'ils proposèrent ne devaient en aucun cas être remis en question par une frange de la société espagnole. Lorsque cette contestation prit une tournure violente avec la tentative de coup d'État des militaires, il n'y eut rien de plus logique que de rétablir l'ordre dans une perspective de « paix négative ». Les militaires avaient semé le désordre et permis à ce qu'une vague de violences, hors du contrôle du gouvernement, se déchaîna sur le territoire espagnol. L'emploi de la violence ultime, c'est-à-dire la « violence légitime » de l'État, devint ainsi justifiable puisque les nationalistes avaient refusé de se laisser convaincre par la « force de la raison », alors qu'il ne fût possible que de les dissuader par la « raison de la force<sup>84</sup> ». Par conséquent, en se

---

<sup>80</sup> *El Liberal*, « El frente internacional », 21 août 1936, 1ère et 2e pages.

<sup>81</sup> *El Liberal*, « Enérgico llamamiento de los partidos socialista y comunista », 19 juillet 1936, 1ère page.

<sup>82</sup> *El Liberal*, « Cartera de un estoico : El pueblo manda », 2 août 1936, 1ère et 2e pages.

<sup>83</sup> *Mundo Obrero*, page titre, 11 décembre 1936, 1<sup>ère</sup> page.

<sup>84</sup> *El Liberal*, « Moral de la retaguardia : La rendición de las plazas sitiadas », 13 août 1936, 1ère page.

basant sur les articles 6 et 7 de la constitution républicaine et sur la stabilité relative qui exista avant le coup d'État des militaires, il était tout à fait juste, dans l'optique républicaine, d'entrer ouvertement en guerre contre ses éléments factieux tout en continuant de défendre un discours pacifiste et de rétablissement de l'ordre.

### **Le rapport des républicains avec la notion d'ordre public**

La question du maintien de l'ordre fut omniprésente dans le discours des républicains, des socialistes modérés et des staliniens. Comme nous l'avons vu plus haut, les lois et la constitution républicaines furent élevées à titre de porte-étendard des valeurs morales du régime libéral alors en place en Espagne. Lorsque la force publique ne suivait plus les ordres du gouvernement, « qu'il soit bon ou mauvais, parfait ou défectueux », cela ne pouvait que créer une situation de désordre et de chaos<sup>85</sup>. Le seul moment où les insurrections militaires pouvaient se justifier, ce serait lorsque le régime en place se montrerait incompatible avec le progrès politique, social et économique. Les républicains se considérant eux-mêmes comme les garants de ce progrès, il fut inconcevable pour ceux-ci de concéder un millimètre de légitimité au soulèvement violent des militaires. Dans cette logique de rétablissement de la « paix publique », ce qui put paraître comme un « abus de pouvoir en temps normal, [fut] maintenant un recours défensif [...] »<sup>86</sup>. Aussi radicales qu'elles pussent paraître, ces mesures durent prendre en compte la situation de guerre civile dans laquelle le gouvernement républicain était plongé. « Quelles normes juridiques pouvaient-ils mobiliser en leur faveur lorsqu'ils avaient rompu violemment avec celles-ci ? Avant l'insurrection, toute considération légale aurait pu être entendue. Après qu'elle se soit produite, rien de tout ça n'avait de validité<sup>87</sup> ». Pour revenir à un État de droit fonctionnel et à une situation de « paix publique », caractérisée par l'absence de violences personnelles, toute l'autorité dut être mise dans les *Tribunales populares* qui avaient le droit, par l'entremise de décrets gouvernementaux, de condamner à mort toute personne participant ou ayant participé à la tentative de coup d'État. Ainsi, la mobilisation de cette violence étatique ne fut pas la cause de ces désordres, mais plutôt une réponse à ceux-ci dans le but précis d'y mettre fin. Tout ce qui importa, ce fut de « savoir que tout se

---

<sup>85</sup> *El Liberal*, « La situación actual de España juzgada por Indalecio Prieto », 18 juillet 1936, 1ère page.

<sup>86</sup> *El Socialista*, « Evitemos torpezas que se vuelven contra nosotros », 7 août 1936, 6e page.

<sup>87</sup> *Ibid.*

terminerait bientôt; que la tranquillité se rétablisse; que les services publics entrent chaque jour dans la normalité; qu'avec la République, la paix règne en Espagne; que les braises de la guerre civile soient totalement éteintes<sup>88</sup> ». L'objectif de rétablir l'ordre dans une perspective de « paix négative » s'expliqua ainsi : « cette guerre est menée précisément pour rétablir la paix, pour donner à la population les sécurités, les garanties et l'ordre que la réaction et le fascisme ont tenté de détruire avec un bain de sang<sup>89</sup> ».

Les appels à l'ordre s'effectuèrent cependant dans un contexte où le gouvernement républicain avait pratiquement perdu toute forme d'autorité sur la majeure partie de son territoire. Chaque région s'était dotée de ses propres forces de l'ordre pour combler le vide politique occasionné par le soulèvement des militaires contre la République. Pour ce faire, les républicains, les socialistes et les staliniens menèrent une importante campagne dans la presse afin de réunifier les services policiers sous la gouverne de l'État. La seule façon « d'assurer la défense du régime à l'arrière, [...] passe par la création d'un seul corps qui fasse respecter les seuls ordres légitimes du territoire de l'Espagne loyale : ceux du Gouvernement de la République<sup>90</sup> ». Cette unification des forces de l'ordre eut pour principal but de faciliter le travail de « dépuración à l'arrière ». Dans un contexte de guerre civile où l'ennemi pouvait être partout à la fois, il existait une obsession de devoir débusquer la cinquième colonne<sup>91</sup> et de l'éliminer. Dans les journaux, on appela la population à la « vigilance et aux actions énergiques, efficaces, rapides et sans pitié, pour que [...] ceux qui combattent clandestinement le régime remontent à la surface et ne puissent plus continuer leur travail de sape, ce qu'ils peuvent réaliser tranquillement depuis déjà plusieurs mois<sup>92</sup> ». La victoire sur l'ennemi par la mise en place d'un système de surveillance à l'échelle de son territoire mènerait donc au triomphe de la légalité

---

<sup>88</sup> *El Liberal*, « No hay folletín, hay epopeya. La escribe el pueblo español en 1936 como en 1908 », 23 juillet 1936, 2e page.

<sup>89</sup> *Mundo Obrero*, « En nuestra España reina el orden », 14 août 1936, 1ère page.

<sup>90</sup> *Mundo Obrero*, « Para garantizar el orden republicano : La unificación de todas la fuerzas de orden público », 20 décembre 1936, 1ère page.

<sup>91</sup> Expression généralement attribuée au général nationaliste Emilio Mola qui fait référence à ses partisans cachés derrière les lignes républicaines. Ces derniers auraient agi comme sa cinquième colonne, parmi les quatre qui se dirigeaient vers Madrid en 1936. La menace de cette « cinquième colonne » était prise au sérieux par les autorités républicaines qui appelaient la population à les dénoncer et à les livrer aux instances judiciaires.

<sup>92</sup> *El Liberal*, « Es necesario y urgente no cejar en la depuración de la retaguardia », 15 mai 1937, 1ère page.

républicaine, ce qui, pour les républicains modérés, représentait un retour à un « climat de paix<sup>93</sup> » en soi.

Pour les révolutionnaires libertaires et antistaliniens, la question de l'ordre public tint une place tout à fait différente dans leur discours public. Il s'agissait plutôt de remplacer les anciennes forces de l'ordre par de nouvelles gérées directement par les organisations ouvrières. Celles-ci auraient pour principal but de défendre les acquis révolutionnaires des premiers mois du conflit et de limiter les excès de violences qui se produisaient sur le territoire sous le contrôle des révolutionnaires. Ce fut dans cet ordre d'idées que des patrouilles des milices antifascistes furent mises sur pied à Barcelone dans le but de garantir le nouvel ordre révolutionnaire. Penser au retour de l'ancienne conception de l'ordre public qui existait sous le régime capitaliste leur fut impensable. Les antistaliniens se dirent en faveur de « l'ordre comme tout le monde. Mais du seul ordre possible : l'ordre révolutionnaire, l'ordre socialiste. Un ordre qui se base sur l'exploitation de l'homme par l'homme, sur la lutte des classes, ne représente pas l'ordre; c'est plutôt un état permanent de désordre<sup>94</sup> ». Ce régime de désordre représenta celui qui existait avant et même après la proclamation de la République, puisque tous les deux correspondaient au régime bourgeois. L'ancien ordre capitaliste représenta un état de violence pour les révolutionnaires. Leurs adhérents avaient toujours été maltraités par les représentants de l'État qui, selon cette perspective, ne maintenaient pas l'ordre, mais protégeaient plutôt la hiérarchie sociale et la propriété privée<sup>95</sup>. Cependant, à la suite de la fraternisation entre ouvriers et forces publiques restées fidèles à la République lors des combats de rue en juillet 1936, les *Guardias de Asalto* et la *Guardia Civil* comprirent mieux les positions des anarchistes, sans toutefois y adhérer. Ainsi, à l'avenir, ils allaient bien y penser avant de tirer sur les ouvriers<sup>96</sup>. Pour les révolutionnaires, c'était bien là un signe de changement si leurs anciens bourreaux leur confirmaient qu'ils n'allaient plus les violenter comme ils avaient pu le faire auparavant.

---

<sup>93</sup> *El Liberal*, « El presidente de las Cortes y le ministro de Agricultura se dirigen al país en vibrantes discursos », 28 juillet 1936, 4e page.

<sup>94</sup> *La Batalla*, « Una maniobra contrarrevolucionaria : Los Comités, base de la nueva economía y del nuevo orden revolucionario, socialista », 30 décembre 1936, 1ère page.

<sup>95</sup> *Ruta*, « Contra todos podremos », 24 juin 1937, 3e page.

<sup>96</sup> *Solidaridad Obrera*, « Codo a codo », 29 juillet 1936, 3e page.

Assumer une part de la responsabilité du travail d'ordre public représenta une autre énorme contradiction pour les anarchistes qui avaient critiqué depuis toujours toutes les formes d'autorité illégitimes, dont le travail policier. Alors, « si les circonstances [les] obligeaient à prendre les armes et exercer des fonctions d'autorité, [ils devaient] le faire humainement<sup>97</sup> », ce qui impliqua d'avoir des preuves tangibles pour pouvoir procéder à l'arrestation ou à l'emprisonnement d'une personne inculpée. Le nouvel ordre révolutionnaire n'allait pas permettre que des exactions injustes se produisissent comme auparavant. Assez rapidement, les patrouilles de milices rétablirent l'ordre dans une perspective de « paix négative », tout en conservant l'esprit de « paix positive » ancré dans les changements structurels qui s'opérèrent grâce à la révolution. Cependant, les quelques excès des premiers jours de la révolution furent minimisés :

Il s'agit du développement normal de toute période révolutionnaire. Pendant que l'ennemi était dans la rue et que, depuis les toits, [...] on attaquait nos patrouilles, nous ne pouvions, ni n'avions le temps de nous préoccuper qu'une épicerie se fasse voler un sac de jambon qui, dans la majeure partie des cas, n'était qu'un acte de restitution. Mais lorsque les révolutionnaires ont pu se dédier au rétablissement de l'ordre, tous ces actes ont été réprimés avec rapidité et avec une telle exemplarité qui ne laissait aucun doute quant aux réels sentiments qui animaient le peuple révolutionnaire<sup>98</sup>.

Les organisations libertaires déployèrent des efforts afin de déconstruire l'image du militant anarchiste qui prenait plaisir à tout détruire : « nous voulons que tout le monde sache que la CNT et la FAI sont ennemies et répugnent le sang qui coule sans la moindre justification et qui ne suit aucune fin révolutionnaire<sup>99</sup> ». Toute violence admissible dut être justifiée par l'avancement de la révolution et l'élimination des violences structurelles qui pesaient sur la population, faute de quoi les responsables durent être punis par les nouvelles forces de l'ordre révolutionnaire.

### **Comment prétendre défendre la paix lorsqu'on s'attaque à ses propres alliés ?**

La question de recherche de la paix et du maintien de l'ordre public dans les discours se compliqua davantage à la suite de l'éclosion de conflits entre républicains.

---

<sup>97</sup> *Nuevo Aragón*, « Normas a los compañeros de investigación », 21 janvier 1937, 4e page.

<sup>98</sup> *Solidaridad Obrera*, « Más nobleza que pillaje », 29 juillet 1936, 1ère page.

<sup>99</sup> *Solidaridad Obrera*, « Nuestro esfuerzo mayúsculo ha de polarizarse en el frente. Las armas han de estar en las líneas de fuego », 25 août 1936, 1ère page.

Cette violence entre alliés atteignit son paroxysme à Barcelone au début du mois de mai 1937, tandis que les forces de l'ordre de la Catalogne avaient encerclé la téléphonie alors contrôlée par la CNT et la FAI. Les membres des organisations anarchistes et du POUM réagirent violemment face à cette action des forces policières républicaines, ce qui donna lieu à des combats de rue opposants anarchistes et poumistes contre les adhérents communistes et les forces de l'ordre. À la base, ce conflit pouvait sembler reposer sur des points de vue divergents par rapport à l'organisation de la guerre et de la société, mais la question des intérêts pesa également dans la balance. Pour les républicains et les socialistes, il s'agit simplement de défendre le pouvoir qu'ils détiennent au sein du gouvernement. Pour les communistes staliniens, il était nécessaire de défendre le pouvoir acquis à petits pas par l'entremise d'une collaboration étroite, depuis l'élection du *Frente Popular*, avec la gauche bourgeoise et les socialistes. Pour les poumistes, il s'agissait de défendre l'intégrité de leur parti qui avait été constamment attaqué, tant sur le plan idéologique que sur le plan physique, par des militants du PCE. La période où leurs membres ou leurs bâtiments furent sauvagement attaqués sans qu'ils réagissent avait assez duré. Pour les anarchistes, les événements firent resurgir les divergences de point de vue qui existaient déjà au sein du mouvement. D'une part, il y avait la nécessité de devoir gagner cette guerre afin de permettre l'avènement de la société idéale qu'ils concevaient, ce qui passait nécessairement par une politique d'unité révolutionnaire avec tous les partis présents au sein du camp républicain. D'autre part, tout comme les poumistes, une frange plus puriste des libertaires avança qu'il fallait mettre un terme aux provocations que leurs membres subissaient depuis plusieurs mois de la part des milices communistes staliniennes et des forces de l'ordre de la République.

Cependant, ces actes de violence contre des alliés durent aussi être justifiés, soit par l'entremise d'un discours du maintien de l'ordre pour les républicains, les socialistes et les communistes staliniens. La seule couverture médiatique des événements de mai 1937 à Barcelone en dit long sur cette vision : « le Gouvernement a renforcé son autorité en se donnant la charge de l'ordre public en Catalogne. Le ministre de l'Intérieur a favorisé la suffocation du mouvement provocateur rapidement, imposant l'ordre et la paix entre les

citoyens, qui doivent régler leurs querelles dans leurs organisations respectives<sup>100</sup> [...] ». D'autant plus que cette révolte se produisit au beau milieu d'une guerre civile où la menace d'une cinquième colonne existait concrètement dans l'esprit de plusieurs. Ce soulèvement d'une partie du camp républicain fut donc présenté comme une collaboration avec les partisans ennemis cachés dans les confins de la ville catalane. De plus, celui-ci parut encore moins justifié parce que le gouvernement légitime de la République réunit et représenta toutes les forces antifascistes d'Espagne mis à part le POUM. Il n'y avait donc aucun prétexte de se soulever contre celui-ci selon les républicains et les socialistes<sup>101</sup>. Pour les staliniens, cet ennemi ne fut nul autre que le POUM et les « *incontrolados* », ce qui justifia la mobilisation d'une force publique répressive contre ceux qui avaient trahi la cause républicaine<sup>102</sup>. Il s'agit plutôt de tirer avantage du fait que des militants et des militantes, ayant une vision du pouvoir et la révolution différente de la leur, et qui combattirent les forces de Franco à leurs côtés s'insurgèrent ouvertement contre le gouvernement de la République.

Ce qui fut considéré comme une révolte de traîtres à la cause républicaine souleva également la question de la répartition des armes sur les fronts. Les républicains favorables à une centralisation de la charge de l'ordre public se demandèrent alors comment les insurgés de Barcelone avaient pu mobiliser un aussi grand nombre de fusils, de mitrailleuses, de canons et de chars blindés, qui « au lieu d'être au front, étaient cachés on ne sait où, en attendant d'être utilisés contre la République<sup>103</sup> ». Ce fut donc en permettant certaines organisations ouvrières de posséder des armes que cette révolte avait pu se produire. Dans une logique de rétablissement de l'ordre, la réponse logique consista à s'assurer que les armes fussent seulement entre les mains des autorités gouvernementales et de l'Armée<sup>104</sup>. Encore une fois, on défendit une vision rattachée à la notion de « violence

---

<sup>100</sup> *El Liberal*, « El Gobierno robustece su autoridad restableciendo el orden público en Barcelona », 7 mai 1937, 1ère page.

<sup>101</sup> *El Socialista*, « Al margen de un episodio lamentable : Sólo con promesas, haríamos un mal negocio », 7 mai 1937, 1ère page.

<sup>102</sup> *Mundo Obrero*, « Acabar con el desorden en la política y en la economía : Tareas esenciales del nuevo Gobierno », 20 mai 1937, 1ère page.

<sup>103</sup> *Mundo Obrero*, « Se han levantado con las armas que el Gobierno no había dado para los frente », 11 mai 1937, 4e page.

<sup>104</sup> *Mundo Obrero*, « Acabar con el desorden en la política y en la economía : Tareas esenciales del nuevo Gobierno », 20 mai 1937, 1ère page.

légitime » qui devait seulement être détenue par l'État lui-même. Pour les plus modérés du camp républicain, l'État était le seul garant du maintien de l'ordre et toutes personnes se soulevant contre son autorité perturbait ainsi la paix sociale qui existait. Leur répression devint d'autant plus nécessaire pour permettre le bon déroulement de la guerre qui, une fois terminée, sonnerait le glas du retour à la tranquillité entre les citoyens.

Dans un autre ordre d'idées, la vision des événements de mai 1937 à Barcelone pour les révolutionnaires différa grandement de la version des faits présentée par les républicains fidèles au gouvernement central. Pour les révolutionnaires, cette répression républicaine en Catalogne symbolisa le retour à une conception capitaliste de l'ordre.

Comme dans les temps de répression, la force soi-disant publique utilise les armes qui lui ont été confiées contre le peuple. [...] La force publique doit agir seulement et exclusivement contre le fascisme caché derrière nos lignes et contre les ennemis de la Révolution. Jamais contre les désirs rénovateurs d'un peuple qui combat et meurt pour la conquête d'une société de bien-être<sup>105</sup>.

Cette révolte populaire organisée à Barcelone se basa sur des actes de « provocation » qui s'étaient produits contre les membres des organisations ouvrières plusieurs mois avant mai 1937<sup>106</sup>. L'érection des barricades dans les rues de la cité catalane représenta une réponse d'exaspération face aux exactions vécues par les militants et les militantes poumistes et anarchistes<sup>107</sup>. Pour ceux-ci le procédé était très simple : on cherchait des prétextes pour créer des conflits violents entre la classe ouvrière et les forces de l'ordre<sup>108</sup>. Lorsque les travailleurs décidèrent finalement de se défendre, en employant l'action directe et violente comme autrefois<sup>109</sup>, les autorités gouvernementales eurent désormais un prétexte pour lancer une répression contre leurs organisations. Cette vague de répression s'étendit dans l'ensemble des communes de Catalogne quelques jours après le soulèvement barcelonais. Les anarchistes défendirent alors leur droit à « légitime défense<sup>110</sup> » devant les violences que subissaient leurs adhérents.

---

<sup>105</sup> *Nuevo Aragón*, « La fuerza pública no se puede usar contra el pueblo », 4 mai 1937, 3e page.

<sup>106</sup> *La Batalla*, « La clase obrera debe permanecer vigilante y no responder a las provocaciones », 8 mai 1937, 1ère page.

<sup>107</sup> *Anarquía*, « La chulería y pillaje del PSUC uniformado », 1er juillet 1937, 6e page.

<sup>108</sup> *Solidaridad Obrera*, « La contrarrevolución y la CNT », 4 mai 1937, 1ère page.

<sup>109</sup> *Libertad*, « La represión contrarrevolucionaria en las comarcas catalanas », 1er août 1937, 1ère page.

<sup>110</sup> *Solidaridad Obrera*, « Hechos graves : ¡Que cesen las persecuciones en las comarcas catalanas! », 14 mai 1937, 8e page.

Somme toute, la question des événements de mai 1937 en Catalogne demeura justifiée dans une perspective de paix, quoique distincte, pour les deux camps. Pour les républicains, les socialistes et les communistes staliniens, la violence déchaînée contre les révolutionnaires se défendit dans une logique du maintien de l'ordre et d'un retour à la tranquillité qui exista à l'arrière. Ceux qui firent le choix de se révolter contre le gouvernement de la République se placèrent parmi les ennemis cachés de la cinquième colonne. Pour mener à bien la guerre contre les nationalistes, l'arrière devait être pacifié pour faciliter la mobilisation de toutes les ressources coercitives sur le front. L'État devait également être le seul pouvant porter les armes, car il fut l'unique entité qui pouvait employer la violence de façon « légitime ». Pour les révolutionnaires anarchistes et antistaliniens, l'assaut à la téléphonie de Barcelone par les forces de l'ordre de la Généralité fut donc la cause fondamentale des conflits ayant submergé la capitale catalane dans une vague de violences entre combattants antifascistes<sup>111</sup>. Les insurgés auraient même fait preuve de bonne foi en acceptant de quitter leurs postes sur les barricades dans le but d'éviter de nuire au bon déroulement de la guerre menée contre leur ennemi commun fasciste<sup>112</sup>. Les barricades avaient donc seulement été érigées en réaction aux nombreuses provocations que les forces de l'ordre avaient commises à l'égard des organisations ouvrières dans un esprit d'auto-défense. Les libertaires et les poumistes ne cherchèrent donc pas nécessairement à se soulever contre la République, mais n'allaient pas se laisser faire non plus.

## **Conclusion de chapitre**

Ce chapitre a montré que les discours de paix représentèrent une part importante de la justification des violences chez les républicains. Les exactions furent présentées comme nécessaires contre des ennemis qui ne comprenaient que ce type de langage. La violence devint donc un moyen pour atteindre un idéal plus grand et garant d'une paix future. Pour les anarchistes et les antistaliniens, la réalisation de la révolution représenta en soi ce rêve du prolétariat d'éliminer la violence économique dont il était victime sous un régime capitaliste. L'avènement d'une société socialiste permettrait à tous de pouvoir subvenir à leurs besoins, en plus de contrôler leur destin par l'entremise d'une gestion démocratique

---

<sup>111</sup> *La Batalla*, « Los trabajadores quieren la NORMALIDAD », 8 mai 1937, 2e page.

<sup>112</sup> *Tierra y Libertad*, page titre, 15 mai 1937, 2e page.

de la société tant sur les plans politique qu'économique. Le socialisme mettrait également fin aux guerres, ce qui légitima d'autant plus pour les révolutionnaires de consacrer tous leurs efforts dans ce conflit, car il représenta la guerre qui mettrait fin à toutes les autres guerres. Ainsi, le nouvel ordre révolutionnaire dut être défendu par le prolétariat lui-même qui se dota de ses propres forces de l'ordre pour s'en assurer. La légitimité de cet ordre nouveau genre reposait donc essentiellement sur l'élimination des « violences structurelles », mais aussi des « violences personnelles » inutiles. La seule violence qui fut admise comme juste dut strictement servir à faire avancer les intérêts de la révolution qui garantirait la paix pour toujours. L'utopie socialiste devint donc le moyen de permettre l'implantation d'une société qui comptait à la fois sur une « paix positive et négative ».

Pour les républicains et les socialistes, les lois républicaines et leur constitution portaient la paix en elle-même. Toute personne qui se révoltait contre le régime démocratiquement élu n'adhérait tout simplement pas aux principes pacifistes dont l'Espagne républicaine s'étaient dotés. Puisque la paix existait avant le début du conflit, il suffisait de réprimer les responsables de la tentative du coup d'État dans le cadre d'une guerre civile pour y revenir. Il s'agissait donc d'une campagne nationale d'ordre public qui visait à restaurer la tranquillité comme elle existait auparavant. Le droit et la loi durent donc absolument être rétablis afin de permettre le retour de la paix sociale. Pour les communistes staliniens, cette notion de rétablissement de l'ordre public exista également. Il fut nécessaire d'adhérer aux principes libéraux de la République afin de défendre la politique des fronts populaires implantée par le Komintern. Toutefois, un discours progressiste dut aussi être défendu afin de conserver l'appui des communistes au sein même du parti. Cette possibilité d'éliminer les causes de la violence économique pouvait s'opérer au sein même des institutions républicaines par l'entremise de réformes et de législations contribuant à l'avancement des conditions matérielles du prolétariat, ce qui représentait un pas, quoique minime, vers l'idéal socialiste. L'aura de l'URSS à l'international servit également de référence dans le discours communiste pour présenter une société qui prétendit avoir éliminer l'oppression et qui fut garante du maintien de la paix en Europe. Cette dimension internationale représenta également un tout autre front de lutte pour la paix pour les républicains qui servit à défendre leur aspiration à une société pacifique à la suite de cette guerre civile, ce qui sera l'objet du prochain chapitre.

## Chapitre 4 : Un discours de paix en temps de guerre : l'échelle internationale

Dans son livre traitant des causes immédiates de la Grande Guerre, Christopher Clark concluait que, malgré tous les efforts mis en place par les diplomates pour éviter la guerre, une fois que celle-ci a éclaté, ils se sont retirés en sanglots et à bout de nerf pour laisser place aux militaires qui prenaient désormais en charge la destinée des nations<sup>1</sup>. Cette conception implique donc que les diplomates représenteraient seulement leur État en temps de paix, alors qu'en temps de guerre leur travail serait éclipsé par celui des militaires. Pourtant, dans le cadre de la guerre civile espagnole, cette distinction entre le travail diplomatique et la guerre n'existait pas. À l'inverse, il y eut plutôt la volonté de gagner cette guerre sur les fronts de bataille, du travail et de la diplomatie<sup>2</sup>. Les républicains, au sens général du terme, affirmèrent que si la bataille diplomatique se décidait en leur faveur, ils gagneraient sur toute la ligne. Si ce n'était pas le cas, ils pouvaient se consoler d'avoir eu raison de combattre le fascisme seuls, alors que celui-ci menaçait le monde entier<sup>3</sup>. La question internationale fut donc intimement liée à la question militaire. Pour gagner la guerre, il ne suffisait pas de vaincre physiquement l'ennemi, il fallait aussi la remporter sur le plan moral. C'est sur ce point que la défense d'un discours de paix fut un enjeu crucial défendu par les républicains espagnols sur la scène internationale.

Dans l'historiographie des relations internationales en lien avec la guerre civile espagnole, la plupart des auteurs se sont concentrés sur l'équilibre des forces en Europe juste avant la Seconde Guerre mondiale<sup>4</sup>, ou encore sur la nature des interventions

---

<sup>1</sup> Christopher Clark, *Les Somnambules : été 1914, comment l'Europe a marché vers la guerre*, Flammarion, Paris, 2013, p. 542

<sup>2</sup> *Claridad*, « Un órgano político revolucionario que acomete la reconstrucción de España », 9 janvier 1937, 1ère page.

<sup>3</sup> *El Liberal*, « Esperemos luchando », 18 décembre 1936, 1ère page.

<sup>4</sup> Par exemple, David Jorge, « La Guerra de España en el contexto de la crisis internacional de entreguerras », *Amnis* [En ligne] (10.4000/amnis.2306), 2015, page consultée le 13 février 2019 ou Enrique Moradiellos, « Un Triángulo vital para la República: Gran Bretaña, Francia y la Unión Soviética ante la Guerra Civil española », *Amnis* [En ligne] (10.4000/amnis.248), 2001, page consultée le 13 février 2019

étrangères sur le territoire espagnol, qu'elles soient allemande<sup>5</sup>, italienne<sup>6</sup>, portugaise<sup>7</sup> ou soviétique<sup>8</sup>. Une attention particulière a aussi été accordée à l'hésitation britannique<sup>9</sup> et française<sup>10</sup>, en plus de l'instauration de leur plan de non-intervention dès août 1936. Récemment, Johnson a entrepris le grand projet de brosser un portrait général de toutes ces puissances dans un essai réunissant les thèses de plusieurs auteurs imminents concernant les relations internationales caractérisant les années 1930<sup>11</sup>. La position défendue par la République espagnole durant le conflit a également été abordée par l'article de Miralles, qui nous donne un portrait complet de la position de ses diplomates tout au long de la guerre<sup>12</sup>. Enfin, Moradiellos<sup>13</sup> a tenté de mettre à jour cette riche veine de la guerre civile espagnole en écrivant un autre ouvrage traitant de ses dimensions internationales. La question internationale a donc été traitée abondamment par l'historiographie, mais celle du maintien de la paix dans le discours de la gauche espagnole pendant la guerre semble avoir été éclipsée. Nous comptons par conséquent contribuer à l'historiographie actuelle en inscrivant les arguments pacifistes internationaux des républicains espagnols dans ce contexte international tendu de l'entre-deux-guerres.

Pour commencer, nous présenterons la place qu'occupait la SDN dans ces discours de paix. Était-elle perçue comme une institution garantissant la paix, ou simplement une qui prétendait le faire ? Ensuite, il sera question d'aborder la perception des différentes idéologies républicaines par rapport aux plans internationaux mis en place par les

---

<sup>5</sup> Robert H. Whealey, *Hitler And Spain: The Nazi Role in the Spanish Civil War, 1936-1939*. University Press of Kentucky, Lexington, 2015, 280 pages.

<sup>6</sup> John F. Coverdale, *Italian Intervention in the Spanish Civil War*, Princeton University Press, Princeton, 2015 (version originale 1976), 479 pages.

<sup>7</sup> María Soledad Gómez de las Heras, « Portugal ante la Guerra Civil Española », *Historia Contemporánea*, #5, 1992, pp. 273-292.

<sup>8</sup> Daniel Kowalsky, *Stalin and the Spanish Civil War*, Columbia University Press, New York, 2001.

<sup>9</sup> Tom Buchanan, *Britain and the Spanish Civil War*. Cambridge University Press, New York, 2008, 256 pages.

<sup>10</sup> Juan Avilés Farré, « Francia y la guerra civil española: los límites de una política », *Espacio*, #5, 1992, pp. 165-184 ou David Wingeate Pike, *Les Français et la guerre d'Espagne*, Presses universitaires de France : Paris, 1975, 467 pages.

<sup>11</sup> Gaynor Johnson, *The International Context of the Spanish Civil War*. Cambridge Scholars, Newcastle upon Tyne, 2009, 194 pages.

<sup>12</sup> Ricardo Miralles, « La diplomatie de la République espagnole face à la non-intervention, 1936-1939 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, #186, 1997, pp. 51-72.

<sup>13</sup> Enrique Moradiellos, *El reñidero de Europa : Las dimensiones internacionales de la guerra civil española*, Península HCS, Barcelone, 2001, 302 pages.

puissances occidentales afin de garantir la paix. Par la suite, nous porterons un regard sur les arguments des républicains qui avancèrent que la guerre qu'ils menaient, si elle était conclue par leur victoire, pouvait empêcher l'éclatement d'un nouveau conflit mondial. Pour finir, nous aborderons la question du rejet des projets d'armistice, de trêve ou d'arbitrage.

## **La SDN : une institution pacifiste ou un repère d'impérialistes se divisant le monde ?**

Bien que la SDN ait souvent été présentée comme foncièrement inactive dans les divers conflits qui ont caractérisé les années 1930, l'institution internationale prit tout de même quelques initiatives pour tenter de mettre fin à la guerre d'Espagne, notamment dans l'objectif de la confiner au territoire espagnol. Une chose est certaine, le conflit ibérique fit grandement parler les diplomates européens dans ses instances. Dans le discours public républicain, on décèle une ligne de fracture nette entre ceux qui crurent que la SDN pût avoir un impact, quoique minime, et les autres qui avancèrent que « la [SDN] est endormie. Les travailleurs savent qu'ils n'ont rien à attendre d'elle<sup>14</sup> ». Cette division se basa principalement à partir des idéologies alors en place.

En effet, pour les révolutionnaires espagnols, la SDN était un échec flagrant. La création de l'organisme international surgissait « du délire libéral de Wilson [...] »<sup>15</sup> et ses plus grands admirateurs n'étaient nuls autre que des gens comme Basil Zaharoff<sup>16</sup> qui profitèrent de la vente d'armes aux deux groupes belligérants. Les échecs récents de l'institution genevoise dans la guerre entre la Bolivie et le Paraguay, la non-intervention en Éthiopie et en Chine servit également de justification pour la décrédibiliser<sup>17</sup>. Ainsi, le devoir du prolétariat fut de dire à ses diplomates déçus qu'il n'était plus « possible de

---

<sup>14</sup> *Ruta*, « Contra la guerra : Revolución », 21 janvier 1937, 7e page.

<sup>15</sup> *Ruta*, « La farsa trágica de la Sociedad de Naciones », 18 février 1937, 3e page.

<sup>16</sup> Dans un article de Jean-Marie Moine, « Basil Zaharoff (1849-1936), le "marchand de canons" », *Ethnologie française*, Vol. 36, #1, 2006, pp. 139-152, l'auteur présente cet homme comme le symbole incarné du marchand d'armes qui profitait de la guerre. Il était une obsession pour les pacifistes européens qui ont abondamment écrit sur le personnage dans les années 1920 et 1930.

<sup>17</sup> Zara Steiner, *The Triumph of the Dark : European International History, 1933-1939*, Oxford University Press, Oxford, Royaume-Uni, 2011, pp. 3-4. Dans son livre, Steiner affirme que l'affaiblissement de la SDN causé par ses échecs, en Éthiopie et pour le réarmement de la Rhénanie, a facilité le recul des relations multilatérales sur la scène internationale. Cela aurait donc permis le retour des pratiques qui existaient avant la Grande Guerre, soit la course aux armements et les alliances bilatérales qui devinrent à nouveau monnaie courante à la fin des années 1930.

continuer à observer votre façon de faire, et si vous ne changez pas, nous, les producteurs du monde, nous vous ferons changer [...]»<sup>18</sup> ». Le rêve wilsonien de créer un nouveau modèle de gestion des relations internationales sur une base démocratique, multilatérale et universelle fut amèrement critiqué : « la diplomatie secrète n'est pas terminée, celle-ci s'organise à nouveau peu à peu, tendant ses réseaux et préparant la chasse, hier ce fut l'Abyssinie, aujourd'hui c'est l'Espagne, et demain ce sera une autre nation [...]»<sup>19</sup> ». La SDN ne servait donc qu'à « protéger les États puissants, ceux qui s'arment à volonté dans le but précis d'aplatir les nations faibles et mal armées<sup>20</sup> ». Ce mythe que la SDN défendait « les faibles contre les puissants » était tout simplement faux selon les révolutionnaires espagnols, « pour la simple raison que ceux qui la dirigent depuis sa fondation sont précisément les puissants et les oppresseurs, c'est-à-dire les pays impérialistes vainqueurs de la Grande Guerre<sup>21</sup> ». L'organisation internationale wilsonienne n'était donc pas perçue comme vecteur de paix, « mais plutôt comme une caverne où les bandits impérialistes préparent la prochaine guerre<sup>22</sup> ».

Pour les révolutionnaires, la SDN échouait à empêcher l'éclatement de conflits armés entre les nations selon la vision d'une paix internationale reposant sur la simple absence de conflits entre nations. Elle n'avait pas réussi non plus à maintenir la paix entre les nations grâce à son nouveau modèle multilatéral universel qui visait à remplacer celui qui se basait traditionnellement sur un équilibre des puissances incarné par un ensemble d'alliances<sup>23</sup>. L'organisation internationale était tenue responsable par les révolutionnaires espagnols de favoriser la perpétuation du système capitaliste, vu comme le principal responsable des guerres. Garantir temporairement la paix entre les nations ne leur suffisait pas : dans une vision positive de la paix, il fallait aussi que le système politique et économique soit juste pour que la paix règne réellement entre les peuples. Incapable de

---

<sup>18</sup> *Nuevo Aragón*, « ¿Por qué tantos Comités? », 20 janvier 1937, 2e page.

<sup>19</sup> *Tierra y Libertad*, « ¡Oh, la diplomacia! », 14 novembre 1936, 3e page.

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> *La Batalla*, « ¡Nada de pactos ni compromisos con el enemigo! : Quienes los proponen merecen correr la suerte de los fascistas », 12 décembre 1936, 1ère page.

<sup>22</sup> *La Batalla*, « Manifiesto contra la guerra, el fascismo y la unión sagrada », 2 août 1936, 4e page.

<sup>23</sup> Carl Bouchard, « Justice versus Peace », *The Oxford International Encyclopedia of Peace*, éd. Nigel J. Young, Oxford University Press, Oxford, Royaume-Uni, 2010.

défendre la paix et la justice, l'institution genevoise fut donc présentée comme un simple mirage de ce rêve pacifiste.

Si les révolutionnaires espagnols rejetèrent la SDN, quel(s) moyen(s) proposèrent-ils pour défendre la paix internationale ? La solidarité internationale du prolétariat était perçue comme une façon plus efficace de la garantir à l'échelle mondiale. Des appels à la mobilisation ouvrière contre la guerre furent lancés dans la presse antistaliniste, car, cette fois-ci, il était faux de croire que l'Espagne pût rester à l'écart des dangers de la guerre. Pour ce faire, la lutte contre la guerre devait « constituer la préoccupation centrale du prolétariat de tous les pays<sup>24</sup> ». Les factions révolutionnaires n'avaient pas du tout confiance dans les « pactes et les décisions diplomatiques des gouvernements capitalistes<sup>25</sup> ». Ils croyaient plutôt en la force de la classe ouvrière qui pouvait empêcher « l'envoi de matériel de guerre aux fascistes espagnols<sup>26</sup> ». Contrairement aux procédés diplomatiques abstraits et obscurs, l'action internationale des travailleurs et des travailleuses avait des résultats tangibles dans leur lutte : de grandes quantités de vivres avaient déjà été envoyés au peuple espagnol alors que les gouvernements français et britannique n'avaient toujours rien fait pour les appuyer. L'action directe des masses se montrait, selon eux, beaucoup plus efficace que les « machinations diplomatiques<sup>27</sup> ». Il était grandement préférable que les travailleurs et les travailleuses vivant sous la botte du fascisme procédassent au sabotage de l'envoi d'armes aux forces nationalistes. En ce qui concerne ceux et celles vivant sous les régimes libéraux, ils et elles devaient faire pression sur leurs dirigeants pour la reconnaissance du droit d'acquisition d'armes des républicains. Plus l'Espagne recevait d'aide morale et matérielle, plus vite la guerre se conclurait, ce qui permettrait de mettre en place la société révolutionnaire pacifique envisagée à moyen terme.

Du côté des staliniens, cette solidarité internationale fut incarnée par les brigades internationales qui vinrent combattre pour défendre la IIe République espagnole et l'appui matériel que l'URSS leur fournit. Qu'est-ce qui motivait donc les brigadistes à s'enrôler

---

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> *Solidaridad Obrera*, « Constataciones : España, Portugal y el fascismo internacional », 29 août 1936, 9e page.

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> *Ruta*, « La acción directa aplastará al fascismo internacional », 30 avril 1937, 8e page.

pour la cause espagnole ? Pour un membre des brigades internationales qui cita Thaelmann, imminent communiste allemand, il était nécessaire de combattre le fascisme où il apparaissait, mais aussi de le vaincre en Espagne pour ainsi éviter « une nouvelle grande guerre en Europe<sup>28</sup> ». La politique internationale des fronts populaires consista aussi en un plan qui favoriserait la paix en Europe, grâce au blocage que ces coalitions offrirent aux avancées politiques des partis fascistes. Des discours de socialistes ou de communistes français faisant partie du Front populaire furent cités dans *Mundo Obrero*. Pour Jouhaux, président de la Confédération générale du travail française, « la défaite de l'Espagne républicaine n'amènerait que le poids des menaces de guerre sur nos pays [démocratiques]<sup>29</sup> ». Il termina son allocution ainsi :

pacifistes français, hommes de cœur, unissez-vous pour la défense de l'Espagne républicaine! Debout pour que la démocratie espagnole, bastion de la paix, soit libérée du siège sanglant du fascisme international! Faites le front de la paix! Sauver l'Espagne républicaine, c'est sauver la sécurité de la France, c'est sauver la paix dans le monde!<sup>30</sup>

Cette collaboration entre les partis de gauche de tous les pays sous la forme de front populaire fut donc présentée comme la meilleure façon de conserver la paix et éviter une nouvelle guerre d'envergure internationale. Thorez, secrétaire général du Parti communiste français, avançait également un discours pro-républicain à l'Assemblée nationale française. Pour lui, il fallait cesser immédiatement de « traiter l'Espagne républicaine avec mépris par rapport aux principes élémentaires du Droit international<sup>31</sup> ». Contrairement aux révolutionnaires espagnols, les staliniens conçurent cette défense internationale de la paix par l'entremise de la solidarité du prolétariat mondial, mais aussi par la défense des principes du droit international issus de la SDN, dont l'URSS était membre depuis 1934.

Pour leur part, les membres du PSOE, faisant partie de la 2<sup>e</sup> Internationale, ne rejetèrent pas d'emblée la SDN qui fut perçue comme « l'institution internationale suprême<sup>32</sup> ». Cependant, cela ne les empêcha pas de critiquer l'inaction de certaines nations

---

<sup>28</sup> *Claridad*, « Hablando con el general Kléber de la brigada internacional », 25 novembre 1936, 2e et 3e pages.

<sup>29</sup> *Mundo Obrero*, « Un manifiesto del Partido Comunista de Francia : ¡Salvar España es salvar la paz! »

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> *Mundo Obrero*, « ¡El partido comunista es la paz! El camarada Thorez defiende a la República española en el parlamento francés », 17 décembre 1936, 2e page.

<sup>32</sup> *Claridad*, « Seudodemócratas y fascistas han sido desenmascarados en Ginebra », 29 mai 1937, 4e page.

membres de l'institution genevoise. Ils dressèrent une distinction claire entre la population qui donna son appui à la cause républicaine « par l'entremise des organisations ouvrières internationales<sup>33</sup> » et les gouvernements neutres qui firent « tout le contraire de ceux qu'ils ont prétendu représenter politiquement<sup>34</sup> ». Pour le gouvernement républicain, l'Espagne n'était pas seule, elle combattait aux côtés des fronts populaires internationaux et pouvait compter sur l'appui du Mexique et de l'Union Soviétique, en plus « de la majeure partie des peuples démocratiques du monde, soit avec tous ceux qui ne [croyaient] pas que la paix mondiale [s'édifierait] avec les multiples agressions et les guerres des États fascistes<sup>35</sup> ». Tout comme chez les staliniens, la solidarité internationale fut un complément aux actions entreprises par la République au sein même des instances internationales déjà existantes et ce, dans l'optique de défendre son droit d'acquérir des armes pour réprimer une insurrection sur son territoire national.

Dans cet ordre d'idées, les républicains et les socialistes firent d'énormes efforts afin de défendre la position légale et légitime de la République sur le plan international. Ce fut notamment le cheval de bataille du ministre des Affaires étrangères de la République, Julio Álvarez del Vayo, de novembre 1936 jusqu'en mai 1937, travail que ses successeurs continuèrent également. L'argumentaire principal de la République pouvait se défendre par quatre points. En premier lieu, le gouvernement espagnol précédant le coup d'État des militaires fut présenté comme le seul détenteur légitime du pouvoir à la suite d'une élection démocratique tenue le 16 février 1936. Quant aux militaires, ils avaient fait le choix de se soulever, sans aucune légitimité légale, contre la volonté nationale consentie par les urnes. En deuxième lieu, la République dénonçait depuis déjà trois mois le non-respect des clauses du comité de non-intervention par l'Allemagne, l'Italie et le Portugal, ce qui fit en sorte d'étendre la durée du conflit et d'augmenter les pertes humaines. En troisième lieu, l'État espagnol avait un droit légitime, en vertu des traités en application, de se doter de toutes les armes nécessaires afin de rétablir l'ordre sur son territoire national. Finalement, les nations qui procédèrent à l'armement des adversaires d'un gouvernement légitime

---

<sup>33</sup> *El Socialista*, « Correo internacional : La solidaridad de los trabajadores del mundo, a nuestro lado », 8 décembre 1936, 1ère page.

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> *El Liberal*, « Manifiesto del gobierno de la República : Denuncia la ayuda a los facciosos de varios países europeos y confía, no obstante, en el triunfo de la democracia española », 22 novembre 1936, 2e page.

contrevenaient à toutes les normes internationales en vigueur et méritaient donc d'être expressément dénoncées par la communauté internationale<sup>36</sup>.

Cette reconnaissance des pouvoirs de la SDN par la République espagnole ne signifia pas pour autant que ses représentants participèrent aveuglément aux instances de l'organisme international en espérant que tout se réglerait par magie. L'institution internationale fut plutôt utilisée dans l'espoir de convaincre ses membres de faire respecter adéquatement les principes de la non-intervention qui avaient été mis en place par la France et le Royaume-Uni. Les diplomates républicains ne se gênèrent donc pas pour critiquer les procédés lents et fastidieux de la SDN qui tardait à donner une réponse claire aux demandes de leur gouvernement. Pour les républicains et les socialistes au gouvernement, l'existence même de l'instance genevoise se basait sur la paix mais, en s'entêtant de suivre au pied de la lettre les procédures bureaucratiques, l'organisme signait son arrêt de mort. « S'il y avait eu une réaction énergique du sous-comité de non-intervention<sup>37</sup>, l'Espagne n'aurait plus à combattre ses envahisseurs étrangers à l'heure actuelle. Ceux-ci mettent en grave péril, non seulement l'indépendance nationale, mais aussi les libertés des pays démocratiques du monde<sup>38</sup> ».

Dans la presse, les allocutions du ministre des Affaires étrangères furent abondamment commentées. Chaque fois qu'un représentant espagnol se déplaça à Genève, les républicains espérèrent que ses arguments sensés fussent bien entendus et compris par la communauté internationale. En gage de bonne foi, l'Espagne affirma qu'elle se présentait aux réunions du Conseil en défendant sa fidélité aux traités internationaux et au pacte de la SDN qu'elle avait incorporée dans sa constitution de 1931<sup>39</sup>. Cette inclusion des articles 6 et 7 dans la loi suprême de la nation était la preuve concrète que le peuple

---

<sup>36</sup> *El Liberal*, « El Gobierno de la República responde a Inglaterra », 17 décembre 1936, 1ère page.

<sup>37</sup> Sous-comité annoncé par la France à la début août qui reçut rapidement l'adhésion du gouvernement britannique, mais qui fut seulement accepté par l'Italie et l'Allemagne qui y adhérèrent respectivement les 21 et 24 août 1936. Le but de celui-ci était de réunir les puissances neutres d'Espagne afin d'empêcher l'approvisionnement en armes et matériel de guerre pour les deux belligérants de la guerre d'Espagne. Pour avoir des informations supplémentaires quant à son implantation, on peut consulter l'ouvrage de Jean-François Berdah, *La démocratie assassinée : la République espagnole et les grandes puissances, 1931-1939*, Berg International Éditeurs, Paris, pp. 218-224.

<sup>38</sup> *El Liberal*, « Nuestro derecho : Ante la reunión de Ginebra », 25 mai 1937, 1ère page.

<sup>39</sup> *Mundo Obrero*, « Una sesión histórica del parlamento español : Los diputados del pueblo ratifican su confianza al gobierno », 2 décembre 1936, 2e page.

espagnol portait « en son cœur la cause de la paix<sup>40</sup> ». D'ailleurs, Berdah souligne très bien dans son œuvre que le seul espoir pour la jeune République de pouvoir se tailler une place parmi le concert des nations fut justement de s'investir à fond dans le projet pacifiste de la SDN dans le but de défendre le *statu quo* territorial et la défense des intérêts des petites puissances, ce qui expliquerait cette prise de position résolument pacifiste sur la scène internationale<sup>41</sup>. Parfois, la presse criait même victoire trop rapidement en affirmant que les diplomates participant à l'organe international comprenaient et recevaient positivement « la voix pacifiste et sereine de l'Espagne<sup>42</sup> ». En voici un bon exemple, où l'on disait que « le ministre des Affaires étrangères, [...], a réussi à synthétiser dans un discours documenté que la démocratie espagnole avait raison, elle qui est subitement et féroce­ment agressée par le fascisme [...]<sup>43</sup> ». Dans les faits, les présentations du ministre à la SDN reçurent des réponses peu élaborées dans un « langage diplomatique<sup>44</sup> » qui reconnaissait seulement la validité des arguments de l'État espagnol sans pour autant les accepter. Cependant, la politique de neutralité prônée par les démocraties occidentales ne fut pas respectée par les puissances fascistes, et ce, malgré les tentatives de contrôle maritime imposées sur les ports espagnols. La question diplomatique de la guerre était vue comme une extension de cette lutte belliqueuse qui opposait aussi « deux grandes forces : celles de la paix et celles de la guerre<sup>45</sup> ». La République, évidemment, affirma clairement se retrouver du « bon côté » : celui de la paix.

### **La dénonciation de l'hypocrisie des puissances occidentales**

Dans un débat international où l'Espagne républicaine se présenta elle-même comme défenderesse de la paix mondiale, l'indécision des puissances occidentales vis-à-vis de la guerre civile espagnole représenta aussi un élément primordial dans le discours des républicains. Malgré l'existence du traité de non-intervention élaboré par la France et le Royaume-Uni au début du mois d'août 1936, les républicains espagnols avaient pleinement conscience de l'échec de cette politique d'apaisement prônée par les puissances

---

<sup>40</sup> *Boletín UGT*, « Por la paz y el socialismo », décembre 1936, 4e et 5e pages.

<sup>41</sup> Berdah, *op. cit.*, p. 437.

<sup>42</sup> *El Liberal*, « La voz de España ha sido escuchada en Ginebra », 12 décembre 1936, 3e page.

<sup>43</sup> *Ibid.*

<sup>44</sup> *Mundo Obrero*, « Ginebra reconoce la razón de España : Continuaremos nuestra luca hasta la victoria », 13 décembre 1936, 1ère page.

<sup>45</sup> *Mundo Obrero*, « También en Ginebra triunfaremos : Nosotros luchamos por la paz del mundo », 1ère page.

libérales d'Europe. La gauche espagnole dénonça le fait que le gouvernement légitime se voyait refuser le droit de pouvoir se procurer des armes sur le marché international alors qu'au même moment les nationalistes réussissaient à s'en procurer aisément grâce à l'appui des puissances de l'Axe. Cela eut pour effet de créer un certain cynisme à l'égard de la bonne volonté des puissances occidentales dans le discours républicain. Ces dernières furent même accusées d'être indirectement complices de la tentative de renversement du gouvernement légitime entrepris par le « fascisme international<sup>46</sup> ». Même si l'on reconnut la bonne foi de Léon Blum<sup>47</sup>, président du Conseil en France, qui avait formé le comité de non-intervention pour éviter que le conflit espagnol ensanglantât le reste de l'Europe, ce pacte international prit rapidement le nom d'une « farce<sup>48</sup> » pour les républicains qui y virent une situation de « deux poids, deux mesures » qui s'appliquait contre eux. Malheureusement pour l'Espagne, son investissement au sein des instances de la SDN au courant des années 1930 ne lui fut d'aucun secours lorsque vint le temps « de faire valoir son droit légitime à se défendre<sup>49</sup> ».

Pour les républicains espagnols défendant la position de la République à l'international, l'enjeu ne portait pas sur la nature théorique du comité de non-intervention. Ce fut plutôt son application ferme contre la République et son application relâchée pour les nationalistes qui causaient problème. Puisque les deux côtés n'étaient pas préparés pour mener à bien une guerre de grande envergure, le fait de les laisser combattre avec leurs seuls moyens aurait nécessairement entraîné un conflit de courte durée. Toutefois, dès que le « Portugal, l'Italie et l'Allemagne ont souscrit au pacte de non-ingérence, sans hésiter à s'ingérer dès les premiers moments en octroyant des hommes, des armes et des ressources financières aux factieux, [...] le pacte est resté *de facto* inapplicable<sup>50</sup> ». Dans cette situation inégale, la non-intervention ne fut plus perçue comme une neutralité effective, mais plutôt comme une sanction contre la République espagnole. « Refuser les armes à un

---

<sup>46</sup> *La Batalla*, « ¡Nada de pactos ni compromisos con el enemigo! : Quienes los proponen merecen correr la suerte de los fascistas », 12 décembre 1936, 1ère page.

<sup>47</sup> *El Liberal*, « La cuestión internacional : El reconocimiento oficial de los dictadores fascistas a favor de los traidores españoles hace ya imposible toda hipocresía », 20 novembre 1936, 1ère page.

<sup>48</sup> Le titre de cet article en est un bon exemple dans *El Liberal*, « La farsa de la no intervención : Ayer volvió a reunirse el Comité, que acordó continuar perdiendo el tiempo », 13 novembre 1936, 1ère page.

<sup>49</sup> Berdah, *op. cit.*, p. 439.

<sup>50</sup> *El Liberal*, « Para impedir la conflagración. Intervención obligada : o termina la guerra en España o se enciende en toda Europa », 4 décembre 1936, 1ère page.

Gouvernement légitime, c'est lui appliquer une SANCTION. C'est ainsi que la SDN le comprit lorsqu'elle a décrété l'an dernier contre l'Italie, coupable d'agression, l'embargo sur les armes<sup>51</sup> ». Chaque tentative pour tenter d'endiguer le conflit espagnol par la France et le Royaume-Uni fut perçu comme une étape de plus pour consolider l'invasion de l'Espagne par les puissances fascistes. Cet extrait constitue un très bon exemple du raisonnement républicain :

Première étape : la "non-intervention"; résultat : invasion italo-allemande. Deuxième étape : prohibition des troupes volontaires; résultat : des milliers d'Italiens et d'Allemands "volontaires" viennent conquérir l'Espagne pour Hitler et Mussolini. Troisième étape : contrôle maritime et terrestre; résultat : l'Italie et l'Allemagne – belligérantes contre nous – nous "contrôlent" dans la Méditerranée... Quatrième étape en préparation : le retrait des troupes volontaires. Cinquième étape : l'armistice tant désirée... avec les assassins<sup>52</sup>.

Les puissances occidentales appelèrent fréquemment à « humaniser la guerre », ce que les républicains ne virent pas nécessairement d'un mauvais œil. Ce qui causa problème, ce fut leur manque de fermeté et de volonté d'agir contre les agressions fascistes sur leur territoire. Pour les républicains au sens large du terme, « une fois que [la guerre] est déchaînée, elle s'humanise en appliquant des sanctions à celui qui se retrouve en marge des principes du Droit international en plus d'être l'agresseur<sup>53</sup> ». Tout ce que la République demandait, c'était donc que les principes consentis par tous les membres de la SDN fussent appliqués en bonne et due forme. La solution pour arriver à un lendemain de paix se verrait hautement facilitée :

La démocratie n'a pas le droit de se montrer indifférente face à cette situation. Il existe dans le pacte de la Société des Nations un article 10 qui ne va pas seulement contre les guerres au nom d'une religion, mais aussi qui a pour principal but d'empêcher que les démocraties assistent, impassibles, à l'assassinat d'une autre démocratie. [...] Nous voulons la paix. Le jour que les démocraties, associées les unes aux autres, défendent leurs régimes et ne permettent l'extension de la dictature, ce jour, la justice sociale sera une réalité et la paix règnera dans le monde<sup>54</sup>.

---

<sup>51</sup> *Mundo Obrero*, « ¡El partido comunista es la paz! El camarada Thorez defiende a la República española en el parlamento francés », 18 décembre 1936, 2e page.

<sup>52</sup> *Tierra y Libertad*, « La contrarrevolución internacional », 1er mai 1937, 3e page.

<sup>53</sup> *Claridad*, « Humanización de la guerra », 26 mai 1937, 1ère page.

<sup>54</sup> *Mundo Obrero*, « La Sociedad de Naciones debe impedir el asesinato de la democracia en España exige el camarada Jouhaux », 8 août 1936, 4e page.

Les républicains se demandèrent comment il était possible qu'ils subissent le même traitement que les agresseurs dans cette guerre. Ils affirmèrent haut et fort qu'ils ne faisaient que se défendre dans ce conflit, alors que le tact de leurs actions militaires n'avait causé que l'émoi chez l'opinion mondiale<sup>55</sup>. Jamais la République n'avait demandé que les membres de la SDN se positionnassent « inconditionnellement » en leur faveur et qu'ils intervinssent dans la guerre civile qu'ils n'avaient jamais voulu provoquer.

Il suffisait que le Gouvernement espagnol continue à être considéré internationalement comme il l'était avant le 18 juillet [1936]. Qu'en France, qu'en Angleterre, [...] le Gouvernement espagnol puisse continuer à acquérir les moyens nécessaires pour réduire le soulèvement fasciste et que, au moment venu et au service de la paix mondiale, ces Gouvernements se soucient que les Gouvernements fascistes n'envoient pas aux criminels des armes, des munitions et des hommes<sup>56</sup>.

Du côté des républicains, il n'était alors pas question de chercher à comprendre pourquoi les puissances occidentales refusèrent de leur fournir de l'aide ou du moins d'empêcher que de l'aide arrive à leurs ennemis. Pour eux, la question fut simplement idéologique, car il était du devoir d'une démocratie de venir en sauver une autre et de se placer « aux côtés du Gouvernement légitime<sup>57</sup> ».

À l'inverse, cette hypocrisie occidentale contrasta avec les positions des deux seuls pays qui avaient fourni ouvertement un appui moral et matériel à la cause républicaine : le Mexique et l'URSS<sup>58</sup>. Cette dernière représenta un symbole très important dans l'argumentaire pacifiste des communistes staliniens, mais aussi de certains républicains qui reconnurent son apport militaire et matériel à l'Espagne. Dans une allocution du Comité exécutif de l'Internationale communiste, l'État socialiste fut présenté comme le « gendarme de l'Europe », la « citadelle imprenable du socialisme, de la liberté, de la culture et de la paix<sup>59</sup> ». L'URSS symbolisait l'union du prolétariat contre le fascisme et les guerres impérialistes. Son initiative de former des fronts populaires dans les pays

---

<sup>55</sup> *El Liberal*, « Sigue la farsa de la no intervención : La compasión de lord Plymouth », 9 mai 1937, 1ère page.

<sup>56</sup> *Mundo Obrero*, « El acuerdo comercial angloespañol : Los pueblos libres deben ayudar a la República española », 19 décembre 1936, 1ère page.

<sup>57</sup> *El Liberal*, « La retirada de voluntarios », 30 mai 1937, 1ère page.

<sup>58</sup> *El Liberal*, « Para impedir la conflagración. Intervención obligada : o termina la guerra en España o se enciende en toda Europa », 4 décembre 1936, 1ère page.

<sup>59</sup> *Claridad*, « 7 noviembre 1917 : Mirad este pueblo. También allí había capitalistas, verdugos y generales traidores », 7 novembre 1936, 4e et 5e pages.

occidentaux fut vue comme la seule façon de barrer la route à la « bête féroce » que représentait le fascisme : les communistes ne prenaient pas plaisir à se battre contre leurs ennemis, ils n'avaient d'autre choix que de les « aplatir complètement », sinon « le peuple espagnol ne pourra pas mener à bien son projet de révolution démocratique qui préparera la victoire définitive du travail sur le capital<sup>60</sup> ». La position de l'URSS en Espagne fut présentée comme juste, car tous « les travailleurs, les démocrates et les pacifistes avaient salué avec enthousiasme les positions soviétiques<sup>61</sup> ». Les brigades internationales, venues au secours de l'Espagne républicaine, symbolisèrent d'autant plus cette unité des travailleurs contre les agressions fascistes en Europe. Leur combat ne s'arrêtait pas à la simple déroute de leurs ennemis idéologiques, il s'agissait d'une lutte universelle du prolétariat du monde entier « pour le pain, la paix et la liberté<sup>62</sup> ». Leur participation à la guerre fut toujours justifiée et basée sur des principes ancrés dans un futur proche : la victoire militaire permettrait d'atteindre cet idéal.

La politique soviétique en Espagne fut donc présentée, parmi les socialistes et les staliniens, comme étant la plus conséquente de toutes les puissances européennes. Par la mise en place de leur projet de sécurité collective, les Soviétiques proposèrent donc un modèle hybride unissant les notions de multilatéralité proposée par la SDN et d'alliances dissuasives émanant des traditions diplomatiques précédant la Grande Guerre. Ils tentaient alors de proposer une solution qui arriverait à contrecarrer les nombreux échecs de l'institution genevoise sans toutefois la décrédibiliser davantage. De plus, dans le contexte espagnol, le gouvernement de l'URSS avait réussi à prouver que ce fut elle la seule qui avait dénoncé la contradiction flagrante de la non-intervention à deux poids, deux mesures alors vécue par l'Espagne républicaine. Ainsi, « il reste évident devant tous les peuples que la meilleure défenderesse de la paix dans le monde c'est le Gouvernement des Soviets<sup>63</sup> ». Cependant, ce qui fut perçu comme un appui direct à la cause républicaine de la part de l'URSS par les puissances libérales, mit un véritable frein à la politique de sécurité

---

<sup>60</sup> *Ibid.*

<sup>61</sup> *Mundo Obrero*, « ¡El partido comunista es la paz! El camarada Thorez defiende a la República española en el parlamento francés », 18 décembre 1936, 2e page.

<sup>62</sup> *Claridad*, « La Brigada Internacional saluda a España », 13 novembre 1936, 2e page.

<sup>63</sup> *Mundo Obrero*, « El pueblo español eligió su gobierno en el gran plebiscito del 16 de febrero », 11 décembre 1936, 1ère page.

collective défendue ardemment par Litvinov qui ne réussit pas à convaincre la France et le Royaume-Uni de l'importance de dissuader l'Allemagne et l'Italie d'intervenir militairement dans le cadre d'une guerre civile<sup>64</sup>. En citant un discours de Litvinov, les caballéristes et les membres du PCE affirmèrent que :

la politique de faiblesse et de concessions à l'agresseur ne conduisait seulement qu'à la croissance de leur insolence [des États fascistes]. [...] Il n'y a que deux [chemins] : un qui amène au système de sécurité collective de la défense de tous les pays pacifiques contre les agresseurs, peu nombreux, [...] et l'autre, [...] le chemin du supposé rapprochement avec les agresseurs (le rapprochement de la crevette avec le requin avec l'espoir que le requin ne l'engloutisse pas)<sup>65</sup>.

Cette politique de ne pas vouloir « irriter la bête » pour éviter de l'affronter représenta un plus grand danger pour la paix en Europe. Il fut de loin préférable « de la dompter, l'opposer au puissant poing organisé du *Frente Popular*, [...] de la battre et en finir définitivement avec elle pour sauver les conquêtes démocratiques des peuples et maintenir la paix<sup>66</sup>». Les républicains se donnèrent alors la charge historique d'être ceux qui feraient sonner l'alarme de la guerre mondiale qui se pointait à l'horizon, dont ils étaient déjà les victimes. Le chemin hypocrite que les puissances dites démocratiques prirent semblait les mener directement vers une « conflagration mondiale plus horrible que celle de 1914 ». Puisque l'Espagne était déjà plongée dans cette guerre, elle affirmait, plus que quiconque, savoir comment agir adéquatement sur la scène internationale pour empêcher que cette guerre survînt réellement.

### **La guerre civile espagnole : l'avertissement de la nouvelle guerre mondiale**

De notre point de vue contemporain il peut paraître aisé d'affirmer que la guerre d'Espagne donnait un très bon indice des forces qui s'opposeraient dans la Seconde Guerre mondiale. Or, les sources démontrent que cette conscience existait aussi chez les républicains. Moradiellos défend lui aussi cette thèse dans son ouvrage en affirmant que la guerre civile espagnole fut la reproduction en miniature des tensions idéologiques qui

---

<sup>64</sup> Michael J. Carley, « Caught in a Cleft-Stick : Soviet Diplomacy and the Spanish Civil War », *The International Context of the Spanish Civil War* éd. Johnson Gaynor, Cambridge Scholar's Press, Cambridge, 2009, pp. 151-180.

<sup>65</sup> *Claridad*, « Un discurso de Litvinov », 11 novembre 1936, 4e page.

<sup>66</sup> *Mundo Obrero*, « La importancia histórica de la lucha en España, señalada por Stalin », 13 novembre 1936, 4e page.

existait déjà en Europe. Pour ce dernier, l'échec de la politique de non-intervention aurait entraîné trois conséquences facilitant l'éclosion du prochain conflit mondial. La première souligne la cristallisation de l'axe révisionniste italo-germanique comme de plus en plus antidémocratique plutôt qu'anticommuniste. La deuxième se penche sur la paralysie de plus en plus importante de l'alliance franco-britannique, qui devant l'indécision de leurs diplomates et la pression de leurs opinions publiques respectives eurent les mains liées. La troisième se rapporte à l'isolement croissant de l'URSS – qui s'était montrée auparavant ouverte à une collaboration avec la France et le Royaume-Uni – devant l'échec de sa politique de sécurité collective<sup>67</sup>. Ainsi, il ne fut pas rare de constater des extraits de journaux avancer que : « la guerre européenne nous l'avons sur nous, nous verrons très prochainement qu'une terrible conflagration mondiale se déclencherà<sup>68</sup> ». Encore une fois, l'Espagne républicaine défendait ses aspirations pacifistes en remettant la faute de la longueur du conflit sur les puissances fascistes, en plus des autres nations qui avaient assisté passivement au saccage de la nation ibérique, « ce qui était le pire danger pour la paix en Europe<sup>69</sup> ». Les républicains et les socialistes demandèrent donc un appui des nations neutres non seulement pour défendre leur propre sécurité nationale, mais également celle des autres nations. Le fascisme représentait tout autant une menace pour l'Espagne que « pour l'avenir de tous les peuples du monde et pour l'intégrité de tous les territoires du monde<sup>70</sup> ». Laisser libre cours au fascisme, qui ne reconnaissait aucunement les droits internationaux, fut présenté comme un suicide collectif qui menait directement vers la prochaine guerre mondiale.

Pour obtenir un avenir de « paix, de travail, de justice et de dignité<sup>71</sup> », il fallait paradoxalement combattre ces ennemis dès leurs premières manifestations pour s'assurer qu'ils ne revinssent jamais à la surface pour semer la guerre et la destruction<sup>72</sup>. Aider la IIe République dans son combat contre le fascisme équivalait donc à « détruire les desseins

---

<sup>67</sup> Moradiellos, *El reñidero de Europa...*, *op. cit.*, p. 258.

<sup>68</sup> *El Liberal*, « Las Cortes, reunidas en Valencia, aprueban la gestión del Gobierno en su aspecto de política interior e internacional », 2 décembre 1936, 3e page.

<sup>69</sup> *Ibid.*

<sup>70</sup> *El Liberal*, « Los parlamentarios ingleses exponen al pueblo español sus impresiones desde el micrófono de Unión Radio y condenan los barbaros atentados contra la población civil », 3 décembre 1936, 2e page.

<sup>71</sup> *Ibid.*

<sup>72</sup> *Ibid.*

criminels des ennemis irréconciliables de la démocratie et à éloigner, pour toujours, le danger d'une hécatombe qui ensanglanterait les champs du monde<sup>73</sup> ». Malgré toutes les actions entreprises pour la paix dans le monde et ses appels à faire réagir la communauté internationale, la République affirmait que la balle était dans le camp des démocraties occidentales et de la SDN à savoir si la paix ou la guerre régnerait en Europe.

Ce que nous sommes allés demander à Genève, c'est ceci : justice et compréhension pour le grave problème qui se produit actuellement en Espagne. La conduite de certains États en Espagne [...] signifie de manière non équivoque la guerre. [...] Si l'on viole impunément le Droit international et l'on consent que quelques États interviennent sans vergogne dans les problèmes intérieurs des autres; si l'on nie à un Gouvernement légitime les assistances minimales qui lui appartiennent, pendant que l'on aide sans cachette quelques généraux traîtres et soulevés contre la loi, comment peut-on invoquer les principes moraux de la Société des Nations ? [...] Selon les agissements de la Société des Nations et, plus concrètement, celle des Gouvernements démocratiques d'Europe, la guerre espagnole peut être la guerre ou la paix dans le monde<sup>74</sup>.

Comme les diplomates britanniques et français prétendaient défendre la paix, les républicains et les socialistes les sommèrent d'agir conséquemment avec leurs volontés pacifistes, car laisser libre cours aux fascistes en Espagne signifierait que plus de morts allaient être causés à l'intérieur de leurs propres frontières.

Du côté des révolutionnaires, on ne nia pas le « danger imminent de guerre internationale<sup>75</sup> », mais on tâcha de contredire les arguments avançant que la révolution espagnole de l'été 1936 en était la cause. Pour ceux-ci le prétexte des fascistes de prendre les armes afin de prévenir une possible révolution n'était que du bluff. « L'Italie n'avait pas eu besoin de la révolution espagnole pour déclarer la guerre à l'Abyssinie. L'Allemagne n'en avait pas eu de besoin non plus pour mettre en place ses préparatifs de guerre<sup>76</sup> ». Ce fut là une preuve tangible pour les tenants de la révolution sociale que les puissances fascistes ne cherchaient qu'à trouver une façon de déclencher le prochain conflit mondial. « Au contraire, une Espagne rénovée, forte, pacifiste, libre, spirituelle et

---

<sup>73</sup> *Mundo Obrero*, « Defendemos a todos los pueblos democráticos : Ayudar a España es luchar por la paz », 22 décembre 1936, 2e page.

<sup>74</sup> *El Socialista*, « Reuniones en Ginebra : La voz de España ante la Sociedad de Naciones », 13 décembre 1936, 1ère page.

<sup>75</sup> *La Batalla*, « Lejos de acercarnos a la guerra la Revolución española nos aleja de ella », 11 août 1936, 1ère page.

<sup>76</sup> *Ibid.*

essentiellement humaine, contribuerait non seulement à la marche ascendante de la Civilisation, mais sera aussi une garantie suprême de la paix en Europe<sup>77</sup> ». Conscients de ce danger imminent de guerre mondiale, les révolutionnaires entendaient la transformer le plus rapidement possible en un conflit opposant les armées fascistes aux armées populaires qui défendraient la liberté. Même si la guerre risquait d'être terrible à ses débuts, dès que les armées fascistes subiraient leurs premiers revers, les travailleurs en profiteraient pour faire éclater la poudrière de la Révolution<sup>78</sup>. Les libertaires affirmèrent avoir déjà tout fait en leur pouvoir pour éviter cette guerre, mais le capitalisme les y condamnait<sup>79</sup>. Les anarchistes en conclurent donc que : « les luttes qui viendront seront horribles, mais inévitables. Nous devons passer par ce purgatoire. Faut-il détruire le Monde pour implanter la paix ? À ce qu'il paraît, oui<sup>80</sup> ». Que la guerre fût strictement nationale ou internationale, cela importa peu aux révolutionnaires. Le choc entre leurs idées et les idées des réactionnaires européens engendrerait nécessairement une guerre qui devait se régler par la voie violente. Une fois l'ennemi vaincu, il n'y aurait donc plus d'obstacles à l'édification d'une société révolutionnaire idéalisée. Que ce soit pour les révolutionnaires ou les républicains plus modérés, la prochaine guerre mondiale pourrait être prévenue seulement si une action énergique était mise en place contre les forces fascistes qui se manifestaient déjà dans la guerre d'Espagne.

### **Défendre la paix en refusant des offres de trêve ou d'armistice**

Pour les républicains, toutes idéologies confondues, l'idée même d'accepter les offres de médiation, de trêve ou d'armistice proposées par la France et le Royaume-Uni furent tout simplement inconcevables. Alors, comment fut-il possible de répondre à cette situation paraissant imminemment contradictoire pour le discours de paix défendu par les membres du camp républicain ? Comment purent-ils refuser une possibilité de paix qui se retrouvait directement sous leurs yeux et vouloir continuer la guerre meurtrière dans laquelle ils se retrouvaient ? La réponse à ces projets internationaux de paix médiées fut très claire : il fallait les refuser. « Des armistices ou des paix prématurées, nous pourrions en parler [...]. Mais entre nous, personne, absolument personne, y croit. [...]. Voici les

---

<sup>77</sup> *Solidaridad Obrera*, « España ante la Sociedad de las Naciones », 2 décembre 1936, 1ère page.

<sup>78</sup> *Ruta*, « Preludios de una nueva conflagración », 14 janvier 1937, 3e page.

<sup>79</sup> *Ibid.*

<sup>80</sup> *Solidaridad Obrera*, « Coyuntura de guerra », 25 mai 1937, 3e page.

paroles, claires et retentissantes, de Negrín : "Le Gouvernement n'acceptera jamais que l'on parle de médiation avec les insurgés"<sup>81</sup> ». Il fut tout simplement impossible de négocier avec un ennemi qui avait assassiné la « jeunesse espagnole. Les cadavres de nos frères sont un cri de guerre jusqu'à l'extermination complète des fascistes<sup>82</sup> ». Ici, la logique de guerre totale vint également influencer cette prise de décision de ne pas négocier ni de discuter avec l'ennemi. Puisque l'ennemi fut présenté comme un être abominable qui ne proliférait que par la violence, il était seulement possible de terminer la guerre par son élimination complète. Si l'objectif de cette guerre était d'atteindre la paix, il fallait résolument rayer de la carte cet ennemi avec qui il était impossible de constituer un état de paix et de justice durable pour le futur.

Un élément important dans l'argumentation des républicains pour s'opposer à ces projets de paix négociés reposa sur le fait qu'un pacte avec l'ennemi entraînerait une guerre future. L'histoire devint encore une fois un argument sur lequel se reposer. Deux événements propres au passé espagnol furent sollicités par la presse républicaine, soit les guerres carlistes du XIXe siècle que nous avons évoquées plus tôt et les années précédant la perte de la colonie cubaine par l'Espagne dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Dans ce premier cas de figure, l'*Abrazo de Vergara*<sup>83</sup> fut présenté comme une simple paix apparente qui permit à ce que d'autres conflits similaires émergeassent sur le territoire espagnol quelques années plus tard. Dans le second, la *Paz de Zanjón* en 1878 n'avait en aucun cas réglé le conflit entre l'autorité métropolitaine espagnole et les aspirations indépendantistes du peuple cubain. Dans les faits, ce pacte ne mit fin qu'à la première tentative d'accession à l'indépendance des Cubains à la suite de la guerre des Dix Ans (1868-1878), alors que la guerre reprit de plus belle en 1895 lors de la guerre d'indépendance cubaine. Bref, ces cas historiques représentèrent des exemples concrets d'une conclusion prématurée de conflits qui avaient des causes bien plus profondes, ce qui

---

<sup>81</sup> *El Socialista*, « Palabras limpias y claras : Y un cuento muy aburrido : el de los imposibles abrazos de Vergara », 23 mai 1937, 1ère page.

<sup>82</sup> *Tierra y Libertad*, « ¡Pena de muerte al fascista! », 5 décembre 1936, 8e page.

<sup>83</sup> L'*Abrazo de Vergara* est une trêve qui eut lieu entre les généraux libéraux et carlistes et qui mit fin pour un temps à la Première Guerre carliste le 31 août 1839. La Deuxième Guerre carliste éclata quelques années plus tard en 1846.

ne permit en rien de régler la question. Cela ne fit que remettre à plus tard une guerre qui avait déjà eu lieu auparavant.

Dans le cadre de la guerre civile espagnole, ces tentatives de négocier internationalement la paix entre les forces nationalistes et républicaines furent perçues par les républicains comme la reproduction intégrale des erreurs commises par les gouvernements espagnols au XIXe siècle. « La guerre actuelle ne peut se terminer avec un pacte comme la première dispute dynastique (*Abrazo de Vergara*), ou comme la première insurrection de Cuba (*Paz de Zanjón*). C'est un conflit entre l'Espagne fabriquée par la *Reconquista* (qui a été une conquête) et l'Espagne authentique et pure [...]. Un des belligérants doit mourir<sup>84</sup> ». Toujours dans un esprit totalisant, la négociation ne réglerait pas les problèmes latents de la société espagnole, car un camp devait l'emporter sur l'autre. Un avenir de coexistence ne leur semblait plus quelque chose d'atteignable ou de réaliste. Ainsi, pour les républicains, une médiation franco-britannique pourrait fort probablement les sortir d'une guerre impitoyable pour un moment, mais ils mobilisèrent toujours les mêmes arguments historiques pour le futur de cette prétendue paix : « après, quoi ? La *Paz de Zanjón* ? L'*Abrazo de Vergara* ? Alors, les démocraties européennes nous auront donné un bon service!<sup>85</sup> ». Le sarcasme facilement perceptible à la fin de cet extrait nous témoigne du cynisme que les républicains développèrent à l'égard des positions prises par les puissances dites « pacifistes », soit la France et le Royaume-Uni. Toutes les tentatives de négociations avaient été des échecs flagrants pour ces dernières. Les socialistes avancèrent même que cela ne représenta qu'une volonté de favoriser une paix « fausse et honteuse, une paix seulement bonne pour que ses procureurs restent en paix [avec leur conscience]<sup>86</sup> ». Les membres du camp républicain virent donc un parallèle flagrant entre ces deux exemples de traités paix n'ayant pas survécu à l'épreuve du temps et les propositions de paix médiées internationalement qu'ils reçurent dans le cadre de la guerre civile espagnole.

---

<sup>84</sup> *Tierra y Libertad*, « La guerra entre las dos Españas : Necesidad de resolverla rápidamente », 7 août 1936, 6e page.

<sup>85</sup> *El Liberal*, « Para impedir la conflagración. Intervención, sí; pero armada, contra el agresor insurgente y faccioso », 5 décembre 1936, 1ère page.

<sup>86</sup> *El Socialista*, « Mientras en España se pelea... La invasión de nuestro suelo y la retirada de voluntarios », 26 mai 1937, 1ère page.

La République affirmait abominer la guerre et elle refusait « avec toutes ses forces les interventions qui pourraient constituer des *Abrazos de Vergara* [...]»<sup>87</sup> ». Ce que les autres puissances internationales devaient retenir, ce ne fut pas que l'Espagne était simplement plongée dans une guerre civile menaçant la paix mondiale, mais plutôt qu'il existait une lutte des Espagnols et des Espagnoles combattant pour « le maintien de la démocratie et la défense de leur propre liberté<sup>88</sup> ». Dans le nouveau modèle international modelé par le principe du droit à l'auto-détermination des peuples et du droit de pouvoir disposer d'eux-mêmes, les membres du *Frente Popular* ne voyaient pas comment les nationalistes, soutenus par des forces étrangères, pouvaient être tolérés face à un gouvernement qui avait été élu démocratiquement. Cette tentative de coup d'État fut donc vue comme une attaque claire contre l'indépendance et l'intégrité de l'Espagne. Ainsi, le seul armistice qui pouvait être accepté par « le peuple, c'est l'annihilation du fascisme<sup>89</sup> ». Cependant, cette « annihilation » ou cette destruction de l'ennemi ne devait pas être perçue comme une « vengeance, mais comme un exemple vivant de l'autorité du gouvernant qui maintient intacts le Droit et la loi<sup>90</sup> ». L'objectif premier de cette guerre fut donc de soumettre à la justice les responsables du soulèvement militaire et rétablir l'ordre. Pour les républicains, les socialistes et les communistes stalinien, la paix serait seulement possible à la suite de la répression de ces factieux dans une perspective de paix négative garantie par le rétablissement de l'ordre existant précédemment. De plus, il s'agissait essentiellement d'une question d'ordre national qui ne menaçait en rien les affaires internationales. Pour ceux-ci, ce qui causa un problème quant au droit international, ce fut plutôt le fait que les troupes nationalistes étaient appuyées militairement par des puissances étrangères.

Chez les républicains modérés, la justification de cette opposition à une paix négociée reposa essentiellement sur des principes du droit international, c'est-à-dire qu'il fut seulement possible de médier un conflit entre deux États reconnus. Toutefois, pour ceux adhérant aux arguments légalistes, leur guerre était tout sauf un combat entre deux nations, elle représentait plutôt une lutte acharnée entre un gouvernement légitime et une « bande

---

<sup>87</sup> *El Liberal*, « ¿Pero qué pasa en Ginebra? », 29 mai 1937, 1<sup>ère</sup> page.

<sup>88</sup> *Ibid.*

<sup>89</sup> *El Liberal*, page titre, 18 décembre 1936, 1<sup>ère</sup> page.

<sup>90</sup> *El Liberal*, « ¿Pactar con el rebelde? ¡Nunca! », 12 décembre 1936, 1<sup>ère</sup> page.

de rebelles insurgés<sup>91</sup> ». Selon cette logique – que nous avons analysée dans le deuxième chapitre – il valait mieux éliminer complètement l’ennemi fasciste qui ne comprenait que la violence que de négocier avec celui-ci pour lui permettre de revenir à la surface plus tard. Cet extrait du journal *El Liberal* résume clairement ces arguments internationaux de reconnaissance de la belligérance et des raisons pourquoi il était inconcevable de la reconnaître pour leur ennemi nationaliste :

Une médiation arbitrale ? D’aucune façon ! Cela équivaldrait à reconnaître au Pouvoir factieux la même nature que le Pouvoir légitime, émanant de conditions distinctes. L’un découle de la raison et du droit, qui reconnaît la souveraineté à la volonté populaire, l’autre n’a que la force brute comme fondement. Celle qui n’assujettit rien et l’autre qui écrase tout, [...] [ces pouvoirs] ne peuvent avoir le même traitement puisqu’ils ne sont pas constitués de la même manière. [...] L’Espagne est l’agent de l’autorité internationale chargé de réprimer et dominer le soulèvement. Le Gouvernement est présent au sein de l’organisme de Genève et il ne peut pas sortir de ce Gouvernement un arbitrage, ni une médiation qui conduise à l’armistice, car cela équivaldrait à la reconnaissance d’une personnalité chez l’insurgé, parce que cela donnerait une belligérance au soulèvement et, parce qu’avec tout ça, les factieux auraient gagné la guerre et le Pouvoir légitime l’aurait perdue.<sup>92</sup>

Plus loin dans le même article, des questions sont soulevées quant à l’effectivité d’un tel armistice négocié :

Après l’armistice, quoi ? Un plébiscite ? Mais ce n’est pas ce que furent les comices célébrées avant le soulèvement ? Les élections du 12 avril 1931 ne furent-elles pas plébiscitaires ? Quant aux *Cortes* constituantes réunies durant cette même année, elles ne le furent pas aussi ? Les élections du 16 février 1936 ne l’ont pas été aussi, alors que la droite s’est dotée d’une candidature unique contre la gauche ?<sup>93</sup>

L’armistice était donc présenté comme foncièrement inutile. Qu’est-ce qui pourrait être fait à la suite d’une telle entente entre les deux parties ? Pour les membres du *Frente Popular*, tenir une autre consultation populaire reviendrait simplement à la même situation violente. Une nouvelle élection signifierait une nouvelle victoire d’une coalition de gauche sur une

---

<sup>91</sup> *El Socialista*, « Mientras en España se pelea... La invasión de nuestro suelo y la retirada de voluntarios », 26 mai 1937, 1ère page.

<sup>92</sup> *El Liberal*, « Para impedir la conflagración. Intervención, sí; pero armada, contra el agresor insurgente y faccioso », 5 décembre 1936, 1ère page.

<sup>93</sup> *Ibid.*

coalition de droite, ce qui ferait en sorte que la droite se soulèverait à nouveau en prenant les armes. Ce serait un simple retour à la case départ.

Du côté des révolutionnaires espagnols, la question d'une paix négociée fut tout autant contestée. Toutefois, tous ces projets d'armistice chapeautés par les puissances capitalistes occidentales avaient été refusés dans le but précis de proposer un projet de révolution internationale :

Tout pour la révolution, qui prendra sa force et son extension dans une paix imposée par les baïonnettes du prolétariat en armes, plutôt que cette paix étrangère que manigance le capitalisme international. [Nous sommes] contre cette paix anti-prolétarienne de la bourgeoisie pour empêcher que [celle-ci] ne s'empare des restes de l'Espagne et pour mener à bien la révolution dans l'Europe entière.<sup>94</sup>

Les révolutionnaires critiquèrent ardemment les « voix pacificatrices » qui provenaient de l'extérieur. Il ne fut tout simplement pas possible d'établir un accord avec les militaires qui avaient provoqué cette même guerre<sup>95</sup>. Les anarchistes et les poumistes affirmèrent que ces mêmes puissances qui appelaient à la paix détenaient la solution entre leurs mains pour empêcher la prolongation de la guerre en Espagne, mais elles n'avaient « absolument rien fait pour éviter que les Puissances fascistes étrangères envoient aux fascistes espagnols d'imposants contingents d'hommes et d'armes modernes<sup>96</sup> ».

Les libertaires avancèrent donc que les tentatives des autres nations occidentales de mettre un terme au conflit ne furent qu'une pure hypocrisie.

Celui qui croit que nous pouvons cohabiter avec les sauvages et les assassins nous offense. Les forces de la barbarie seront annihilés en Espagne, car notre sentiment de liberté et notre puissance spirituelle civilisatrice nous empêche de négocier avec les criminels qui détruisent la culture, la civilisation et la liberté. [...] De toute façon, la guerre est inévitable. Plus que l'on tarde à repousser les agressions du fascisme international, plus dur sera le conflit et plus nous perdrons la possibilité de triompher.<sup>97</sup>

Si la « France sociale-démocrate, l'orgueilleuse Grande-Bretagne, l'archi-ratée Société des Nations, n'ont pas bougé un seul doigt pour empêcher les tueries fascistes [...] », cela ne pouvait être que parce que la bourgeoisie « craignait davantage [la] révolution qu'une

---

<sup>94</sup> *Tierra y Libertad*, « Las condiciones reales de la victoria », 22 mai 1937, 2e page.

<sup>95</sup> *Solidaridad Obrera*, « ¡No puede haber armisticio! », 8 décembre 1936, 3e page.

<sup>96</sup> *Ibid.*

<sup>97</sup> *Ibid.*

guerre mondiale<sup>98</sup> ». Pour les révolutionnaires, il y eut donc un complot du capitalisme international contre les avancées révolutionnaires qu'ils avaient accomplies au début de la guerre. Les nations libérales du monde furent accusées d'être « celles qui ont laissé faire les hordes [fascistes] à Badajoz, à Irún, à Séville ou à Vigo; celles qui ont laissé détruire à coup de bombes nos enfants madrilènes, celles-là, elles nous proposent des "plébiscites" lorsqu'elles voient que Franco n'y peut rien contre Madrid<sup>99</sup> ». Selon cette perspective, les puissances capitalistes avaient donc un plus grand intérêt à jouer avec le feu en laissant libre cours aux nationalistes espagnols appuyés par les autres puissances fascistes. La possibilité que les franquistes pussent s'emparer du pouvoir ne représentait pas un cauchemar pour les puissances libérales d'Europe, puisque la droite espagnole procédait à la fois à l'élimination de l'ennemi révolutionnaire, tout en s'affaiblissant elle-même.

Tout comme leurs alliés républicains, les révolutionnaires conçurent leur victoire écrasante sur l'ennemi comme un gage d'une société meilleure dans l'avenir. « [...] Après la destruction totale de l'économie, celle-ci ne peut être rétablie que par l'entremise d'une transformation sociale qui ouvre de nouveaux horizons, qui évite l'émergence de parasites et qui stimule les travailleurs à travailler sans relâche pour la création d'une nouvelle société<sup>100</sup> ». À l'inverse, devant « tant de crimes, tant de sang versé, tant de dévastation [...] <sup>101</sup> », les diplomates du Quai d'Orsay et du *Foreign Office* leur offraient un armistice. Cependant, pour les révolutionnaires qui voulaient en finir avec la guerre, il était hors de question de

reculer d'un seul pas, ni de concéder aucune position aux éternels assassins du prolétariat, à ceux qui l'[ont torturé] dans les cellules de prison, à ceux qui l'[ont fusillé] en octobre [1934] et à ceux qui ont trahi le peuple, se soulevant contre celui-ci le 19 juillet [1936]. Non, il n'y a pas d'armistice possible entre le fascisme et la Révolution, entre la MORT ET LA VIE !<sup>102</sup>

Dans l'esprit des tenants de la révolution sociale, la paix était seulement possible suivant la défaite totale du fascisme, ce qui sonnerait le glas d'une victoire « définitive du Peuple qui lutte pour la Liberté du prolétariat mondial et pour empêcher les guerres

---

<sup>98</sup> *Tierra y Libertad*, « Nuestra respuesta a los proyectos de armisticio », 19 décembre 1936, 1ère page.

<sup>99</sup> *Ibid.*

<sup>100</sup> *Ruta*, « El armisticio ante la Revolución », 12 décembre 1936, 2e page.

<sup>101</sup> *Ibid.*

<sup>102</sup> *Ibid.*

bourgeoises<sup>103</sup> ». La paix mondiale, tout comme la paix nationale, passait inévitablement par l'implantation du modèle socialiste à l'échelle planétaire.

### **Conclusion de chapitre**

Pour les républicains, il était tout aussi important que leur victoire se fasse moralement, c'est-à-dire à travers les instances internationales, que militairement. Toutefois, les moyens préconisés à l'international différaient entre les différentes idéologies présentes au sein du camp républicain. La question de la légitimité, voire de la capacité de la SDN à trouver une solution pacifique à ce conflit, représentait un élément important des articles traitant de la question internationale à ces moments-là. D'un côté, il y avait les révolutionnaires qui ne virent dans cet organisme international se réclamant du pacifisme qu'une pure supercherie qui reproduisait les mêmes schèmes de domination des grandes puissances qui existaient avant la Grande Guerre. L'institution genevoise ne représentait qu'un repère de bourgeois qui, par leur inaction, ne cherchaient qu'à maintenir les limites territoriales de leur empire<sup>104</sup>. Pour les libertaires et les antistaliniens, la solidarité internationale du prolétariat était donc vue comme un moyen beaucoup plus efficace pour arriver à consolider leurs aspirations de paix à plus long terme, soit par la consécration d'une victoire des révolutionnaires dans le cadre de la guerre civile espagnole. Cette solidarité serait la force qui permettrait d'étendre le modèle socialiste à travers toutes les nations du monde, ce qui était la condition obligatoire pour l'avènement d'une société réellement pacifique qui ne reposerait plus sur la guerre pour régler les contentieux. Du côté des forces adhérant au *Frente Popular*, la question de la solidarité internationale n'était pas mise de côté, mais elle était plutôt juxtaposée à une défense des arguments légalistes de la République auprès de la communauté internationale représentée au sein de la SDN.

Devant les réponses « diplomatiques » des membres des instances internationales aux arguments républicains, un certain cynisme s'installa chez les républicains plus modérés qui comprirent rapidement que cette adhésion en paroles ne se concrétisa jamais par des actes concluants. Plus la guerre en Espagne avançait, plus les républicains, toutes

---

<sup>103</sup> *Ruta*, « Hay que desencadenar la ofensiva en todos los frentes », 19 décembre 1936, 5e et 6e pages.

<sup>104</sup> *La Batalla*, « Manifiesto contra la guerra, el fascismo y la unión sagrada », 2 août 1936, 4e page.

idéologies confondues, dénoncèrent l'hypocrisie des positions franco-britanniques dans le conflit. Pour les républicains, les socialistes et les communistes staliniens, une action énergique des puissances libérales d'Europe pouvait mettre facilement un frein aux desseins des puissances fascistes en Europe. Pour les autres, révolutionnaires, il fut tout simplement normal d'observer de tels agissements de la part des nations représentant le « capitalisme international ». Pourtant, pour les Espagnols et les Espagnoles combattant aux côtés de la République, la solution était simple pour garantir la paix mondiale et ainsi prévenir une nouvelle conflagration internationale : il fallait mettre un terme aux aspirations des puissances fascistes qui montraient, en Espagne, leur vraie nature belliqueuse. Pour la République et ses adhérents idéologiques, leur victoire équivalait à un avenir de paix en Europe et empêcherait l'éclosion d'un autre conflit mondial. Dans cet esprit, les tentatives de mettre fin au conflit par l'entremise d'une trêve, d'un armistice ou d'une médiation de la communauté internationale ne furent aucunement perçues comme un pas vers la sauvegarde de la paix entre les nations. Au contraire, régler ainsi le conflit ne serait que la répétition des erreurs commises par le passé lors des guerres carlistes et des guerres d'indépendance cubaines. Dans une telle guerre, perçue comme totale, il fallait se mobiliser entièrement ou perdre. Pour les membres du *Frente Popular*, le retour à la normalité et le rétablissement de l'ordre, qui avait été troublé par le soulèvement des fascistes, devaient se concrétiser aussi par une victoire républicaine et le rétablissement de la légalité de cette entité politique. Pour les anarchistes et les antistaliniens, le moyen était le même, mais la fin différait puisqu'elle impliquait la mise en place de la société socialiste en Espagne et à l'international pour garantir un futur de paix où la guerre ne serait plus possible. Peu importe l'idéal projeté pour la société espagnole d'après-guerre, il était évident pour les républicains que cette société « pacifiste » serait seulement possible par une victoire totale de leur camp sur l'autre. Tout dépendant de sa conclusion, la guerre d'Espagne était donc perçue par les républicains comme le début ou la fin d'une ère de paix en Europe. Ce fut donc ce qu'ils tentèrent de défendre dans leurs journaux et dans les instances internationales afin de faire comprendre aux décideurs des grandes puissances et à l'opinion publique que leur victoire était la garantie même de la victoire du camp de la paix contre celui de la guerre.

## Conclusion

Dans le cadre de ce mémoire, nous avons pu avoir un aperçu des discours qui ont été employés par la gauche espagnole lors de la première année du conflit, soit de juillet 1936 jusqu'en juillet 1937. En l'espace d'un an, le cours de la situation avait grandement changé. À l'été 1936, le gouvernement républicain fut pratiquement inexistant, mis à part dans la capitale nationale, et le pouvoir détenu principalement par les organisations ouvrières qui se pressèrent d'empêcher le coup d'État des militaires réactionnaires. Alors qu'en juillet 1937 la situation fut caractérisée par un renforcement considérable de l'autorité républicaine sur le territoire qu'elle contrôlait et par un sentiment de méfiance entre les républicains eux-mêmes qui venaient de vivre une guerre civile au sein d'une guerre civile (durant les événements de mai 1937 à Barcelone). Malgré ces dissensions internes, l'existence d'un discours justifiant la guerre et les violences qui en découlaient à l'arrière persista. C'est sur cet ensemble discursif que ce mémoire a tenté de se focaliser.

Cette étude s'est donc profondément ancrée dans le champ d'étude multidisciplinaire du pacifisme afin d'enrichir l'historiographie portant sur les violences survenues pendant la guerre civile espagnole. Peu de recherches avaient entrepris le travail de lier les exactions de ce conflit armé aux justifications de la gauche espagnole voulant défendre une guerre juste dans le but d'atteindre un idéal de paix. Dans un contexte belliqueux, comme nous l'avons soulevé dans l'introduction, il était peu probable qu'un discours purement pacifiste puisse se maintenir<sup>1</sup>. En fait, ce furent plutôt les discours « pacifistes » qui prirent le pas et dominèrent les lignes de propagande défendues par les républicains espagnols. La guerre devait donc être gagnée pour assurer que l'Espagne restât en paix dans l'avenir.

Cette recherche a également permis de contribuer à l'application du concept de guerre totale au conflit espagnol, ce qui avait déjà été abordé par certains auteurs, tels que

---

<sup>1</sup> Martin Ceadel, *Pacifism in Britain, 1914-1945 : The Defining of a Faith*, Oxford University Press, Toronto, 1980, 342 pages.

Chickering<sup>2</sup>. En effet, le but lointain, voire pratiquement inatteignable, d'un monde sans guerre et sans violence servait à encourager les combattants et les combattantes républicain(e)s à mobiliser tous les efforts à leur disposition pour vaincre l'ennemi fasciste et ainsi remporter la victoire qui promettait de garantir cet idéal. Nous pourrions donc dire que les discours totalisants et pacifistes tenus pendant la guerre civile espagnole formèrent une forme de spirale qui s'encourageait mutuellement. D'une part, le discours totalisant devait reposer sur un but pouvant être atteint difficilement, soit la paix totale. D'autre part, le discours pacifiste, pour être tenu au beau milieu d'une guerre violente sur les fronts et à l'arrière, devait se baser sur un discours dépeignant l'ennemi comme un « Autre » devant absolument être éliminé et purgé pour garantir cet idéal.

Nos questions de recherche étaient orientées autour de deux interrogations, soit quels types d'arguments sont apportés afin de justifier les violences employées tant à l'arrière-garde républicaine qu'au front contre leurs ennemis pendant la guerre civile espagnole ? Comment ces arguments se comprennent-ils dans le contexte de la délégitimation de la violence et de la guerre qui frappe l'Europe après la Grande Guerre ? Au terme de celle-ci, nous pouvons effectivement affirmer que ce furent les discours de paix totalisants qui permirent de justifier et d'accorder une supériorité morale à la cause défendue par les républicains. Ces arguments pacifistes concordent donc parfaitement avec ce contexte d'après-guerre où un discours purement violent serait simplement discrédité, la moralité des actions violentes devait être défendues idéologiquement et par un programme politique concret qui garantirait un avenir de paix. Celle-ci était seulement possible grâce à l'application intégrale de leur programme politique qui en était garant selon le prisme de « paix positive » que nous avons élaboré dans le troisième chapitre. Pour les uns, la révolution incarnait cette utopie de paix juste, alors que pour les autres, la République de 1931 représentait déjà cet idéal avant le début de la guerre. En effet, les types de discours mobilisés divergeaient selon les traditions et les pratiques des différentes idéologies qui composaient le camp républicain. Pour ce faire, nous avons donc jugé juste de dresser les nuances entre chacun d'entre elles. Comme l'historiographie portant sur le

---

<sup>2</sup> Roger Chickering, « The Spanish Civil War in the Age of Total War », *“If you Tolerate this...” : The Spanish Civil War in the Age of Total War*, éd. Martin Baumeister et Stefanie Schüler-Springorum, Campus Verlag, Francfort, 2009, pp. 28-43.

pacifisme nous le prouve, ce mouvement de pensée ne s'entend pas nécessairement sur une fin identique pour tous. Pour nous, il était primordial de distinguer les idéaux de paix défendus à partir de groupes idéologiques que nous avons précédemment identifiés dans l'introduction.

La position modérée des républicains et des socialistes s'ancra définitivement dans un discours légaliste qui concevait la paix dans le respect des lois de la République de 1931 et par une action énergique de la part de la SDN. Les militaires étaient alors allés à l'encontre de la légalité républicaine et devaient être punis. Cette conception avançait également que la communauté internationale devait se dresser à la défense de la République constitutionnelle reconnue à l'international. La guerre était ainsi présentée comme un combat patriotique à la défense d'une Espagne attaquée de l'intérieur, mais aussi de l'étranger par les interventions de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste aux côtés des forces franquistes. En phase avec les pacifistes du XIXe siècle, les républicains espagnols concevaient la paix par l'établissement, la consolidation et la protection de régimes républicains basant leur légitimité sur un contrat social librement consenti par la population<sup>3</sup>. La paix était donc atteignable par l'élaboration d'un plaidoyer en faveur de la constitutionnalité de l'Espagne républicaine dans les instances de la SDN, par l'utilisation des différents médiums de la diplomatie internationale et le fait de mener une lutte acharnée contre les insurgés dans la péninsule ibérique. Cependant, nous avons précédemment inclus les socialistes de gauche de l'aile caballériste dans la catégorie des révolutionnaires. Au fil de notre recherche, nous avons plutôt remarqué que cette aile du PSOE se lia à la position modérée des républicains et de leurs camarades priétistes. Leur discours public fut plutôt modéré, alors qu'on appelait à limiter les violences commises par les organisations ouvrières et les partis politiques à l'arrière. Les républicains et les socialistes préférèrent confier la charge de l'ordre public aux forces gouvernementales dans le but de concentrer les violences contre l'ennemi qui se retrouvait au front. Pour eux, la violence n'était légitime que lorsqu'elle était détenue et concentrée entre les mains de l'État, qui était le garant de la justice et du maintien d'une paix sociale.

---

<sup>3</sup> Sandi Cooper, *Patriotic Pacifism : Waging War on War in Europe, 1815-1914*, Oxford University Press, New York, 1991, p. 5.

En ce qui concerne le discours révolutionnaire défendu par les anarchistes et les poumistes, celui-ci fut assez fidèle à nos attentes dans la mesure où il faisait continuellement référence aux avancées de la révolution sociale entamée en juillet 1936. Pour compléter ce processus historique révolutionnaire, il suffisait de vaincre le fascisme national et international qui menaçait de prendre les rênes du pouvoir sur la péninsule ibérique par l'entremise d'une guerre considérée juste pour ses motifs révolutionnaires. La violence révolutionnaire fut donc présentée comme une nécessité historique ou un « mal nécessaire », car il fallait mobiliser toutes les ressources nécessaires pour concrétiser cette révolution tout en combattant un ennemi qui s'y opposait fermement. Cette même révolution devait se baser sur l'élimination complète des éléments fascistes et contre-révolutionnaires de la société espagnole en phase avec la vision bakounienne de la violence. Ainsi, la paix souhaitée n'était possible que si l'on éliminait les ennemis fascistes. La guerre et la révolution furent donc deux choses inséparables pour les révolutionnaires espagnols. Cela impliquait donc la création d'une nouvelle société débarrassée des conflits de classes et de la nature guerrière du capitalisme et de l'impérialisme. Autrement dit, il fallait faire la guerre à la guerre pour y arriver.

En ce qui a trait au PCE, sa position s'est effectivement placée au service de la défense du régime républicain qui permettrait de présenter les partis communistes faisant partie de la 3<sup>e</sup> Internationale comme des alliés des partis libéraux et des puissances occidentales. Il s'agissait d'une tactique générale dictée par le Komintern afin d'accorder de la légitimité au projet de sécurité collective défendue par l'URSS afin de contrer la menace montante de l'Allemagne nazie. L'État socialiste fut donc présenté comme le porte-étendard de la cause pacifiste à l'international, car il avait investi les différents comités et les différentes instances internationales avec toute la bonne foi qu'il avait afin de faire perdurer la paix en Europe et ainsi empêcher une nouvelle conflagration mondiale. D'autre part, les militants et militantes communistes défendaient la nature progressiste de la République en la considérant comme une étape nécessaire pour compléter le processus par étape de la révolution. Les acquis de la révolution démocratique-bourgeoise des républicains devait être défendue au même titre que les acquis de la Révolution française de 1789 afin de garantir l'épanouissement de la révolution prolétarienne à venir. Le discours stalinien était donc centré autour de la défense de la République qui impliquait un

investissement massif de la population espagnole dans la guerre contre le camp nationaliste, en plus d'une campagne intensive contre les menaces d'infiltration de l'ennemi à l'arrière. Ainsi, la guerre et les violences qui en découlaient furent défendues ardemment par les membres du PCE comme une nécessité pour garantir la survie d'une République résolument pacifiste et qui favoriserait éventuellement la réduction de l'exploitation du prolétariat.

Dans le premier chapitre de ce mémoire, nous avons pu brosser un portrait événementiel et contextuel des différents partis politiques et regroupements ouvriers qui composèrent le camp républicain. Si l'on simplifie le positionnement de chacun, il serait pertinent d'ériger deux groupes principaux au sein même du camp républicain, soit les révolutionnaires, composés essentiellement de la CNT-FAI et du POUM, et les défenseurs du *Frente Popular*, incluant les partis républicains, le PSOE et le PCE. Les premiers défendaient une révolution du tout pour le tout, ce qui justifiait l'emploi de la guerre et de la violence pour garantir un avenir de justice et de paix comme nous l'avons mentionné plus haut. Les derniers prônaient eux aussi des arguments en faveur d'une guerre juste, mais au nom de la sauvegarde d'un gouvernement qui avait été élu démocratiquement et qui était sauvagement attaqué par les militaires espagnols. Malgré les dissensions qui existaient entre ces différents groupes, une alliance antifasciste se forma, car leur priorité était de combattre et d'éliminer la menace fasciste qui pesait sur leur nation, ce qui empêcherait la réalisation de leurs objectifs respectifs. Ce ne fut qu'à partir de l'hiver 1936-1937 que les divisions qui existaient entre ces deux groupes se manifestèrent concrètement par des affrontements plus sournois au départ qui culminèrent en un conflit ouvert lors des premiers jours de mai 1937 à Barcelone.

Dans la première partie du deuxième chapitre de ce mémoire, l'analyse du discours républicain nous a permis d'y déceler une caractérisation totalisante de l'ennemi qui contribuait à justifier les violences contre celui-ci. Ce contexte de guerre totale imaginée par les républicains contribua à la mise en place d'un discours lui aussi totalisant qui érigea l'ennemi comme une entité étrangère déshumanisée. Ce processus discursif fut la pierre angulaire des justifications des violences, car cet ennemi abominable ne mériterait que la mort, et sa disparition ne ferait que rendre le monde un meilleur endroit où vivre. Dans la

seconde partie, nous avons abordé la question des justifications historiques qui servit aussi d'un point d'unité parmi les républicains désunis idéologiquement. En effet, l'histoire fut utile pour présenter des cas où la violence avait fonctionné pour garantir un futur plus progressiste. Ce n'est qu'à partir des événements du XXe siècle que les divergences idéologiques se manifestèrent dans les interprétations historiques. L'analyse de l'avènement de la République espagnole en 1931 en est un très bon exemple, alors que les républicains défendaient la mise en place pacifique d'un régime. D'autre part, les révolutionnaires dénonçaient justement l'absence de violences lors de sa création, ce qui expliquait son échec flagrant et la guerre qui se déroulait sous leurs yeux.

Dans le troisième chapitre, il a été question des discours de paix mobilisés par les différents groupes républicains à l'échelle nationale. Pour les révolutionnaires, l'avènement d'une société socialiste était vu comme l'unique moyen de garantir une société pacifique dans l'avenir. Le capitalisme était guerrier et meurtrier : il fallait donc user de la violence pour créer une paix positive incarnée par le projet révolutionnaire, autrement dit amputer la partie pourrie de la société pour la remplacer par une nouvelle qui soit renouée et juste. Cette guerre était vue comme celle qui allait mettre fin à toutes les autres, car, cette fois-ci, ce n'étaient pas les dirigeants qui appelaient les prolétaires à prendre les armes, mais le peuple lui-même qui avait jugé bon de résister à la tentative réactionnaire des militaires espagnols. Les violences jugées inutiles furent même dénoncées par les organisations ouvrières et les partis politiques révolutionnaires, car seule la violence justifiée idéologiquement et ayant un but précis pour la révolution et l'élimination de l'ennemi était juste. Pour leur part, les républicains et les socialistes défendaient une conception de paix négative. Il était nécessaire de rétablir l'ordre contre ceux qui l'avaient précédemment rompu. Le retour à un État de droit où la loi est respectée par tous et toutes était vu comme l'idéal de paix qu'incarnait la République espagnole, elle qui avait intégré des articles défendant le nouveau droit international de la SDN dans sa Constitution. De leur côté, les staliniens défendaient aussi un retour à l'ordre nécessaire afin de garantir le renforcement de la République qui était gouvernée par le *Frente Popular* de février 1936. Leurs discours oscillaient entre une paix négative représentée par la volonté de rétablir la légalité républicaine et une paix positive incarnée par les avancées sociales que la République avait effectuées.

Dans le quatrième chapitre, l'analyse des discours de paix dirigés vers la scène internationale a permis de relever l'importance d'une victoire morale pour les républicains. Ce furent nécessairement les arguments pacifistes, justes et humanistes des républicains qui prouvaient, selon eux, leur supériorité morale par rapport à un ennemi qui représentait le mal incarné. À travers leurs journaux et leurs prestations devant les instances internationales, les républicains voulaient montrer au monde les raisons justes qui les amenaient à mener cette guerre. Toutefois, les moyens divergèrent selon les idéologies. Pour les révolutionnaires, la SDN n'était pas digne de représenter les intérêts qu'ils défendaient dans leur guerre. Au mieux, l'organe international n'était qu'un repère de bourgeois laissant libre cours aux agressions fascistes par leur inaction. Au pire, elle n'était qu'un antre de la bourgeoisie qui préparaient volontairement la prochaine guerre mondiale en abandonnant l'Espagne à son propre sort. Pour eux, la solidarité internationale était beaucoup plus efficace pour appuyer la révolution qui était alors en cours en Espagne. Pour leur part, les républicains, les socialistes et les staliniens utilisèrent les instances de la SDN pour défendre leur point de vue, mais en vain. Tout comme les révolutionnaires, ils tombèrent dans un discours de dénonciation de l'hypocrisie des puissances occidentales qui se refusaient à venir en aide à la République espagnole mise à sang par le coup d'État de la droite. La solidarité internationale était aussi vue positivement, mais plutôt comme un complément à l'action internationale au sein des instances officielles. Tout le monde au sein du camp républicain s'accordait donc pour dire que si une action résolue et forte à l'international se faisait contre les puissances appuyant les forces franquistes, la prochaine guerre mondiale pourrait être évitée à la suite d'une victoire républicaine dans cette guerre. Pour eux, la République était une puissance pacifique : sa résolution à défendre la paix au sein de la SDN au courant des dernières années et sa constitution le prouvait.

Cette recherche compte également des limites qui pourront être comblées, nous l'espérons, par des travaux ultérieurs. Pour notre part, nous en soulèverons deux principales, la première étant la couverture temporelle, et la deuxième le choix des sources primaires à analyser. Dans le premier cas, nous jugeons qu'il serait tout à fait pertinent d'élargir les limites chronologiques d'une telle étude jusqu'à la fin de la guerre, soit jusqu'en avril 1939, lorsque la République est officiellement vaincue par les forces franquistes. Cela aurait pour avantage d'avoir un aperçu plus précis de l'évolution du

discours au fil de la guerre, alors que nous nous sommes concentrés exclusivement sur quelques moments forts des années 1936 et 1937 où nous jugions que les justifications de la guerre et des violences se retrouveraient à l'avant-plan des textes publiés dans la presse républicaine. Par exemple, alors que la situation militaire républicaine se dégrade vers 1938, est-ce que leur discours pacifiste se dissout graduellement ou bien se renforce comme le seul moyen de défense qui leur reste ? En ce qui a trait à la deuxième limite, nous croyons que de coupler l'analyse des discours publics à l'analyse de la correspondance officielle et privée permettrait d'avoir un aperçu plus juste des réelles intentions pacifistes des républicains. Le désavantage des sources journalistiques était justement de devoir faire affaire avec un organe de propagande qui est assurément biaisé en faveur de la position républicaine. De plus, une étude se basant sur un cadre théorique similaire mériterait d'être menée chez les nationalistes. Cela permettrait de renforcer la thèse que la défense de la paix dans le discours devenait un incontournable dans les années 1930 et que même des idéologies rattachées au militarisme, au capitalisme et au nationalisme devaient en faire mention dans la défense de leur programme politique afin de gagner un appui populaire consistant.

Pour finir, la défense d'un discours de paix, quoique différent selon les différentes idéologies, contribua à mobiliser et unir les forces en présence autour d'une seule et même cause. Ce fut une des rares fois dans l'histoire où l'on put apercevoir des partis bourgeois de gauche, des partis socialistes, des communistes staliniens et antistaliniens, en plus des anarchistes combattre coude à coude contre un ennemi commun. Ce discours de paix, accompagné d'un discours totalisant, permit donc de justifier la guerre dans laquelle les républicains se retrouvaient, en plus des violences à l'arrière qui découlèrent de ce conflit. Les violences devinrent donc un outil pour garantir cette paix, car il fallait détruire avec le feu ceux qui détruisaient tout avec le feu. Le fait d'amalgamer cette guerre à la défense de la paix permit à des groupes répugnant depuis toujours la guerre dans leurs discours, comme les anarchistes – et les communistes dans une moindre mesure – de participer ouvertement à celle-ci en tentant de défendre leurs objectifs respectifs. Cette paix représentait pour les républicains quelque chose de plus grand que la simple absence de conflits, elle devait être incluse dans un système qui fût juste. Cette volonté de trouver la

paix en utilisant la violence n'était pas simplement une réflexion des républicains espagnols, mais aussi celle de plusieurs autres militants pacifistes en Occident :

*Can one use violence to establish justice? If it is legitimate to resort to violence in the name of justice — a modernization of the medieval idea of “just war” — then the concept of peace is definitely subordinated to justice. The direction in which international relations are going, in the Western world at any rate, is unambiguous, with justice being an essential condition for world peace<sup>4</sup>.*

Encore aujourd'hui, des événements comme la guerre civile espagnole ou les actions directes violentes contre les régimes de Hitler et de Mussolini servent de point d'ancrage pour justifier la résistance violente des groupes antifascistes<sup>5</sup>. Dans leur conception politique, la violence constitue toujours un moyen juste pour lutter contre la montée de la xénophobie et de l'extrême droite en Occident. La question de l'emploi de la violence pour contrer un ennemi qui ne comprend ce langage semble donc toujours d'actualité.

---

<sup>4</sup> Bouchard, *op. cit.*

<sup>5</sup> Mark Bray, *L'antifascisme : Son passé, son présent et son avenir*, Lux Éditeur, Montréal, 2018, 368 pages.

# Bibliographie

## Sources primaires

*Anarquía*, Centro Documental de la Memoria Histórica de Salamanca : Salamanque Espagne, PS-Madrid 540-154, 1937.

*Boletín Oficial del Consejo de Aragón*. Centro Documental de la Memoria Histórica de Salamanca : Salamanque Espagne, BOL-00088/4, 1936-1937.

Bourdeau, Jean. « L'Internationale socialiste au congrès de Stuttgart ». *Revue des Deux Mondes*, tome 41, 1907, pp. 400-429.

Bourgeois, Léon. Les raisons de vivre de la Société des Nations. *Communication de M. Léon Bourgeois au Comité Nobel du Parlement Norvégien*. 1922. Repéré à [https://www.nobelprize.org/nobel\\_prizes/peace/laureates/1920/bourgeois-lecture\\_fr.html](https://www.nobelprize.org/nobel_prizes/peace/laureates/1920/bourgeois-lecture_fr.html) (page consultée le 30 mars 2018).

*Claridad*, Centro Documental de la Memoria Histórica de Salamanca : Salamanque Espagne, PER-00038 V-01; PER-00038 V-02; PER-00222; MF/R 114-115, 1936-1937.

Ministère des Affaires Étrangères. *Documents diplomatiques français, 1932-1939*. Deuxième série. Tome III (19 juillet 1936-19 novembre 1936), Imprimerie Nationale : Paris, 1963.

*El Amigo del Pueblo*, Centro Documental de la Memoria Histórica de Salamanca : Salamanque Espagne, PER-00073/3, 1937

*El Liberal*, Biblioteca Nacional de España : Madrid, Espagne, [En ligne] Repéré à <http://hemerotecadigital.bne.es/details.vm?q=id:0001066755&lang=en> (page consultée le 10 juillet 2018), 1936-1937.

*El Socialista*, Fundación Pablo Iglesias : Madrid, Espagne, [En ligne] Repéré à <http://archivo.fpabloiglesias.es/index.php?r=hemeroteca/ElSocialista> (page consultée le 20 juillet 2018), 1936-1937.

*La Batalla*, Centro Documental de la Memoria Histórica de Salamanca : Salamanque Espagne, MF/R 120; PER-00061, 1936-1937.

*Libertad*, Centro Documental de la Memoria Histórica de Salamanca : Salamanque Espagne, PER-00144/09, 1937-1938.

*Mundo Obrero*, Archivo histórico del PCE : Madrid, Espagne, 1936-1937.

*Nuevo Aragón*, Centro Documental de la Memoria Histórica de Salamanca : Salamanque Espagne, PER-00046, 1937.

*Ruta*, Centro Documental de la Memoria Histórica de Salamanca : Salamanque Espagne, PER-00025/1, 1936-1937

*Solidaridad Obrera*, Archivo Histórico Solidaridad Obrera, [En ligne] Repéré à [http://www.cedall.org/Documentacio/Castella/cedall203503000\\_Solidaridad%20Obrera.htm](http://www.cedall.org/Documentacio/Castella/cedall203503000_Solidaridad%20Obrera.htm) (page consultée le 13 août 2018), 1936-1937.

Souchy, Agustín. *La tragique Semaine de Mai à Barcelone*. Esfuerzo : Montevideo, Uruguay, 1937.

*Tierra y Libertad*, Archivo Histórico Tierra y Libertad, [En ligne] Repéré à [http://www.cedall.org/Documentacio/Castella/cedall203502000\\_Tierra%20y%20Libertad.htm](http://www.cedall.org/Documentacio/Castella/cedall203502000_Tierra%20y%20Libertad.htm) (page consultée le 20 août 2018), 1936-1937.

## Articles

Avilés Farré, Juan. « Francia y la guerra civil española: los límites de una política ». *Espacio*, #5, 1992, pp. 165-184.

Becker, Jean-Jacques. « Union sacrée et idéologie bourgeoise ». *Revue historique*, #535, 1980, pp. 65-74.

Braud, Philippe. « La violence politique : repères et problèmes ». *Cultures et Conflits*, #9/10, 1993, pp. 13-42.

Canal, Jordi. « Une guerre civile longue et persistante : libéralisme, anti-libéralisme et violence politique en Espagne au XIXe siècle ». *Mélanges de l'école française de Rome*, Vol. 114, #2, 2002, pp. 679-693.

Carlton, David, « Eden, Blum, and the Origins of Non-Intervention ». *Journal of Contemporary History*, Vol. 6, #3, 1971, pp. 40-55.

De la Cueva, Julio. « Religious Persecution, Anticlerical Tradition and Revolution : On atrocities against the Clergy during the Spanish Civil War ». *Journal of Contemporary History*, vol. 33, #3, 1998, pp. 355-369.

Ehrmann, Jeanette, et Trautmann, Felix. « La libération de la violence ». *Hypothèses*, Vol. 16, #1, pp. 273-288.

Faber, Sebastiaan. « Entre el respeto y la crítica. Reflexiones sobre la memoria histórica en España ». *Migraciones y Exilios*, Vol. 5, 2004, pp. 37-50.

Faber, Sebastiaan. « La Guerra Civil como reto didáctico ». *CTXT : Revista Contexto*, #121, 2017, [En ligne] Repéré à <https://ctxt.es/es/20170614/Firmas/13350/CTXT-Sebastiaan-Faber-Guerra-Civil-Perez-Reverte-Carlos-Fernandez-Liria-Silvia-Casado-Arenas.htm> (page consultée le 15 mai 2018).

Fernández, Celso Jesús Almuíña. « La imagen de la revolución rusa en España (1917) ». *Investigaciones históricas : Época moderna y contemporánea*, #17, 1997, pp. 207-218.

Ferran, Archilés Cardona. « Una nación descamisada: Ortega y Gasset y su idea de España durante la Primera Guerra Mundial (1914-1918) ». *Rúbrica Contemporánea*, Vol. 4, #8, 2015, pp. 29-47.

Florès, Jean-Marie. « Révolution et contre-révolution en Aragon pendant la guerre d'Espagne ». *Les Espagnols et la guerre civile*, Atlantica : Biarritz, 2000, pp. 195-209.

Galtung, Johan. « Violence, Peace, and Peace Research ». *Journal of Peace Research*, Vol. 6, #3, 1969, pp. 167-191.

Godicheau, François. « Les violences de la guerre d'Espagne ». *Revue d'Histoire de la Shoah*, #189, 2017, pp. 413-430.

González Calleja, Eduardo. « La necro-lógica de la violencia sociopolítica en la primavera de 1936 ». *Mélanges de la Casa de Velázquez*, vol. 41, #1, 2011, pp. 37-60.

González Calleja, Eduardo et Rojo Hernández, Severiano. « Les guerres civiles, réflexions sur les conflits fratricides à l'époque contemporaine ». *Amnis* [En ligne] (10.4000/amnis.2476), 2015, page consultée le 26 mars 2018.

Guieu, Jean-Michel. « L'« insécurité collective ». L'Europe et la Société des Nations dans l'entre-deux-guerres ». *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, Vol. 30, #2, 2009, p. 36.

Hernández, María Soledad Gómez de las Heras. « Portugal ante la Guerra Civil Española ». *Historia Contemporánea*, #5, 1992, pp. 273-292.

Joly, Maud. « Dire la guerre et les violences: femmes et récits pendant la guerre d'Espagne ». *Mélanges de la Casa de Velázquez*, #37, 2007, pp. 199-220.

Jorge David. « La Guerra de España en el contexto de la crisis internacional de entreguerras ». *Amnis* [En ligne] (10.4000/amnis.2306), 2015, page consultée le 26 mars 2018.

Lincoln, Bruce. « Revolutionary Exhumations in Spain, July 1936 ». *Comparative Studies in Society and History*, vol. 27, 1985, pp. 241-260.

Miralles, Ricardo. « La diplomatie de la République espagnole face à la non-intervention, 1936-1939 ». *Guerres mondiales et conflits contemporains*, #186, 1997, pp. 51-72.

Mitjana, Josep Pich. « La Revolución de Julio de 1909 ». *Hispania*, Vol. 75, #249, 2015, pp. 173-206.

Moine, Jean-Marie. « Basil Zaharoff (1849-1936), le "marchand de canons" ». *Ethnologie française*, Vol. 36, #1, pp. 139-152.

Moradiellos, Enrique. « Un Triángulo vital para la República: Gran Bretaña, Francia y la Unión Soviética ante la Guerra Civil española ». *Amnis* [En ligne] (10.4000/amnis.248), 2001, page consultée le 13 février 2019.

Paxton, Robert O. « Les fascismes : essai d'histoire comparée ». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*. #45, 1995, pp. 3-13.

Ranzato, Gabriele. « Ambiguïtés de la violence politique : la persécution religieuse durant la guerre civile espagnole (1936-1939) ». *Cultures et Conflits*, vol. 9, 1993, pp. 99-112.

Rey, Fernando del. « Por tierras de la Mancha : Apuntes sobre la violencia revolucionara en la Guerra Civil española (1936-1939) ». Dans *Alcores*, Vol. 11, 2011, pp. 223-263.

Rodrigo, Javier. « Under the Sign of Mars : Violence in European Civil Wars, 1917-1949 ». *Contemporary European History*, Vol. 26, #3, pp. 487-506.

Skoutelsky, Rémi. « L'engagement des volontaires français en Espagne républicaine ». *Le Mouvement Social*, #181, 1997, pp. 7-29.

Thomas, María. « Political Violence in the Republican Zone of Spain during the Spanish Civil War : Evolving Historiographical Perspectives ». *Journal of Contemporary History*, vol. 52, #1, 2017, pp. 140-147.

Wingate Pike, David. « Les anarchistes et la guerre d'Espagne : apports nouveaux ». *Guerre mondiale et conflits contemporains*, Vol. 247, #3, 2012, pp. 67-90.

## Livres

Anderson, Peter et Ángel del Arco Blanco, Miguel. *Mass Killings and Violence in Spain, 1936-1952 : grappling with the past*. Routledge, New York, 2015, 234 pages.

Arrás, Joaquín. *Historia de la cruzada española*. Ediciones Españolas, Madrid, 1939-1943, œuvre en 8 volumes.

Audoin-Rouzeau, Stéphane et Becker, Annette. *14-18, retrouver la guerre*. Gallimard, Paris, 2003, 398 pages.

Azaña, Manuel. *Escritos sobre la guerra en España*. Crítica, Madrid, 2014, 296 pages.

Baumeister, Martin et Schüler-Springorum, Stefanie. « *If you Tolerate this...* » : *The Spanish Civil War in the Age of Total War*. Campus Verlag, Francfort, 2009, 300 pages.

Beevor, Anthony. *La guerre d'Espagne*. Calmann-Lévy, Paris, 2006, 681 pages.

Bennassar, Bartolomé. *La guerre d'Espagne*. Tempus Perrin, Paris, 2006, 576 pages.

Bennett, Scott H. *Radical pacifism : the War Resisters League and Gandhian non-violence in America, 1915-1963*. Syracuse University Press, Syracuse, NY, 2003, 335 pages.

Berdah, Jean-François. *La démocratie assassinée : la République espagnole et les grandes puissances, 1931-1939*. Berg International Éditeurs, Paris, 456 pages.

Berneri, Camillo. *Camillo Berneri, Oeuvres Choisies*. Le Monde Libertaire, Paris, 2006.

Bizcarrondo, Marta et Elorza, Antonio. *Queridos camaradas : la Internacional Comunista y España, 1919-1939*. Planeta, Barcelone, 1999, 532 pages.

Bolloten, Burnett. *The Spanish Civil War : Revolution and Counterrevolution*. University of North Carolina Press, Chapel Hill, NC, 1991, 1074 pages.

Bray, Mark. *L'antifascisme : Son passé, son présent et son avenir*. Lux Éditeur, Montréal, 2018, 368 pages.

Broué, Pierre et Témime, Paul. *La révolution et la guerre d'Espagne*. Les Éditions de Minuits, Paris, 2000 (édition originale : 1961), 542 pages.

Buchanan, Tom. *Britain and the Spanish Civil War*. Cambridge University Press, New York, 2008, 256 pages.

- Casanova, Julián. *The Spanish Republic and Civil War*. Cambridge University Press, Cambridge, Royaume-Uni, 2010, 371 pages.
- Ceadel, Martin. *Pacifism in Britain, 1914-1945 : the defining of a faith*. Oxford University Press, Toronto, 1980, 342 pages.
- Clark, Christopher. *Les Somnambules : été 1914, comment l'Europe a marché vers la guerre*. Flammarion, Paris, 2013, 672 pages.
- Cooper, Sandi. *Patriotic Pacifism : Waging War on War in Europe, 1815-1914*. Oxford University Press, New York, 1991, 336 pages.
- Corrales, Eloy Martín. *Semana Trágica : entre las barricadas de Barcelona y el Barranco del Lobo*. Bellaterra, Barcelone, 2011, 379 pages.
- Coverdale, John F. *Italian Intervention in the Spanish Civil War*. Princeton University Press, Princeton, 2015 (version originale 1976), 479 pages.
- Crettiez, Xavier et Mucchielli, Laurent. *Les violences politiques en Europe : Un état des lieux*. La Découverte, Paris, 2010, 338 pages.
- Cruz, Rafael. *En el nombre del pueblo : Rebelión y guerra en la España de 1936*. Alianza, Madrid, 2006, 403 pages.
- De la Cierva, Ricardo (dir.). *Francisco Franco : Un siglo de España*. ENU, Madrid, 1972, Vol 1 : 624 pages, Vol 2 : 614 pages.
- De la Cierva, Ricardo. *Historia ilustrada de la guerra civil, Vol I*. Danae, Barcelone, 1971, 552 pages.
- Díaz-Plaja, Fernando. *Francia 1789-España 1936 : dos revoluciones y un paralelo*. Ediciones Rialp, Madrid, 1991, 218 pages.
- Dorlin, Elsa. *Se défendre : une philosophie de la violence*. Zones, Paris, 2017, 230 pages.
- Ealham, Chris et Richards, Michael. *The Splintering of Spain : Cultural History and the Spanish Civil War, 1936-1939*. Cambridge University Press, New York, 2009, [En ligne] Repéré à <https://www.cambridge.org/core/books/splintering-of-spain/D176189D0E5C90122350373AD225C34C> (page consultée le 10 avril 2019).
- Fabre, Cécile et Lazar, Seth (éd.). *The Morality of Defensive War*. Oxford University Press, Oxford, Royaume-Uni, 2014, 256 pages.
- Faucier, Nicolas. *Pacifisme et antimilitarisme dans l'entre-deux-guerres (1919-1939)*. Spartacus, Paris, 1983, 206 pages.
- Feierabend, Ivo K. *Anger, Violence and Politics : Theories and Research*. Prentice-Hall, Upper Saddle River, NJ, 1972.
- García Oliver, Juan. *El eco de los pasos*. Ruedo Ibérico, Paris, 1978, 649 pages.
- Gaynor, Johnson. *The International Context of the Spanish Civil War*. Cambridge Scholar's Press, Cambridge, 2009, 194 pages.

Gibson, Ian. *The assassination of Federico García Lorca*. Penguin Books, Londres, 1983, 288 pages.

Gimenez, Antoine et les Giménologues. *Les Fils de la Nuit : Souvenirs de la guerre d'Espagne (juillet 1936-février 1939)* suivi de *À la recherche des Fils de la Nuit*. L'insomniaque, Marseille, 2006, 558 pages.

Godicheau, François. *La guerre d'Espagne : De la démocratie à la dictature*. Découvertes Gallimard, Paris, 2006, 128 pages.

Godicheau, François. *La guerre d'Espagne : République et révolution en Catalogne*. Odile Jacob, Paris, 2004, 459 pages.

Graham, Helen. *Socialism and War : The Spanish Socialist Party in Power and Crisis, 1936-1939*. Cambridge University Press, Cambridge, Royaume-Uni, 1991, 340 pages.

Hernández García, Antonio et Herrero Balsa, Gregorio. *La represión en Soria durante la Guerra Civil, Tomo I*. Ingrabel : Almazán (Soria), 1982, 223 pages.

Hernández Sánchez, Fernando. *Guerra o revolución : el partido comunista de España en la guerra civil*. Critica, Barcelone, 2010, 576 pages.

Hernández Tomás, Jesús. *Yo fui un ministro de Stalin*. G. del Toro, Madrid, 1974, 339 pages.

Hobbes, Thomas. *Leviathan or the matter, forme, &power of a common-wealth ecclesiastical and civil*. 1651, [En ligne] repéré à <https://en.wikisource.org/wiki/Leviathan> (page consultée le 26 mars 2018).

Hobsbawn, Eric. *Age of Extremes. The Short Twentieth Century*. Abacus, Londres, 1995, 627 pages.

Hugues-Olivier, Hubert; Le Quang Sang, Julie et William, Genieys. *Violences urbaines : Angleterre, Belgique et Espagne : Un état des lieux*. Institut des hautes études de la sécurité intérieure, Paris, 2001, 163 pages, p. 149-151.

Jackson, Gabriel. *The Spanish Republic and the Civil War, 1931-1939*. Princeton University Press, Princeton, NJ, 1965, 578 pages.

Idris, Murad. *War for Peace : Genealogies of a Violent Ideal in Western and Islamic Thought*. Oxford University Press, New York, 2018, 321 pages.

Johnson, Gaynor. *The International Context of the Spanish Civil War*. Cambridge Scholars, Newcastle upon Tyne, 2009, 194 pages.

Kowalsky, Daniel. *Stalin and the Spanish Civil War*. Columbia University Press, New York, 2001. [En ligne] Repéré à <https://quod.lib.umich.edu/cgi/t/text/text-idx?c=acls;idno=heb99012> (page consultée le 28 mars 2018).

Ledesma, José Luis. *Los dios de llama de la revolución : violencia y política en la retaguardia republicana de Zaragoza durante la guerra civil*. Institución Fernando el Católico, Saragosse, 2003, 364 pages.

- Manela, Erez. *The Wilsonian Moment : Self-Determination and the International Origins of Anticolonial Nationalism*. Oxford University Press, New York, 2007, 352 pages.
- Martínez Bande, José Manuel. *La intervención comunista en la guerra de España (1936-1939)*. Servicio Informativo Español, Madrid, 1965, 165 pages.
- Martínez Bande, José Manuel. *La campaña de Andalucía*. San Martín, Madrid, 1986 (édition originale 1969), 284 pages.
- McKeogh, Colm. *Tolstoy's Pacifism*. Cambria Press, Amherst, NY, États-Unis, 2009, 252 pages.
- Moliner Prada, Antonio. *La Semana Trágica de Cataluña*. Nabla Actividades, Barcelone, 2009, 320 pages.
- Montero Moreno, Antonio. *Historia de la persecución religiosa en España 1936-1939*. Biblioteca de Autores Cristianos, Madrid, 1961, 942 pages.
- Montseny, Federica. *Mis primeros cuarenta años*. Plaza & Janes, Barcelone, 1987, 277 pages.
- Moradiellos, Enrique. *El reñidero de Europa : Las dimensiones internacionales de la guerra civil española*. Península HCS, Barcelone, 2001, 302 pages.
- Mosse, George L. *De la Grande Guerre au totalitarisme : la brutalisation des sociétés européennes*. Hachette Littératures, Paris, 2003, 291 pages.
- Mulligan, William. *The Great War for Peace*. Yale University Press, New Haven, Connecticut, 2014, 443 pages.
- Nolte, Ernst. *La guerre civile européenne : 1917-1935*. Des Syrtes, Genève, 2000, 665 pages.
- Núñez Seixas, Xosé Manoel. *Fuera el invasor! : nacionalismos y movilización bélica durante la guerra civil española (1936-1939)*. Marcial Pons Historia, Barcelone, 2006, 489 pages.
- Orwell, George. *Hommage à la Catalogne*. IVRÉA, Paris, 1982 (édition anglaise originale : 1938), 294 pages.
- Payne, Stanley G. *The Spanish Civil War, the Soviet Union and Communism*. Yale University Press, New Haven, CT, 2004, 400 pages.
- Ruiz, Julius. *The 'Red Terror' and the Spanish Civil War : Revolutionary Violence in Madrid*. Cambridge University Press, New York, 2014, 386 pages.
- Salas Larrazábal, Ramón. *Pérdidas de la guerra*. Planeta, Barcelone, 1977, 483 pages.
- Sánchez Recio, Glicerio. *Justicia y Guerra en España : Los Tribunales Populares (1936-1939)*. Instituto de cultura Juan Gil-Aber, Alicante, 1991, 200 pages.
- Santillán, Diego Abad de. *Por qué perdimos la guerra*. G. del Toro, Madrid, 1975, 356 pages.
- Solano, Wilebaldo. *Le POUM : Révolution dans la guerre d'Espagne*. Éditions Syllepse, Paris, 2002, 366 pages.
- Soljenitsyne, Alexandre. *L'archipel du Goulag*. Point, Paris, 2014 (réédition), 910 pages.

Sommier, Isabelle. *La violence révolutionnaire*. Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, Paris, 2008, 164 pages.

Steiner, Zara. *The Triumph of the Dark : European International History, 1933-1939*. Oxford University Press, Oxford, 2011, 1 222 pages.

Thomas, Hugh. *La guerre d'Espagne : juillet 1936 - mars 1939*. RLaffont, Paris, 2009 (édition originale : 1961), 1026 pages.

Traverso, Enzo. *À feu et à sang. De la guerre civile européenne (1914-1945)*. Stock, Paris, 2007, 370 pages.

« Trois députés aux Cortès ». *La justice du « Frente Popular »*. Éditions de France, Paris, 1937, 55 pages.

Ullman, Joan Connelly. *The Tragic Week : A Study of Anticlericalism in Spain, 1875-1912*. Harvard University Press, Cambridge, MA, USA. 1968, 451 pages.

Walzer, Michael. *Just and Unjust Wars : A Moral Argument with Historical Illustrations*. Basic Books, New York, 2015, 381 pages.

Whealey, Robert H. *Hitler And Spain: The Nazi Role in the Spanish Civil War, 1936-1939*. University Press of Kentucky, Lexington, 2015, 280 pages.

Weber, Max. *Le savant et la politique*. Union générale d'Éditions, Paris, 1919, 186 pages.

## **Mémoires de maîtrise et thèses de doctorat**

Dubé, Alexandre. *Construire la guerre totale par l'image au Canada (1914-1918) : acceptation différenciée d'un discours de guerre « totalisé »*. (Mémoire de maîtrise) Université de Montréal, Montréal, 2017, 177 pages.

Sánchez Recio, Glicerio. *La república contra los rebeldes y los desafectos : La represión económica en la guerra civil*. (Thèse de doctorat) Universidad de Alicante, Alicante, 1991, 211 pages.

Guillemette, Louis-Charles. *Essai d'historiographie : la guerre civile espagnole*. (Mémoire de maîtrise) Université du Québec à Chicoutimi, Saguenay, 2011, 218 pages.

## **Ouvrages de référence**

Young, Nigel J. *The Oxford International Encyclopedia of Peace*, Oxford University Press, Oxford, Royaume-Uni, 2010.

## **Sites Internet**

Bakounine, Michel [Traduction de Jean-Christophe Angaut]. *La réaction en Allemagne*. [En ligne] Repéré à <http://books.openedition.org/enseditions/125> (page consultée le 28 mars 2018).

Bakounine, Michel. « Lettre au journal *La Liberté* ». Écrite de Zurich le 8 octobre 1872. [En ligne] Repéré à [http://www.fondation-besnard.org/IMG/pdf/Bakounine\\_Lettre\\_au\\_journal\\_La\\_Liberte\\_de\\_Bruxelles.pdf](http://www.fondation-besnard.org/IMG/pdf/Bakounine_Lettre_au_journal_La_Liberte_de_Bruxelles.pdf) (page consultée le 8 janvier 2019)

Centre national de ressources textuelles et lexicales. *Slogan*. [En ligne] Repéré à <http://www.cnrtl.fr/etymologie/slogan> (page consultée le 30 janvier 2019).

Congreso de los Diputados. *Constitución de 1931*. [En ligne] repéré à [http://www.congreso.es/docu/constituciones/1931/1931\\_cd.pdf](http://www.congreso.es/docu/constituciones/1931/1931_cd.pdf) (page consultée le 8 janvier 2019).

Dessens, André. « Requetés ». *Encyclopédie Universalis*. [En ligne] Repéré à <https://www.universalis.fr/encyclopedie/requetes/> (page consultée le 11 avril 2019).

Marx, Karl [Traduction de la bibliothèque de sciences sociales de l'Université du Québec]. « Victoire de la contre-révolution à Vienne ». *Neue Rheinische Zeitung*, #136, 1848. [En ligne] Repéré à <https://www.marxists.org/francais/marx/works/1848/11/km18481107.htm> (page consultée le 26 mars 2019).

### **Autres types de sources**

Ledesma, José Luis. *Delenda est Ecclesia : De la violencia anticlerical y la Guerra Civil de 1936*. Dans le cadre d'un texte de séminaire d'histoire à l'Universidad Complutense de Madrid en 2009. Repéré à <https://www.ucm.es/data/cont/docs/297-2013-07-29-4-09.pdf> (page consultée le 31 janvier 2019).